

**OCTAVE MIRBEAU**

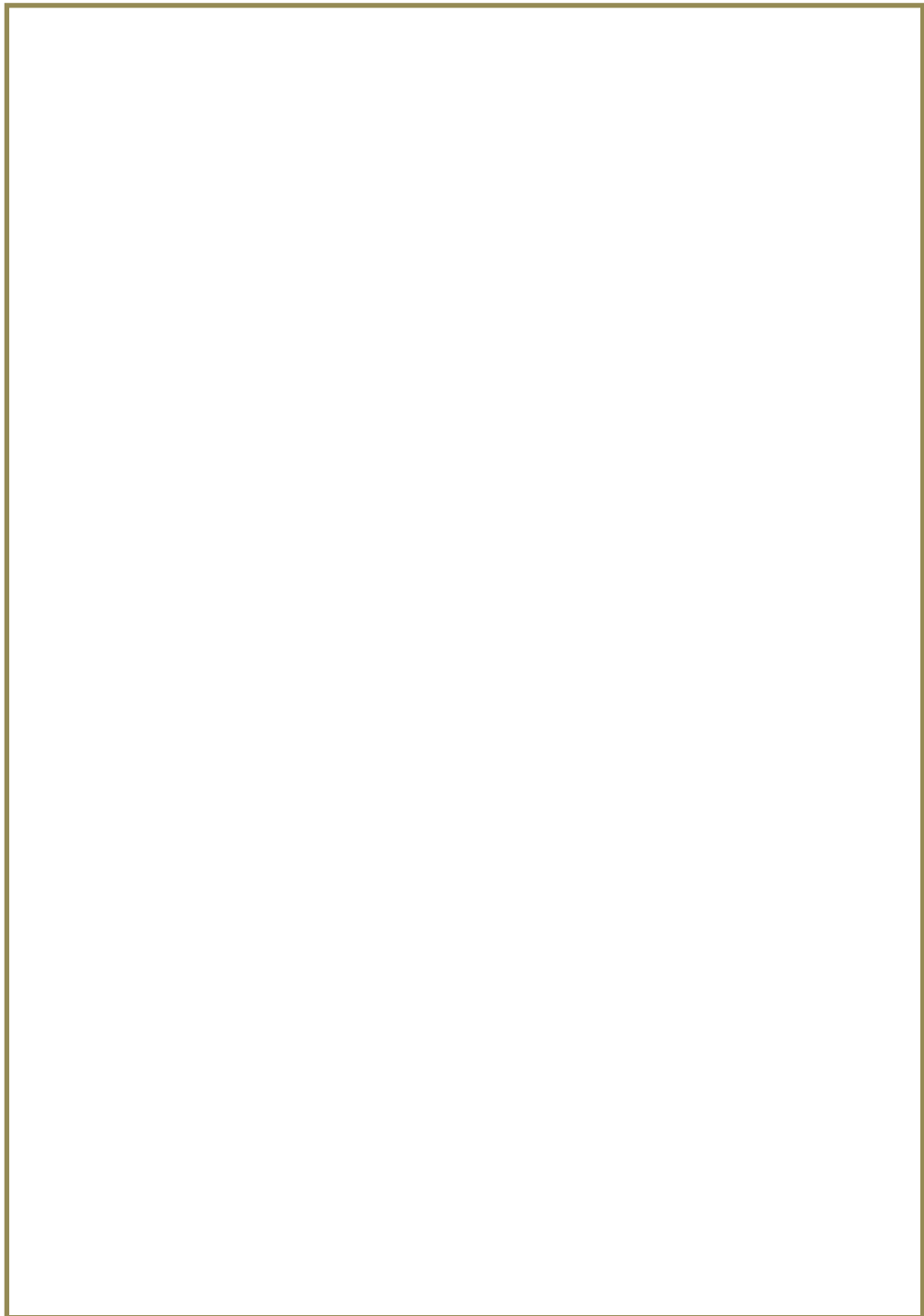
***LES MAUVAIS BERGERS***



Édition critique de Pierre Michel

Société Octave Mirbeau

Angers – Décembre 2015



**OCTAVE MIRBEAU**

***LES MAUVAIS BERGERS***



Préface et notes de Pierre Michel

Société Octave Mirbeau

Angers – Décembre 2015

# Une tragédie prolétarienne et nihiliste

« *Le théâtre est mort !* »

C'est très tard qu'Octave Mirbeau (1848-1917) a entamé sa carrière théâtrale. Malgré ses dons étonnants de dialoguiste, que révèlent notamment nombre de ses chroniques sous forme de dialogues et la série des « Dialogues tristes » de 1890-1892<sup>1</sup>, qui n'étaient pas pour autant destinés à la scène, il a fallu attendre décembre 1894 pour que soit représentée sa première œuvre théâtrale avouée<sup>2</sup>, *Vieux ménages*, pièce en un acte sur l'enfer conjugal, dont il a une cruelle expérience personnelle, et encore n'était-ce qu'au Théâtre d'Application, plus connu sous le nom de la Bodinière, qui n'était destiné qu'aux répétitions et à l'entraînement des acteurs et qui ne constituait pas véritablement un théâtre ouvert au grand public. Mirbeau devra patienter encore trois ans pour que soit montée sa première grande œuvre dramatique, *Les Mauvais bergers*, créé le 15 décembre 1897, à la veille de ses cinquante ans. Mais pour un coup d'essai, ce fut, médiatiquement parlant, un coup de maître. Car, pour incarner les deux héros de sa tragédie prolétarienne, il a eu droit aux deux plus célèbres acteurs du *star system* de l'époque, Sarah Bernhardt et Lucien Guitry. L'ennui est que, ce faisant, il risquait fort de tomber dans le piège des compromis – d'aucuns diront des compromissions – avec un système qu'il n'avait cessé de dénoncer depuis ses débuts journalistiques à *L'Ordre de Paris* bonapartiste, vingt-cinq ans plus tôt.

---

<sup>1</sup> Une anthologie de ces *Dialogues tristes* a été publiée par Arnaud Vareille en 2007, aux éditions de L'Arbre Vengeur.

<sup>2</sup> Il se pourrait bien, en effet, qu'il soit l'auteur principal d'une pièce intitulée *La Gomme* et signée Félicien Champsaur, pour le compte duquel Mirbeau semble bien avoir fait le nègre. Voir Pierre Michel, « [Mirbeau, Félicien Champsaur et La Gomme – Un autre cas de négritude ?](#) », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 17, 2010, pp. 4-21.

En 1885, il constatait par exemple que « *le théâtre tout entier est en proie à une maladie lente, mais sûre, qui ne peut qu'empirer tous les jours et qu'il n'est au pouvoir d'aucun médecin de guérir*<sup>3</sup> ». Inutile d'incriminer des boucs émissaires qui n'en peuvent mais, comme s'obstinent à le croire ceux qui refusent de regarder en face une situation déplorable : « *Le théâtre meurt du théâtre. Depuis plus de trente ans, tous les soirs, sur tous les théâtres, on joue la même pièce*<sup>4</sup> ». Quelques mois plus tôt, il dressait un état des lieux fort peu réjouissant : « *Les directeurs ne veulent plus recevoir de belles œuvres, les auteurs ne veulent plus en faire, le public ne veut plus en entendre, les comédiennes ne veulent plus en jouer* ». Et il ajoutait : « *Les véritables auteurs aujourd'hui sont la couturière et l'entremetteuse [...]. Car c'est ça le théâtre, le théâtre d'aujourd'hui, c'est ça, c'est tout ça. De la chair nue, des chiffons, des ficelles, un peu de gaieté triste et beaucoup de dégoût ; la toute-puissance de la coterie, le triomphe de l'industrialisme sur le talent ; de la bêtise, de la vanité, de la vénalité, et cette blague grossière et basse qui, la bouche tordue, les joues fardées et la voix canaille, hurle sinistrement l'avilissement d'un peuple et la fin d'un monde*<sup>5</sup>. » Pour la quasi-totalité des industriels de la scène, le théâtre doit se conformer à des règles impératives, qui l'éloignent radicalement de l'art et de la littérature, et qui établissent un « *infranchissable abîme* » entre « *le penseur* » et « *l'homme de théâtre* », qui doit en effet « *soigneusement réprouver la noblesse du style, la vérité des caractères, les belles études de psychologie humaine, où la chair palpite, où l'âme s'épanouit, où la vie tout entière évoquée apparaît avec ses consolations et ses hontes* » ; « *L'homme de théâtre ne connaît que les ficelles et les trucs qu'il manœuvre avec plus ou moins de dextérité. Il se sert de personnages qui n'appartiennent à aucun ordre zoologique, et, au moyen d'un mécanisme ingénieux, il leur fait débiter des phrases généralement stupides, mais toujours fabriquées dans des usines spéciales*<sup>6</sup>. »

La crise du théâtre ne fait en effet que refléter la crise générale d'une société décadente et moribonde, et Mirbeau

<sup>3</sup> Octave Mirbeau, « La Presse et le théâtre », *La France*, 4 avril 1885.

<sup>4</sup> Octave Mirbeau, « À propos de la censure », *Le Gaulois*, 20 juillet 1885.

<sup>5</sup> Octave Mirbeau, « Le Retour des comédiennes », *Le Gaulois*, 15 septembre 1884.

<sup>6</sup> *Les Grimaces*, 13 octobre 1883, p. 611.

l'évoque avec les mêmes accents crépusculaires que pour traiter de l'irréremédiable « *fin* » de la France dans ses chroniques politiques de *Paris-Journal*, de 1880 à 1882, et des *Grimaces*, en 1883. Si « *le théâtre, qui vit du public, ne peut être autre qu'il est actuellement* », c'est parce qu'il témoigne d'« *une crise sociale qui ne se modifiera que par une révolution radicale dans les mœurs et dans le goût* ». En attendant cette très hypothétique révolution culturelle qu'il appelle de ses vœux depuis 1877 et à laquelle il va œuvrer, quoi qu'il en dise, avec son habituel « *donquichottisme*<sup>8</sup> », il n'y a rien à espérer : « *Le théâtre tel que vous l'aimez* » – écrit-il à Edmond de Goncourt au lendemain de la première, fort chahutée, de *Germinie Lacerteux*, en décembre 1888 – « *et tel que nous le rêvons est impossible. Et les chefs-d'œuvre n'y peuvent rien. Pour le conquérir et l'imposer, il faut conquérir et imposer des tas de choses que nous ne sommes pas près d'avoir. Il faut un public nouveau qui ne pourra se former que par une complète révolution sociale, une refonte entière de nos lois et de nos mœurs. Tout se tient.* » À défaut de cette « *révolution sociale* » problématique, il caresse un « *rêve magnifique* » autant que radical : la suppression pure et simple du théâtre<sup>10</sup> ! Et, pour aider à la mise à mort, indispensable à l'hypothétique résurrection, il appelle les spectateurs un tant soit peu lucides et exigeants à faire la grève des salles de spectacle – « *que chacun reste chez soi*<sup>11</sup> ! » – de même que, parallèlement, il invite les électeurs à faire la grève des urnes<sup>12</sup> : « *tout se tient* », en effet<sup>13</sup>.

---

<sup>7</sup> Octave Mirbeau, « Chronique parisienne », *La France*, 23 octobre 1885.

<sup>8</sup> Voir la notice « [Donquichottisme](#) » dans le *Dictionnaire Octave Mirbeau*, L'Age d'Homme, 2011.

<sup>9</sup> Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, L'Age d'Homme, 2003, tome I, p. 887.

<sup>10</sup> Octave Mirbeau, « Chronique parisienne », *La France*, 23 octobre 1885.

<sup>11</sup> Octave Mirbeau, « La Presse et le théâtre », *La France*, 4 avril 1885.

<sup>12</sup> Dans « La Grève des électeurs », *Le Figaro*, 28 novembre 1888. C'est le texte de Mirbeau qui a été le plus massivement diffusé et qui est le plus facilement accessible sur Internet, dans toutes les langues.

<sup>13</sup> Sur la critique que fait Mirbeau du théâtre contemporain, voir Pierre Michel, « [Octave Mirbeau critique dramatique](#) », in *Théâtre naturaliste - théâtre moderne ? Éléments d'une dramaturgie naturaliste au tournant du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Presses universitaires de Valenciennes, 2001, pp. 235-245

Dans une société bourgeoise et une économie capitaliste dominée par la finance<sup>14</sup>, où les directeurs de spectacles ne sont que des entrepreneurs avides de profits immédiats, où le public est consciencieusement abruti dès l'enfance pour transformer de potentiels citoyens en moutons et en « *croupissantes larves*<sup>15</sup> », où les auteurs dramatiques, pris entre le marteau et l'enclume, doivent en passer par les exigences des directeurs et les attentes des spectateurs, où les critiques dramatiques reflètent les goûts supposés du public et défendent les intérêts des magnats de la presse, et où les comédiens tiennent le haut du pavé et prétendent scandaleusement imposer eux aussi leurs exigences absurdes aux malheureux auteurs<sup>16</sup>, il ne servirait donc à rien de se battre contre tous les rouages d'une société inhumaine et pourrissante, qui serait à abattre de fond en comble et à remodeler entièrement pour qu'y puisse régner enfin la justice et que le bonheur ne soit pas seulement un leurre pour le plus grand nombre de déshérités. Alors, qu'irait-il faire dans cette galère ?... Et c'est pourtant ce que notre intrépide écrivain finira par faire, à l'approche du demi-siècle, comme il l'explique à Léon Parsons, qui sera son camarade en dreyfusisme : « *Depuis longtemps, mes amis me tourmentaient. Ils me disaient : "Mirbeau, vous devriez faire du théâtre. Vous avez des choses à dire et c'est un bon moyen pour le dire."* Moi, d'abord, je ne les écoutais pas. Je pensais que le théâtre est un art trop étroit, qu'une scène, un acte, n'a pas assez d'ampleur pour enfermer toutes les manifestations d'une pensée. Il y a tant de choses intéressantes, tant de développements qui naissent sous la plume, lorsque l'on écrit. Eh bien, il faut refouler tout cela. Aussi, ai-je attendu longtemps avant de me décider. Enfin, un jour, je m'y suis mis. J'ai essayé d'écrire une pièce sans aucune intrigue ; simplement j'ai raconté des faits ; j'ai mis en scène des personnages que nous entendons parler tous les jours. Je ne

---

<sup>14</sup> Mirbeau a laissé, dans sa grande comédie *Les affaires sont les affaires* (1903), le portrait d'un affairiste brutal, cynique et matois, Isidore Lechat, qui préfigure les Berlusconi et les Tapie de l'avenir.

<sup>15</sup> L'expression apparaît dans le roman *Dans le ciel*, publié en feuilleton dans *L'Écho de Paris*, en 1892-1893 (Éditions du Boucher, 2003, p. 57).

<sup>16</sup> Voir le pamphlet à scandale de Mirbeau contre la cabotinocratie, « Le Comédien », paru dans *Le Figaro* le 26 octobre 1882.

*connaissais rien à l'art scénique. Malgré cela, je crois avoir réussi à faire quelque chose qui se tient. Je ne sais ce qu'en penseront les critiques. Ma pièce fourmille peut-être de défauts. En tous les cas, je ne me suis servi d'aucun truc, d'aucune ficelle<sup>17</sup>. »*

... Pour parvenir à ses fins et tenter de rénover le vieux théâtre poussiéreux, Mirbeau dramaturge va s'engager dans trois voies différentes : le ressourcement de la grande comédie moliéresque de mœurs et de caractères, dans *Les affaires sont les affaires* (1903) et *Le Foyer* (1908), afin de pouvoir y traiter les plus grands problèmes sociaux du moment sans ennuyer le public et en s'inscrivant dans une longue tradition ; le recours à un alliage extrêmement novateur de la farce et de la moralité à visées démystificatrices et susceptible de toucher le grand public, comme dans les six petites pièces en un acte réunies en 1904 sous le titre programmatique de *Farces et moralités* ; et, pour commencer, lors de sa première véritable tentative, l'inscription de la tragédie antique dans la lutte des classes à l'époque industrielle, dans le cadre du capitalisme triomphant, mais en y pratiquant le "parler vrai", et non l'artificielle langue du théâtre contemporain, et sans recourir à une intrigue cousue de fil blanc, ni aux « ficelles » théâtrales en usage, trop commodes pour être vraiment honnêtes. En rédigeant une tragédie prolétarienne, il espère faire de la scène, habituel lieu de délassement pour privilégiés en quête de digestions tranquilles, un outil de conscientisation du peuple et une arme contre l'omnipotence et la voracité de la classe dominante.

## Une tragédie prolétarienne

C'est au cours de l'année 1893, alors qu'il a déjà 45 ans, âge bien avancé pour un débutant, ou supposé tel, que Mirbeau commence à réfléchir à sa future « *pièce sociale et anarchiste* », comme il le confie au compagnon Jean Grave, dont il vient de préfacier *La Société mourante et l'anarchie*. Mais, ajoute-t-il, « *sans prêcher, sans tirades* », ce qui révèle sa profonde méfiance à l'endroit des

---

<sup>17</sup> [Interview par Léon Parsons](#), dans *La Presse* du 17 décembre 1897.



prétentieuses et soporifiques pièces à thèses, dont l'effet espéré sur le spectateur ne se produit jamais. Et de préciser : « *Je m'efforce à ne faire que de la vie, et de l'action directe. Je crois avoir trouvé des types de bourgeois amusants. Il y a un peu de tout. Des magistrats, des généraux, des banquiers, de la foule. Mais quel théâtre osera jamais jouer cela*<sup>18</sup> ? » Il semble que, à ce stade de sa réflexion, il n'ait pas encore trouvé le nœud dramatique de sa pièce, ni choisi le genre de la tragédie : l'énumération des bourgeois « *amusants* » qu'il entend visiblement condamner au pilori du rire annonce plutôt ce défilé de maniaques et de forbans que sera *Les 21 jours d'un neurasthénique*, publié en juillet 1901, où le rire est l'instrument de la vengeance. En revanche, son intention est nette : d'une part, l'orientation sera « *anarchiste* », et ce sont donc tous les pouvoirs qui seront la cible privilégiée de ses flèches ; et, d'autre part, pour produire, sur le spectateur moyen, un effet de conscientisation qui soit l'équivalent d'une « *action directe* », il va falloir lui montrer de la vraie « *vie* », et non cette morne resucée de conventions anesthésiantes et d'artifices et ficelles de théâtre, sans le moindre rapport avec la vie, à quoi se réduisent, selon lui, la plupart des œuvres dramatiques de l'époque. Il y aurait là un langage suffisamment nouveau pour qu'il soit peu vraisemblable qu'un théâtre faisant partie du système ait l'audace de jamais monter une œuvre de nature à effaroucher le public bourgeois en quête de distractions et de bonne conscience.

Deux ans et demi plus tard, les choses ont bien évolué. Tout d'abord, grâce à l'entremise de Lucien Guitry, un théâtre s'avère susceptible d'être intéressé : celui de Sarah Bernhardt, le Théâtre de la Renaissance. Ensuite, Mirbeau semble bien avoir fini par trouver son sujet et la forme dramatique qui lui convient, comme le révèlent les notes prises par Edmond de Goncourt au retour d'une soirée passée chez son ami Mirbeau, le 22 février 1896 : « *Dans un coin, un moment, Mirbeau me parle d'une pièce politique terrible, qu'il est en train de fabriquer et qui me semble destinée à la Renaissance*<sup>19</sup> ». C'est la première mention de ce qui deviendra *Les*

---

<sup>18</sup> Octave Mirbeau, lettre à Jean Grave, juillet 1893 (*Correspondance générale*, L'Age d'Homme, 2006, tome II, p. 773).

<sup>19</sup> *Journal des Goncourt*, Pléiade, pp. 1239-1240.

*Mauvais bergers*. « *Pièce terrible* » : on est désormais bien loin des « *bourgeois amusants* », encore que ceux-ci fassent une apparition remarquée au cours de l'acte II, où l'on a droit à un ironique festival de bêtises carabinées, proférées par une triplète d'industriels férus de leurs privilèges de classe et prêts à tout pour les préserver<sup>20</sup>. La terreur est donc le sentiment qui, en pétrifiant les spectateurs, devrait, dans un second temps, éveiller un questionnement susceptible d'aboutir, dans un troisième temps, à des remises en cause, voire à une révolte contre le désordre établi. C'est cette terreur que le journaliste Jules Huret, complice et confident du nouveau dramaturge, verra à l'œuvre « *à la répétition générale et à la première des Mauvais bergers, malgré l'atmosphère de bataille qu'on respirait dans la salle* » : « *C'était, non pas un de ces succès étourdissants qui ont avec eux à la fois les femmes dites intelligentes et les imbéciles, qui peuvent faire trois cents salles pleines et ne rien ajouter à la gloire réelle et durable d'un auteur ; c'était mieux. C'était la violente mainmise d'un artiste sur le cerveau et sur le cœur d'une foule blasée et réfractaire ; c'était la vie douloureuse et poignante des pauvres, imposée à la digestion d'égoïstes étonnés, par la seule force d'un tempérament d'homme. [...] Et il fallait les voir, les plus impulsifs d'entre eux, le cou tendu vers la détresse des personnages, luttant quand même contre l'émotion victorieuse, comme on résiste au gendarme qui vous agrippe à la nuque ; il fallait voir les autres, sifflant, le rouge aux pommettes, à l'horreur de la misère et de la mort<sup>21</sup> !* » Autrement dit, pour Jules Huret, deux types de réactions s'opposaient parmi les spectateurs : les uns, menacés dans leur bonne conscience et

---

<sup>20</sup> Cet acte a souvent été jugé caricatural. En fait, Mirbeau s'est souvenu de propos réellement tenus par de grands patrons interviewés par Jules Huret dans son *Enquête sur la question sociale en Europe*, qui a paru en 1897, à la Librairie académique Perrin et Didier, avec deux préfaces, l'une de Jean Jaurès et l'autre de Paul Deschanel, après avoir été publiée en feuilleton dans *Le Figaro*, à partir du 1<sup>er</sup> août 1892, sous le titre « La Question sociale ». Mirbeau explique à Léon Parsons : « *Il y a aussi quelques patrons que je mets en scène. Ceux-là s'expriment aussi ainsi que vous les avez entendus souvent le faire, avec passion et sans intelligence, du conflit dans lequel ils se trouvent engagés.* » Et Parsons de deviner aussitôt les sources : « *Ceux que Jules Huret a interrogés, lors de son enquête sociale ?* » (interview de Mirbeau par Léon Parsons, dans *La Presse* du 17 décembre 1897).

<sup>21</sup> Jules Huret, « *Les Mauvais bergers* », *Le Théâtre*, 1<sup>er</sup> janvier 1898 ).

dans leurs intérêts de classe, sifflaient dans l'espoir d'interrompre un spectacle scandaleux à leurs yeux, et de surcroît potentiellement dangereux, cependant que d'autres, submergés par leurs émotion, découvraient l'horreur d'une réalité sociale qu'ils ne soupçonnaient pas, ou ne voulaient pas voir, ce qui pouvait laisser l'espoir de les voir évoluer, se remettre en question et – pourquoi pas ? – s'engager pour corriger l'iniquité sociale. Reste à savoir si les premiers ne sont pas infiniment plus nombreux que les seconds, que Mirbeau qualifie d'« *âmes naïves* » et qui ne sont pas complètement irrécupérables... Reste à savoir aussi si l'émotion que certains spectateurs ont éprouvée sur le coup est bien une condition préalable à la réflexion. Or si la tragédie prolétarienne de Mirbeau, conformément à l'analyse de Rousseau, opère bien une *catharsis*, ce n'est qu'en purgeant les spectateurs de la terreur et de la pitié qui pourraient constituer une gêne pour leur bonne conscience et leurs bonnes digestions. En sortant du théâtre, les *clubmen* et leurs compagnes, ainsi purgés au prix de quelques larmes sur des malheurs imaginaires, pourront aller souper joyeusement dans les restaurants des boulevards... Mirbeau retiendra la leçon dans ses *Farces et moralités* et misera dès lors sur la liberté de l'esprit du spectateur et sur sa capacité à se déprendre du carcan de ses propres préjugés par le truchement du rire libérateur. Mais il n'en est pas encore là de son évolution quand il met la dernière main à sa première grande pièce.

Pour que la terreur souhaitée puisse produire l'effet escompté, Mirbeau s'est rallié à la forme tragédie afin d'évoquer, à sa manière, ce qu'on appelait « *la question sociale* ». Il y traite un sujet proche de celui de *Germinal* d'une façon classique, mais inhabituelle pour un anarchiste accoutumé à regarder de préférence dans les marges<sup>22</sup> (vagabonds, paysans, prostituées, domestiques) : le développement et la répression sanglante d'une grève ouvrière. Bonne occasion pour mettre en lumière quelques-unes des turpitudes sociales stigmatisées par les libertaires : la

---

<sup>22</sup> Voir Pierre Michel, « [Octave Mirbeau et la marginalité](#) », cahier n° 29 des *Recherches sur l'imaginaire*, Presses de l'Université d'Angers, décembre 2002, pp. 93-103).

misère sordide de prolétaires traités comme des bêtes de somme, qui perdent leur vie à la gagner et sont tout juste bons à jeter après usage, à l'instar du père Thieux ; l'homicide bonne conscience des possédants, qui ne reculent devant aucun massacre pour préserver leurs privilèges ; la complicité d'un gouvernement "républicain" et d'un État qui, loin d'être neutres, constituent des forces d'oppression au service des nantis ; et l'irresponsabilité des politiciens de tous bords, y compris les députés radicaux et socialistes, qui ne se soucient que de leurs prébendes et révèlent le véritable visage de cette pseudo-République qui, au lieu d'être "la chose du peuple", n'est que l'apanage de quelques-uns. Il s'agit bien d'une tragédie dans la mesure où, quelle que soit la bonne volonté des parties en présence, le dénouement, sanglant à souhait, est inscrit d'entrée de jeu dans l'impossibilité pour les classes antagonistes, pour le Capital et le Travail, de trouver un terrain d'entente<sup>23</sup>, dans le cadre d'une économie capitaliste et d'une société bourgeoise où la loi est faite par les plus forts pour légitimer l'oppression et l'exploitation des plus faibles : c'est « *la fatalité* », comme le dit Mirbeau, et elle constitue un « *bon ressort dramatique* », selon Léon Parsons qui l'interviewe au lendemain de la première<sup>24</sup>. L'*ananké* s'incarne ici dans l'impitoyable lutte des classes, qui exige que le vainqueur écrase inexorablement le vaincu. Et, dans le système capitaliste, les vaincus sont toujours les prolétaires.

## Un double malentendu

L'ennui, pour Mirbeau, c'est que les choses ne se sont pas tout à fait passées comme il l'espérait et que les compromis passés avec le système théâtral en vigueur sont devenus un piège dans lequel il est tombé la tête la première. Ce piège, c'est Sarah Bernhardt qui l'a dressé, nonobstant son indéniable bonne volonté

---

<sup>23</sup> C'est ce que signifiait le titre initial, *Les Coeurs lointains*.

<sup>24</sup> [Interview par Léon Parsons](#), dans *La Presse* du 17 décembre 1897.

et son admiration proclamée pour Mirbeau<sup>25</sup>, sans parler de son talent mis au service de son nouveau protégé. Car, comme Mirbeau l'avait confié à Goncourt, Lucien Guitry s'était effectivement fait fort de convaincre la Divine de recevoir dans son théâtre la pièce de Mirbeau, lequel raconte à son vieil ami Paul Hervieu la lecture improvisée qu'il lui a faite, le 30 octobre 1897 : « *J'aurais voulu vous annoncer la bonne nouvelle. Mais ç'a été si précipité, si imprévu, un vrai coup de théâtre, que je ne l'ai pu. Je venais, vendredi, de finir ma pièce. Vendredi, je reçois un mot de Guitry qui me demande de venir le lendemain lire ma pièce à Sarah. Je la lis. Emballément, baisers, mouchoirs déchirés. Une scène que je vous raconterai, car elle fut d'un comique supérieur. Bref Sarah dit : "Qu'on arrête la répétition de La Ville Morte"<sup>26</sup> ! Une dépêche de d'Annunzio. Nous répétons Mirbeau demain !* » Et elle est prise d'une crise de nerfs, elle se tord sur son fauteuil. On lui jette des bouteilles de vinaigre à la tête, etc., etc.<sup>27</sup>. »

Pour un dramaturge débutant, c'est évidemment une « *bonne nouvelle* » que de susciter pareil enthousiasme de la part de la *diva* la plus recherchée et, par conséquent, la plus susceptible de lui garantir un grand succès. Mais, évidemment, il va y avoir un prix à payer<sup>28</sup>. En premier lieu, le Théâtre de la Renaissance est un théâtre réservé à un public bourgeois et friqué où l'on ne risque pas de rencontrer le moindre prolétaire égaré, alors que Mirbeau aurait voulu s'adresser à un public populaire, et au premier chef aux prolétaires, comme le confirme le combat pour un Théâtre

---

<sup>25</sup> Ainsi écrit-elle à Jules Huret ; « *Vous me demandez, cher monsieur, quelques lignes sur M. Mirbeau. / L'écrivain est un fort, l'homme est un tendre. / C'est un être droit, loyal, qui doit souffrir quelquefois des écarts de sa plume. / Je crois qu'il est appelé à une magnifique carrière comme auteur dramatique [...].* » Cité par Jules Huret, art. cit.

<sup>26</sup> Tragédie moderne en 5 actes de Gabriele d'Annunzio, dont le sujet est l'inceste. La première sera reportée au 21 janvier 1898, au Théâtre de la Renaissance, où sa carrière sera brève : quatorze représentations seulement.

<sup>27</sup> Octave Mirbeau, lettre à Paul Hervieu du 1<sup>er</sup> novembre 1897 (*Correspondance générale*, tome III, p. 339).

<sup>28</sup> « *C'est la paye !* », tels sont précisément les derniers mots de la pièce.

Populaire dans lequel il va aussitôt s'engager<sup>29</sup>. Il le savait pertinemment, mais il s'est révélé incapable de résister aux instances de la grande cabotine, qui, à coup de larmes et de cris d'enthousiasme, l'a quasiment contraint à lui céder sa pièce. Plus grave encore : elle ne s'est pas contentée d'interpréter, à cinquante ans passés, le rôle d'une jeune première de dix-huit ans, elle a exigé de l'auteur qu'il modifie son texte en fonction de ses propres exigences d'actrice soucieuse de se mettre en valeur, ce contre quoi, précisément, se révoltait Mirbeau quinze ans plus tôt, dans son célèbre pamphlet à scandale, « Le Comédien »... S'agissait-il d'une vengeance ? C'est peu probable. Mais toujours est-il que la grande Sarah n'avait toujours pas digéré les attaques du journaliste devenu dramaturge contre les exorbitantes exigences des cabotins, comme le révèle sa lettre à Jules Huret, où elle écrit notamment : « nous autres comédiens, qui n'avons pas oublié son injuste et violente attaque contre les comédiens<sup>30</sup> »...

Ce sont ses exigences abusives que nous révèlent des lettres postérieure de Mirbeau adressée, en décembre 1901, à Aurélien Lugné-Poe et à sa compagne Suzanne Desprès, pressentis pour une tournée de la pièce, l'un pour la mettre en scène conformément aux vœux de l'auteur, l'autre pour y incarner une Madeleine sensiblement plus jeune et beaucoup plus naturelle. Les critiques rétroactives que Mirbeau adresse à Sarah Bernhardt sont de deux ordres. D'une part, elle a exigé l'addition de tirades emphatiques et frisant le grotesque, qui consternent les mirbeauphiles et auxquelles Mirbeau a dû se résigner, la mort dans l'âme : « *Je verrai, enfin, une Madeleine telle que je l'ai rêvée, telle que je l'ai conçue... Il faudra que je supprime dans le quatrième acte quelques déclamations de mauvais goût, et que j'avais ajoutées lâchement, pour Mme*

---

<sup>29</sup> Voir les deux articles de Nathalie Coutelet, « Octave Mirbeau et le théâtre populaire », in Actes du colloque de Cerisy *Octave Mirbeau : passions et anathèmes*, Presses de l'Université de Caen, 2007, pp. 103-115, et « Le Théâtre Populaire de la Coopération des Idées », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 15, 2008, pp. 139-150.

<sup>30</sup> Jules Huret, art. cit

Sarah Bernhardt<sup>31</sup> », écrit-il à Suzanne Desprès. D'autre part, la mise en scène ne répondait pas du tout à ses vœux, comme il le confie à Lugné-Poe : « *Je verrai enfin ma pièce interprétée selon mes désirs, et comme j'avais rêvé – hélas ! – qu'elle le fût ! Je crois qu'il faudra porter vos efforts sur le cinquième acte, qui n'a jamais été joué ni mis en scène. Mon avis est qu'il ne faut pas reculer devant l'horreur... et que les personnages parlent vraiment à des êtres qui pleurent, et à des cadavres, et qu'on les voie !... Madame Sarah avait tout esquivé... Et elle rendait ainsi cet acte sinistre, et non tragique comme il doit être*<sup>32</sup> . » « *Ne pas reculer devant l'horreur* » ! Parce qu'il faut être capable de regarder Méduse en face ; parce que l'horreur, on l'a vu, est supposée susciter chez le spectateur un choc susceptible de l'ébranler et de le faire évoluer, en éveillant un début de conscience chez des « *âmes naïves* » pas trop larvisées et servilisées, et donc se révéler pédagogique, pour peu qu'on sache l'exploiter à bon escient. L'aveu est intéressant, et l'on peut comprendre que la *diva*, prioritairement préoccupée par sa gloire (et aussi par son tiroir-caisse, comme l'imagine Jules Renard<sup>33</sup>), se soit fort peu souciée de faire se dresser les cheveux sur la tête des bourgeois<sup>34</sup> à des fins de conscientisation...

À ce premier malentendu, d'ordre dramaturgique, s'en ajoute un second, d'ordre politique. Aussi tardif, dans son engagement à gauche toute, qu'il l'a été dans sa toute nouvelle carrière théâtrale, Mirbeau a attendu 1890 pour se réclamer officiellement de l'anarchisme, après des années de prostitution

---

<sup>31</sup> Octave Mirbeau, lettre à Suzanne Desprès, 21 décembre 1900 (*Correspondance générale*, t. III, p. 670).

<sup>32</sup> Octave Mirbeau, lettre à Aurélien Lugné-Poe, vers le 25 décembre 1900 (*Correspondance générale*, t. III, p. 675).

<sup>33</sup> Avec sa causticité coutumière, Jules Renard s'écrie *in petto*, lors de la première des *Mauvais bergers* : « *À bas Sarah Bernhardt, la grande passionnée, qui, aussitôt après être morte au cinquième acte, se relève et court à la caisse pour savoir combien ça lui a rapporté de mourir pour nous !* » (*Journal*, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, p. 446).

<sup>34</sup> En 1874, Mirbeau imaginait ainsi l'effet produit, sur des bourgeois, par les toiles d'Édouard Manet : « *Vous n'êtes pas, peut-être, sans connaître un bourgeois quelconque : prenez-le délicatement entre le pouce et l'index, et déposez-le avec précaution devant une toile de M. Manet. Vous verrez aussitôt un beau phénomène se produire : si votre bourgeois a des cheveux, ils se dresseront sur sa tête comme des piquants sur le dos d'un porc-épic* » (*L'Ordre de Paris*, 28 juin 1874).

journalistico-politique<sup>35</sup>, suivies d'un grand tournant, en 1884-1885, à partir duquel il a enfin commencé à voler de ses propres ailes, à s'exprimer pour son propre compte et à se battre pour ses propres valeurs éthiques et esthétiques. Son engagement libertaire, dont le moteur est un profond, durable et irréprouvable dégoût face à l'injustice sociale et à la corruption des âmes, n'a rien d'une lubie ni d'une mode, comme chez tant de jeunes écrivains des années 1890, et il y restera fidèle jusqu'à sa mort<sup>36</sup>. Reste qu'il ne va pas sans de multiples contradictions<sup>37</sup>, qui éclatent dans *Les Mauvais bergers*. La plus criante de ces contradictions oppose le « nihilisme » qu'il revendique et la foi en des lendemains qui chantent, supposée animer les révolutionnaires, qu'ils se réclament de l'anarchie, du socialisme ou, plus tard, du communisme. Si l'on ne croit pas un tant soit peu à une possibilité d'amélioration à venir, si l'on est convaincu que les hommes ne sont pas amendables et que les sociétés ne peuvent être rendues moins inhumaines, pourquoi s'engager, pourquoi se battre, pourquoi risquer sa liberté et sa vie ? Le pessimisme habituel de Mirbeau fait mauvais ménage avec l'espérance, qui est au cœur des combats des opprimés pour leur émancipation. Or, dans *Les Mauvais bergers*, le néo-dramaturge franchit une nouvelle étape dans la noirceur de sa vision des hommes et des sociétés et son pessimisme aboutit à une manière de nihilisme, qu'il assume pleinement<sup>38</sup>. Qu'on en juge !

---

<sup>35</sup> Voir Pierre Michel, « [L'itinéraire politique d'Octave Mirbeau](#) », *Europe*, n° 839, mars 1999, pp. 96-109, et « [Sartre et Mirbeau : de la nausée à l'engagement](#) », in Actes du colloque de Belgrade de mai 2005 *Jean-Paul Sartre en son temps et aujourd'hui*, Faculté de philologie de l'université de Belgrade, 2006, pp. 47-62.

<sup>36</sup> Trois mois avant sa mort, il déclarera à Georges Docquois, venu l'interviewer : « *Je n'ai pas changé. Je suis toujours anarchiste. Mais chez moi, depuis la guerre, l'anarchiste dort. Si je vis, l'anarchiste se réveillera plus intransigeant que jamais* » (Georges Docquois, *Nos émotions pendant la guerre*, Albin Michel, 1917, p. 132).

<sup>37</sup> Voir Pierre Michel, « [Octave Mirbeau : les contradictions d'un écrivain anarchiste](#) », in Actes du colloque de Grenoble, *Littérature et anarchie*, Presses de l'Université du Mirail, Toulouse, 1998, pp. 31-50.

<sup>38</sup> Voir [l'interview de Mirbeau par Georges Virenque](#), dans *La Presse* du 17 décembre 1897.



Au lieu des germinations futures, engraisées par le sang des martyrs, que Zola laissait espérer dans les dernières lignes de *Germinal*, c'est la mort qui triomphe au dernier acte, sans laisser subsister la moindre parcelle d'espoir. Non seulement les ouvriers sont dûment et massivement massacrés par la troupe, comme à Fourmies le 1<sup>er</sup> mai 1891, mais la jeune Madeleine, au prénom prédestiné, qui s'est formée sur le tas et qui est devenue la *pasionaria* des corons, est tuée aux côtés de son amant Jean Roule, le *leader* anarchiste venu apporter la bonne parole aux ouvriers moutonniers et versatiles, et avec elle meurt l'espoir d'une « vengeance » incarné dans l'enfant qu'elle porte. Interviewé lors de la première, Mirbeau commente ainsi sa « conclusion », qu'il qualifie de « brutale » et de « terrible » : « C'est la lutte acharnée qui sème la mort autour d'elle ; c'est la haine implacable ; c'est la négation de toute justice, l'impuissance de toute bonté, c'est le nihilisme. C'est pis encore. [...] Oui, la conclusion est affreuse une seule chose la domine encore, l'espérance, l'espérance qui sans cesse diminue, jusqu'au jour où, à son tour, elle étreindra l'homme comme un carcan<sup>39</sup>. » Le même jour, dans une autre interview, il déclare : « ma conclusion ne leur [aux ouvriers] apporte aucune amélioration, aucun remède à leurs maux. Je reconnais qu'elle n'est pas optimiste. Elle conclut à l'inutilité de l'effort, à la fatalité<sup>40</sup>. » Trois jours plus tard il revient sur le sens de sa pièce dans un petit article du *Journal* afin de répondre à ceux qui lui reprochent de ne pas apporter de solution à la question sociale et de ne pas conclure : « L'autorité est impuissante. / La révolte est impuissante. / Il n'y a plus que la douleur qui pleure, dans un coin, sur la terre d'où l'espoir est parti. / [...] Le jour où les misérables auront constaté qu'ils ne peuvent s'évader de leur misère, briser le carcan qui les attache, pour toujours, au poteau de la souffrance, le jour où ils n'auront plus l'Espérance, l'opium de l'Espérance... ce jour-là, c'est la destruction, c'est la mort<sup>41</sup> !... »

Ainsi, pour l'anarchiste Mirbeau, l'Espérance qui soulève les montagnes ne vaut pas mieux que la foi des charbonniers : elle n'est, elle aussi, qu'un opium du peuple, qu'une illusion tout juste

---

<sup>39</sup> *Ibidem*.

<sup>40</sup> [Interview par Léon Parsons](#), dans *La Presse* du 17 décembre 1897.

<sup>41</sup> Octave Mirbeau, « Un mot personnel », *Le Journal*, 19 décembre 1897.

bonne à endormir les opprimés en leur faisant miroiter un avenir radieux, qui n'advendra pas plus que le paradis promis par les religions... L'impitoyable lucidité du dramaturge fait décidément mauvais ménage avec l'optimisme et la ferveur des activistes libertaires, quelque peu surpris et désorientés. Tel le compagnon Jean Grave, qui, le 18 mars 1898, exprime son désaccord avec son ancien préfacier : « *J'ai vu Les Mauvais bergers et j'applaudis aux éloges qui ont été faits. Il n'y a que la conclusion qui me paraît trop pessimiste. [...] Et l'idée de l'enfant de Jean Roule venant au monde, aurait été selon moi d'une allégorie plus vraie, plus vivante. En le faisant mourir avec la mère, c'est la négation de tout effort et de toute critique. Il ne reste plus alors qu'à aller piquer une tête dans la Seine*<sup>42</sup>. » De son côté, Jean Jaurès publie dans *La Petite République* du 25 décembre 1897 un article intitulé « Effarant ! ». Ce qui l'effarait, c'était, au premier chef, le « *pessimisme de théâtre et de carton* » de la pièce, qui ne laissait aux « *accablés* » aucun espoir « *d'affranchissement* ». Alors que nombre de critiques admiraient la courageuse lucidité de l'auteur, beaucoup de ceux qui rêvaient de l'affranchissement des esclaves des temps modernes avaient tendance à juger le pessimisme mirbellien décourageant et contre-productif.

## Une œuvre impartiale ?

Mais ce n'est pas tout. Car, non content de désillusionner cruellement les prolétaires en leur ouvrant les yeux sur une réalité accablante, Mirbeau aggrave son cas en intitulant sa pièce *Les Mauvais bergers* et en condamnant tous ceux qui, quelle que soit leur obédience, prétendent conduire le troupeau humain et qui ne sont, à ses yeux, que des charlatans, vendeurs d'orviétan, ou, pire encore, des escrocs de la politique, qui font une belle carrière grassement rémunérée en parlant au nom du peuple, dont ils ne cessent pourtant de trahir la cause. Jaurès est évidemment choqué que les députés socialistes soient

---

<sup>42</sup> Lettre de Jean Grave à Octave Mirbeau du 18 mars 1898 (*Correspondance Mirbeau – Grave*, Éditions du Fourneau, 1994, pp. 86-87).

mis dans le même sac d'infamie que les députés bourgeois et que leur aide soit repoussée par Jean Roule, le trimardeur, au nom d'un jusqu'aboutisme meurtrier<sup>43</sup>. Mais le qualificatif infamant de mauvais bergers vaut également pour les leaders anarchistes, comme Mirbeau l'explique dans son article du 19 décembre 1897 : « *Cette qualification de mauvais bergers s'applique aux députés, qu'ils soient socialistes ou radicaux, monarchistes ou opportunistes, aussi bien qu'aux patrons d'usines, aux chefs d'armée, aux prêtres, à Jean Roule, qui excite les foules ; à Madeleine, qui les mène à la mort ; à tous les pasteurs d'âmes à tous ceux qui dirigent, en un mot*<sup>44</sup>. » Jean Grave n'est évidemment pas d'accord : « *J'accepte que Jean Roule est un mauvais berger, quoique pourtant cela soit, selon moi, une erreur. Les anarchistes ne sont pas des bergers. Ce sont des individus qui ont senti que la société actuelle est mauvaise, et qui cherchent à en expliquer aux autres les raisons. Mais loin de vouloir les guider, ils disent aux individus que eux seuls peuvent en sortir, eux seuls doivent savoir l'ordre des choses qui leur conviendra le mieux. Mais, mettons que cet état de propagande en fasse des bergers malgré eux, mettons qu'ils n'ont pas encore trouvé la bonne solution, ce qui est fort possible après tout, il n'en découle pas moins quelques vérités de leur enseignement, vérités qui serviront à ceux qui viendront pour en découvrir d'autres*<sup>45</sup>. »

Il est clair que, pour Mirbeau, l'artiste qu'il est ne converge pas toujours avec le libertaire engagé dans la grande bataille de l'émancipation humaine. Leur logique est fondamentalement différente. L'un se soucie de vérité humaine, se doit d'être impitoyablement lucide devant la complexité des êtres et des choses, ne se voile pas la face devant les turpitudes sociales

---

<sup>43</sup> Jean Roule déclare à l'acte IV : « *Vos députés !... ah ! je les ai vus à l'œuvre !... Et vous-mêmes, vous avez donc oublié déjà le rôle infâme... la comédie pitoyablement sinistre qu'ils jouèrent dans la dernière grève... et comment... après avoir poussé les ouvriers à une résistance désespérée, ils les livrèrent... diminués... dépouillés... pieds et poings liés... au patron... le jour même où un dernier effort... un dernier élan... l'eussent obligé à capituler... peut-être !... Eh ! bien, non !... Je n'ai pas voulu que, sous prétexte de vous défendre, des intrigants viennent nous imposer des combinaisons où vous n'êtes — entendez-vous — qu'un moyen pour maintenir et accroître leur puissance électorale... et qu'une proie pour satisfaire leurs appétits politiques !... »*

<sup>44</sup> Octave Mirbeau, « Un mot personnel », *Le Journal*, 19 décembre 1897.

<sup>45</sup> Lettre de Jean Grave à Octave Mirbeau, 18 janvier 1898, *loc. cit.*

et les horreurs perpétrées par des êtres supposés pensants, et cherche à exprimer, avec les moyens dont il dispose, la vision personnelle qu'il a du monde, de la condition humaine, des sociétés et des individus. Au contraire, le militant est avant tout un homme d'action, soucieux d'efficacité et qui se donne les moyens de parvenir à des fins supposées supérieures et qui les légitime. Face à l'horreur de la condition ouvrière et au dégoût que suscitent en lui les massacres de misérables perpétrés par l'armée au service des dominants, Mirbeau réagit en écrivain et en artiste, non en militant – mot qui, d'ailleurs, doit lui faire horreur dans la mesure où il se rattache à la chose militaire exécrée... Jean Grave et Jean Jaurès, eux, sont avant tout des responsables politiques qui veulent à tout prix éviter, comme on le dira plus tard, de « *désespérer Billancourt* » et qui ont pour mission d'entretenir le moral des troupes prolétariennes dans l'espoir que les luttes d'aujourd'hui accouchent, demain, d'un avenir plus rose.

Dans *Les Mauvais bergers*, le devoir de lucidité du dramaturge l'amène notamment à ne pas caricaturer la lutte des classes et à ne pas opposer, d'une manière par trop simpliste, les bons, d'un côté, et les méchants, de l'autre. Ce refus du manichéisme ne plaît pas forcément à tous. En l'occurrence, il s'avère que, si Mirbeau prend bien évidemment le parti des ouvriers en grève et fait siennes leurs revendications<sup>46</sup> – notamment le « *droit à la beauté* », qui fit ricaner les bonnes âmes –, il refuse pour autant de caricaturer le patron, Hargand, et de faire des grévistes des modèles de vertu et de courage. Comme il l'explique lui-même, « *j'ai connu de bons patrons. Mon héros en est un. Ce n'est pas un monstre. C'est même un honnête homme. Eh bien ! il ne peut pas faire le bonheur de ses ouvriers, et il en souffre. Il est aussi bon qu'il peut*

---

<sup>46</sup> Ce n'est pas le cas de tous les anarchistes : certains jusqu'aboutistes refusent de mettre en avant des revendications de type syndical, susceptibles, certes, d'améliorer le sort immédiat des prolétaires, mais qui risquent d'être récupérées par le système, et donc de lui permettre de se perpétuer, au lieu de contribuer à son effondrement.

*l'être*<sup>47</sup> ». C'est-à-dire que ce n'est pas l'homme qui est à incriminer, mais le système qui l'oblige à se comporter comme il le fait. Loin de se réduire au prototype de l'ennemi de classe muré dans sa bonne conscience, il est rendu humain par sa douleur paternelle, il est prisonnier d'un rôle qui lui fait horreur, regrette des paroles lourdes de conséquences<sup>48</sup>, et avoue même que les revendications avancées par les délégués qu'il vient de chasser sont justes<sup>49</sup>. Quant à son fils Robert, tué au milieu des ouvriers massacrés en voulant s'interposer, il prouve, par son sacrifice inutile, que tous les bourgeois ne sont pas des « salauds », que les barrières entre les classes ne sont pas infranchissables, et que chacun, loin d'être prédéterminé par ses origines sociales, est libre de choisir lui-même sa voie. Pour ce qui est des ouvriers, ils sont, certes, des victimes à plaindre, et leur condition indigne et révolte. Mais pour autant ils sont loin d'être idéalisés : pâte malléable, ils sont à la merci des *mauvais bergers* de toute obédience ; ils sont rancuniers et versatiles ; ils obéissent à des pulsions irraisonnées, voire homicides ; ils sont aliénés idéologiquement (comme les domestiques du *Journal d'une femme de chambre*) et inaptes à toute action nécessitant une capacité de se projeter vers l'avenir. Mirbeau n'a donc pas complètement tort de penser que sa pièce est « *absolument impartiale* », comme il l'écrit à Paul Hervieu<sup>50</sup>. De fait, elle n'a rien d'une pièce à thèse, ni, *a fortiori*, d'une œuvre de propagande<sup>51</sup>. Ce qui n'a pas empêché des groupes anarchistes

---

<sup>47</sup> Interview d'Octave Mirbeau par Léon Parsons, dans *La Presse* du 17 décembre 1897.

<sup>48</sup> « *C'est de ma faute !... c'est de ma faute !... J'ai perdu la tête... oui, ç'a été comme un coup de folie...* » Quand la troupe arrive, pour la plus grande satisfaction de Maigret (« *Enfin !* »), il est effondré et soupire « *Déjà !...* ».

<sup>49</sup> « *Ils ne m'ont demandé que des choses justes, après tout !...* »

<sup>50</sup> Octave Mirbeau, lettre à Paul Hervieu du 1<sup>er</sup> ou 2 novembre 1897 (*Correspondance générale*, tome III, p. 340).

<sup>51</sup> C'est aussi l'avis de Jules Huret (art. cit.) ; « *Je soutiens qu'il est impossible de tirer de son œuvre une tendance positive, un parti pris quelconque. Qu'il l'ait voulu au nom, son œuvre ne signifie rien de définitif, il a fait la peinture d'un milieu social à un moment donné de l'évolution politique et économique du siècle. Il a montré des ouvriers malheureux, certes, mais ignorants, injustes, brutaux, serviles, bas, dirigés par un passionné ignorant et coupable, mais d'une certaine grandeur, qui expie d'ailleurs dans la mort son crime d'être inachevé ! Il a montré*

catalans et flamands de la reprendre souventes fois pour leur travail d'*agit-prop* : sans doute la peinture impitoyable de la forme moderne de l'esclavage qu'est le salariat industriel effaçait-elle, à leurs yeux, le nihilisme décourageant du cinquième acte<sup>52</sup>.

## Précipitation et turbulences

Revenons-en maintenant à la réception inopinée de la pièce par la grande Sarah, « *dans des conditions extraordinaires* », qui ne laissent pas d'inquiéter quelque peu l'heureux dramaturge : « *Je suis content, mais voilà que je suis pris de doutes affreux et de véritables effrois. Car si c'est une chute, se sera une chose terrible pour moi. Je joue une grosse partie, et je tremble de la perdre !* », écrit-il à Claude Monet vers le 5 novembre 1897<sup>53</sup>. Sarah décide d'aller vite en besogne et de commencer immédiatement les répétitions, qui, au fil des jours, ne font que renforcer l'inquiétude de Mirbeau : « [...] *à part Guitry, Sarah et Deval*<sup>54</sup> *qui font des prodiges, et qui sont d'une merveilleuse intelligence, les autres ne soupçonnent pas un mot de ce qu'ils disent et je suis nerveux, nerveux, nerveux ! Sarah me dit qu'il faut de la patience, et que tout va se mettre au point. Cela me semble difficile avec de tels imbéciles*<sup>55</sup> ! » La suite ne fera malheureusement que justifier ses craintes, mais il ne l'avouera que beaucoup plus tard, on l'a vu, à Lugné-Poe et Suzanne Desprès : sur le coup, il n'est évidemment pas question, dans ses relations avec la presse, de se plaindre de la mise en scène

---

*un patron traditionnel, qui croit justement avoir assez fait pour ses ouvriers en améliorant un peu leur sort, qui se révolte devant leurs exigences menaçantes et les fait tuer pour se défendre, lui et son bien.* »

<sup>52</sup> On ne saurait non plus écarter l'hypothèse de représentations allégées, amputées du cinquième acte, potentiellement démobilisateur.

<sup>53</sup> Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, tome III, p. 343.

<sup>54</sup> Abel Deval joue le rôle de l'industriel Hargand.

<sup>55</sup> Octave Mirbeau, lettre d'Octave Mirbeau à Georges Rodenbach, vers la mi-novembre 1897 (*Correspondance générale*, tome III, p. 350).

et de l'interprétation, et force lui est même de se fendre de compliments dithyrambiques à l'adresse de Sarah<sup>56</sup>.

Si la Divine est si pressée d'en arriver à la première, ce n'est pas seulement parce qu'elle a vu dans la pièce un nouveau rôle en or pour elle. Le souci de ses *phynances* n'est sans doute pas étranger non plus à cette inhabituelle précipitation. Il s'engage en effet une course de vitesse avec une pièce présentée comme concurrente, parce qu'elle traite aussi du conflit entre patrons et ouvriers, et qui a été achevée en deux mois, histoire de brûler la politesse à celle de Mirbeau : *Le Repas du lion*, de François de Curel (1854-1928), auteur dramatique bien oublié aujourd'hui, mais qui a eu son heure de gloire. Il y a, dans cette concurrence, suivie et alimentée par la presse, un double paradoxe. Car Mirbeau a confié sa pièce à la *diva* de ce théâtre de boulevard qu'il n'a cessé de tympaniser, cependant que Curel a remis la sienne à André Antoine. Or François de Curel n'est pas seulement un auteur dramatique à thèse, d'orientation idéaliste, spiritualiste (il est catholique) et conservatrice (il fait de la charité le pilier de la société). Il est aussi châtelain et apparenté, par sa mère, à une riche famille d'industriels lorrains, la célèbre dynastie des de Wendel, alors que le Théâtre Libre et le Théâtre Antoine, qui lui a succédé, passaient au contraire pour théâtralement et socialement progressistes. Il va de soi que, dans la lutte entre le Capital et le Travail, toute la sympathie de Curel va aux détenteurs du premier. Il prétend même résoudre la question sociale par une simple métaphore, synthétisée par le titre et aussi cynique que simpliste : celle du lion, symbole de l'industriel, entouré de chacals, les ouvriers, et qui, après avoir « *fait jaillir des sources nourricières* », et s'en être repu, laisse « *le trop plein* » aux charognards : « *Le superflu*

---

<sup>56</sup> Il confie, par exemple, à Léon Parsons (art. cit.) : « *Sarah est merveilleuse. Jamais je n'aurais cru qu'une femme pût se donner avec autant de passion à une œuvre. Elle comprend tout. En retour, elle me fait comprendre mon œuvre. Elle a su incarner mon héroïne avec tant de vérité. Elle m'étonne. C'est une toute jeune fille que je vois vivre sur la scène. Au premier acte, elle n'a qu'une robe simple, une robe bleue ; ensuite elle est en noir et les cheveux pris dans un filet. C'est d'un effet de simplicité saisissante !* »

*du lion cruel est plus abondant que la prodigalité du lion généreux*<sup>57</sup> ». Autrement dit, c'est en étant égoïste et inflexible et en n'ayant souci que de la rentabilité maximale de son entreprise que le patron améliorera du même coup le bien-être de ses ouvriers en leur laissant généreusement les miettes du festin... Dans la compétition qui s'engage entre les deux dramaturges et les deux théâtres, on a l'impression que l'anarchiste Mirbeau, désireux de dynamiter une société d'injustice, et le conservateur de Curel, avant tout soucieux de la préserver, jouent à front renversé. Pour ce qui est d'André Antoine, à qui Mirbeau avait lu deux actes et demi de sa pièce six mois plus tôt, il semble qu'il ne lui ait pas pardonné de l'avoir finalement livrée à Sarah Bernhardt ; François de Curel pourrait bien n'avoir été, en l'occurrence, que l'instrument de sa vengeance. Mais de vengeance il n'y aura point encore<sup>58</sup>, car *Le Repas du lion* sera un échec total : pièce mal ficelée, interminable, artificielle, beaucoup trop bavarde, sans consistance, et profondément ennuyeuse, que son auteur devra chambouler complètement avant de la publier. Lors de la générale, le 26 novembre 1897, Jules Renard se fera, avec son habituel humour vache, l'écho du soulagement de « *Mirbeau et Sarah, [qui] jubilent. Dans le plaisir de voir tomber une pièce, ils se taillent la part du lion. / – Maintenant, dit Mirbeau, je suis tranquille pour Les Mauvais bergers. / Oui, vous pouvez l'être. Ce ne peut être pire*<sup>59</sup> ». Ce soulagement sera bref, car, plus approche l'heure de vérité, plus est vive l'angoisse de l'auteur, qui joue une grosse partie (tous ses innombrables ennemis sont à l'affût et guettent son échec) et qui a besoin du

---

<sup>57</sup> François de Curel, *Le Repas du lion*, acte III, scène 6.

<sup>58</sup> Antoine se vengera autrement, en organisant un bel étrangement pour la farce de Mirbeau, *L'Épidémie*, montée à contrecoeur en mai-juin 1898 au Théâtre Antoine. Dans ses *Souvenirs sur le Théâtre Antoine*, Antoine écrira tardivement : « *Je n'ai monté L'Épidémie, d'Octave Mirbeau, que parce que le grand polémiste m'y a un peu poussé l'épée dans les reins* » (p. 131). Incapable de comprendre le style farcesque et jugeant la pièce trop violente et grossière pour ne pas heurter « *le bon sens du spectateur* » – formule qui le rapproche de Francisque Sarcey, qu'il excère pourtant autant que Mirbeau –, il réduira à un minimum incompressible le nombre des représentations de fin de saison, au grand dam du dramaturge.

<sup>59</sup> Jules Renard, *Journal*, Pléiade, p. 441.



soutien de tous ses amis, comme il l'écrit à Georges Rodenbach, vers le 7 décembre : « *J'aurai besoin de votre cœur pour me faire supporter l'insuccès, s'il arrive ! Car je suis anxieux, et je ne crois plus que ma pièce puisse être bien. Sarah est de plus en plus confiante. Elle a dans le succès, une conviction inébranlable... Mais c'est ce qui me fait croire le contraire. Nous avons une façon si différente de voir et de sentir, que je me dis qu'elle se trompe. Enfin, je n'ai plus que huit jours à attendre*<sup>60</sup>. »

Mirbeau n'a, certes, pas tort de craindre le pire, car, en un quart de siècle de carrière journalistique, il a suscité bien des ressentiments ; son ralliement à l'anarchie a achevé de l'éloigner de tous les centres de pouvoir ; et le titre même de sa pièce est d'emblée perçu comme une dénonciation de tous ceux qui font profession de guider les peuples<sup>61</sup>, comme l'explique Georges Roussel : « *C'est justement parce que M. Mirbeau a dit tout ce qu'il pensait de tous les mauvais bergers, parce qu'il a conclu contre tous, parce que son intention est lumineuse, parce que son anarchisme ne se paye pas de mots, parce qu'il n'est dupe d'aucune hypocrisie, que sa pièce doit déplaire à tous ceux qui font profession de quelque opinion que ce soit*<sup>62</sup>. » Si l'on en croit les comptes rendus parus dans la presse, au lendemain de la première, le 15 décembre 1897, il y aurait eu des sifflets, voire carrément un « *tumulte* », quand, à la fin de la représentation, Lucien Guitry a donné le nom de l'auteur. La deuxième représentation, le 16 décembre, a été particulièrement orageuse. D'un côté, le poulailler a accueilli tumultueusement les revendications ouvrières et les discours de Jean Roule, un cri de « *Vive l'anarchie !* » retentissant même au milieu de l'acte II. De l'autre, l'orchestre et les loges contestèrent vivement le cinquième acte, jugé trop horrible, et on entendit des cris « *Assez !* », et même un « *Mais c'est le Bazar de la Charité !* » – allusion à l'incendie du 4 mai précédent, qui a ravagé le Bazar de la Charité, rue Goujon, et fait 129 morts. Il s'ensuivit une manifestation assez générale des

---

<sup>60</sup> Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, tome III, p. 363.

<sup>61</sup> Même idée dans la dédicace ironique du *Jardin des supplices*, qui paraîtra en juin 1899 : « *Aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes, qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes, ces pages de Meurtre et de Sang*. »

<sup>62</sup> Dans *La Plume* du 1<sup>er</sup> janvier 1898.

bourgeois, qui empêcha les acteurs de poursuivre, malgré les efforts de Sarah Bernhardt, Madeleine ressuscitée pour les besoins de la cause, pour réclamer le silence, cependant que « *la partie supérieure de la salle continuait à applaudir* », au point que « *quatre fois le rideau dut se relever* », écrit le reporter du *Matin*, le 17 décembre.

Les représentations suivantes se déroulent dans une ambiance plus calme, et les recettes des premiers jours sont très bonnes. Mais à la fin du mois de décembre elles commencent à baisser, jusqu'à atteindre leur étiage le 7 janvier 1898<sup>63</sup>. Pour finir, Sarah Bernhardt baissera définitivement le rideau le 18 janvier, après trente-huit représentations, ce qui est, certes, honorable<sup>64</sup>, mais sans doute au-dessous de ce que laissaient espérer les nombreux comptes rendus élogieux parus dans la grande presse de l'époque et dont l'impact sur l'opinion a été considérable. Particulièrement enthousiastes sont ceux des amis de l'auteur : Gustave Geffroy (dans la *Revue Encyclopédique* et dans *L'Aurore*), Georges Clemenceau (dans *L'Aurore*), Jules Huret (dans *Le Figaro*, dans *Le Théâtre*, le 1<sup>er</sup> janvier 1898, et dans *Les Feux de la Rampe*, le 8 janvier 1898), Henry Bauër (dans *L'Écho de Paris*), Georges Roussel (dans *La Plume*), et Catulle Mendès (dans *Le Journal* du 16 décembre<sup>65</sup>), ainsi que les articles dithyrambiques parus à la veille

---

<sup>63</sup> Soit six jours avant la parution du « J'accuse » de Zola, en première page de *L'Aurore* dreyfusiste.

<sup>64</sup> Mirbeau a touché 15 908 francs de droits d'auteur (environ 140 000 €, en équivalent de pouvoir d'achat), ce qui n'est tout de même pas négligeable.

<sup>65</sup> Catulle Mendès, parlant de son ami, y écrit notamment : « *Octave Mirbeau, c'est l'impétuosité ! Au bord de l'eau torrentielle, il ne perd pas le temps à chercher le gué, il se précipite en criant de joie au danger, va se noyer, surnage, aborde et se dresse en un bourra de triomphe, qui défie d'autres torrents ! Tel il nous apparaît en ses violents romans, pleins d'un tumulte d'âmes effrénées, en ses enthousiastes, haineux, tendres, féroces articles, toujours généreux et à tel point que la générosité plus d'une fois y confine à l'injustice. [...] L'auteur des Mauvais bergers, sans rien renoncer de ses beaux emportements vers l'absolu, ni de son atrocité coutumière envers ceux qui n'y veulent point tendre, ni de ses artistes recherches de langage, a montré, dans sa première œuvre dramatique, une impartialité de pensée, une équité de conscience, une puissance émotive et un sentiment de l'Ordre artistique tout à fait incomparables. / J'estime que, par la simplicité et la généralité de la conception première, par le logique développement de l'action, où chaque minute exige la minute suivante, comme en le rouage irrésistible de l'éternel destin, par l'intensité de l'humanité en tous les personnages (ils*

de la première, signés de trois autres amis : Georges Rodenbach (dans *Le Figaro*), Ernest La Jeunesse (dans *Le Journal*) et Léon Daudet<sup>66</sup> (également dans *Le Journal*). Mirbeau reçoit aussi de nombreuses lettres témoignant d'une vive admiration : de Georges Rodenbach, de Maurice Maeterlinck, d'Eugène Carrière, de Camille Pissarro, de Jean Grave (en dépit de ses réserves d'ordre politique), d'Henri de Régnier, de Réjane et d'admirateurs français et étrangers. Même les réactions outrées des socialistes, qui se sentent injustement visés par les dénonciations des députés socialistes par Jean Roule à l'acte IV, témoignent de l'écho de la pièce : pas moins de quatre articles en huit jours dans *La Petite République*, dont l'un, on l'a vu, de Jean Jaurès, intitulé « Effarant », le 25 décembre !

Pendant Mirbeau a bien raison de ne pas se faire trop d'illusions. D'une part, le public qui va voir la pièce à la Renaissance, théâtre de boulevard, n'est pas celui auquel il aurait aimé s'adresser. Quatre décennies plus tard, se souvenant de la première, Fernand Vandérem soulignera ce paradoxe : « *Quel symptôme que l'accueil délirant fait à cette œuvre subversive par les classes bourgeoises ! N'était-il pas l'équivalent de celui qu'avait reçu jadis de la Cour et de la Ville Le Mariage de Figaro*<sup>67</sup> ? » D'autre part et surtout, sur le plan littéraire, la pièce est souvent jugée trop grandiloquente, trop mélodramatique, trop bavarde ou trop grossière, y compris par des amis de Mirbeau comme Stéphane Mallarmé, qui trouve que c'est « *gros, gros* », Jules Renard – qui « *a envie de faire des excuses à Curel* » –, Octave Uzanne (dans *L'Écho de Paris* daté du 24

---

*sont des Symboles, certes, mais ils sont aussi, surtout, des êtres vivants !) et par l'immensité de l'amour, et par l'immensité de la pitié – l'Amour, la Pitié, ces hymnes qui coulent de la blessure éternelle des martyrs –, le drame de M. Octave Mirbeau mérite le nom de CHEF-D'ŒUVRE !»*

<sup>66</sup> Ce qui est étonnant, à la réflexion, dans l'article de Léon Daudet, c'est que son chemin politique est à l'extrême opposé de celui de Mirbeau, au moment où commence la bataille politique de l'affaire Dreyfus.

<sup>67</sup> Fernand Vandérem, « Mirbeau et le peuple », *Candide*, 24 septembre 1936.

décembre<sup>68</sup>), ou encore et Alfred Athys (dont le compte rendu paraît dans la *Revue blanche* du 1<sup>er</sup> janvier).

## Une pièce mal aimée

Mirbeau était, plus encore que tout autre, parfaitement conscient des faiblesses de sa pièce et ne prenait pas au pied de la lettre tous les éloges qui lui étaient décernés : les uns étaient suspects d'être dictés par l'amitié et d'autres quelque peu contraints et forcés, voire carrément ironiques. Il savait pertinemment qu'il avait fait fausse route et devait s'engager sur des voies nouvelles. Les ficelles, auxquelles il avait prétendu renoncer, lui apparaissent désormais comme des artifices dommageables pour son propos. Les longues tirades, lyriques ou emphatiques, sont contraires à son génie du dialogue, qui vise à reproduire le plus efficacement possible le langage réellement parlé, avec ses hésitations, ses silences, ses répétitions, ses balbutiements et ses solécismes usuels. Quant au genre tragédie, il y a très vite renoncé, au théâtre, comme il l'avait fait depuis longtemps dans ses romans<sup>69</sup>, pour ne se consacrer désormais qu'à

---

<sup>68</sup> Dans une lettre ouverte signée du pseudonyme de La Cagoule, Octave Uzanne écrit : « Vous aussi, mon cher Mirbeau, vous êtes un mauvais berger, un coupable conducteur de votre intellectuel. Vous avez acquis, par votre indépendance de jugement, par votre sincérité de dire, par votre emportement vers les nobles causes de l'art et de la politique, une situation qui semblait d'autant plus haute que vous restiez jupitérien sur votre Olympe de serene critique. Tout à coup, à la stupeur de vos fidèles, on apprend que vous devenez "de théâtre", que lanète des planches vous attire, que vous rêvez de faire entendre votre verbe d'apôtre sous des frises d'étoiles et de faire incarner vos héros imaginaires par de vaniteux cabotins. / Aussitôt vous dégringolez à la rue, on vous y coudoie, on vous y bouscule, on vous y maltraite ; vous devenez un Christ aux outrages sans grandeur. [...] / Déjà vous avez pu mesurer votre erreur et j'estime que vous allez sortir de ce petit monde qui ne convient qu'aux émules de "L'Illustre Écrivain" pour regagner votre ermitage de contempteur, loin de la Renaissance où vous ne ferez jamais, croyez-le, lever le bon grain. / [...] Revenez-nous, Mirbeau, soyez de nouveau notre bon berger ! Conservez-nous votre boulette pleine de vérités ! ».

<sup>69</sup> Les romans qu'il a écrits comme "nègre", au début de sa carrière littéraire, étaient conçus comme des romans-tragédies. Cinq d'entre eux ont été publiés en annexe de notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau (Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, 2000-2001).

la forme comédie, sous ses deux espèces (la grande comédie de mœurs et de caractères, et la farce, combinée à la moralité), qui convient bien davantage à son genre de beauté. Bref, il cessera de s'intéresser aux *Mauvais bergers*, que, plus tard, il aurait même voulu supprimer carrément de la liste de ses œuvres. Certes, à la fin 1900, sa flamme renâtra un moment à l'occasion d'un encourageant projet de tournée à travers la France et espèrera que de nouveaux acteurs, une nouvelle mise en scène et quelques coupes judicieuses permettront de conférer à sa pièce une nouvelle jeunesse. En vain : *l'impresario*, dont nous ne connaissons rien par ailleurs, ne donnera pas suite au projet. En 1908, ce sera au tour de l'actrice Eugénie Nau de souhaiter remonter *Les Mauvais bergers*. Mais Mirbeau s'y refusera, se jugeant incapable de revoir et corriger une œuvre conçue dix ans plus tôt : « *Je suis très touché du désir que vous me montrez de jouer Les Mauvais Bergers, mais figurez-vous que je n'aime plus cette pièce, que le deuxième acte, et le quatre, me semblent le comble du mauvais*<sup>70</sup>, *et que je rougissais de les laisser représenter tels. Il faudrait que je refasse complètement ces deux actes et même que j'arrange les autres, et que je leur enlève tout ce qu'ils ont de lyrisme inférieur*<sup>71</sup>. *C'est un gros travail que je ne puis faire, en ce moment, où je suis bousculé, et pris par d'autres travaux*<sup>72</sup>. » De fait, Mirbeau ne trouvera jamais le temps de chambouler totalement sa pièce comme elle l'eût mérité. C'était visiblement, à ses yeux, une entreprise aussi vaine qu'inutile.

Depuis janvier 1898, rares ont été en France les reprises des *Mauvais bergers*. Nous n'en connaissons que trois : en décembre 1904, au Théâtre Populaire, pour lequel Mirbeau s'est beaucoup

---

<sup>70</sup> Dans l'acte II, les conversations entre patrons aussi stupides qu'odieuses a pu lui paraître un peu hors-d'œuvre et l'ironie un peu trop décalée par rapport au caractère tragique et « terrible » qu'il entendait donner à sa pièce. Quant à l'acte IV, il comporte des tirades d'un pathos confinant au ridicule, qu'il avait ajoutées à la demande expresse de Sarah Bernhardt.

<sup>71</sup> Il est notable que Mirbeau ne remet pas en cause l'orientation politique de la pièce, ni son décourageant pessimisme, mais uniquement sa forme, d'un « lyrisme » qu'il qualifie d'« inférieur », c'est-à-dire tout juste bon à faire pleurer les midinettes.

<sup>72</sup> Lettre inédite à Eugénie Nau, janvier 1905 (collection Jean-Claude Delauney).

battu ; en 1909, dans le cadre d'un cycle de pièces sociales (aux côtés du *Repas du lion* ! ) ; et en 1975, au Théâtre de l'Est parisien. C'est évidemment très peu, surtout si l'on compare aux innombrables reprises, en France et à l'étranger, d'une comédie universellement connue comme *Les affaires sont les affaires*. Néanmoins, il est possible aujourd'hui de jeter sur cette œuvre, unique en son genre, dans l'immense production mirbellienne, un regard moins critique que celui de son auteur. On peut y reconnaître le louable souci de traiter sérieusement d'une question grave et complexe, sans prétendre y apporter de solution sortie de derrière les fagots, et sans jamais tomber dans la langue de bois des propagandes de tous ordres. On peut aussi trouver original, voire moderne, le caractère hybride de la pièce, ce mélange de symbolisme et de réalisme, de revendications politico-syndicales et de mysticisme quasiment religieux, de caricature corrosive (au II) et de terreur apocalyptique (au V), de langage parlé et de lyrisme (dans les tirades de Madeleine, notamment). On peut également apprécier le réel effort d'impartialité de Mirbeau, qui est d'autant plus méritoire que notre *imprécauteur au cœur fidèle* est, par ailleurs, passionnément impliqué dans tous les grands combats de son temps et va s'engager à fond de train dans l'affaire Dreyfus. On peut enfin être sensible au thème, éminemment décadent, du triomphe final de la mort, auquel les grandes tragédies du vingtième siècle (totalitarismes sanguinaires, guerres mondiales, coloniales, et ethniques, génocides multiples), apporteront une sanglante confirmation à l'échelle de la planète.

Si message il y a, malgré tout, il est donc totalement négatif<sup>73</sup>, au point que Mirbeau, on l'a vu, emploie lui-même le terme de « *nihilisme* », comme s'il voulait faire table rase de tout,

---

<sup>73</sup> Carolyn Snipes-Hoyt écrit à ce propos : « *L'idée de l'apocalypse s'accompagne depuis toujours de la pensée utopique, la suit comme son ombre, car elle en est le revers de la médaille : sans catastrophe, il n'y a pas de millénaire de bonheur ; et sans apocalypse, il n'y a pas de paradis, comme le remarque Jürgen Engler. Mais, à la fin de la pièce de Mirbeau, l'on ne devine que la catastrophe et tout espoir disparaît : dans ce cas, on peut parler d'"utopie négative", selon le mot d'Engler* » (« Apocalypse fin de siècle dans *Les Mauvais bergers*, d'Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 18, 2011, p. 89)

rêve caressé par nombre d'anarchistes de l'époque et qu'il a fait sien<sup>74</sup>. Or, paradoxalement, à la veille de la première, il s'est lancé, trois jours après Zola, dans le combat dreyfusard pour la Vérité et la Justice<sup>75</sup> ! Lors même que, dans son œuvre, il abolit tout espoir, dans la vie, il semble bien faire comme si, malgré tout, il en existait un : l'optimisme de la volonté lui permet de dépasser le pessimisme de la raison et de sortir par le haut d'une interminable phase de dépression qui a duré des années<sup>76</sup>. De cette expérience et de cette contradiction, il y a certainement bien des leçons utiles à tirer.

Il ressort de cette première véritable expérience théâtrale qu'il y a bien un abîme entre l'art et l'engagement politique : une œuvre n'a pas pour mission de délivrer un message ; un écrivain n'est pas un meneur d'hommes ; son rôle est simplement de faire réfléchir en offrant du monde une vision personnelle, et par conséquent originale, en rupture avec la *doxa* qu'impose le conditionnement par la sainte trinité, stigmatisée par Mirbeau, de la famille, de l'école et de l'Église (auxquelles il faudrait, aujourd'hui, ajouter la télévision, la publicité et les réseaux sociaux...). De ce point de vue-là, *Les Mauvais bergers* peut aussi nous parler encore.

\* \* \*

*Les Mauvais bergers* a été publié en volume en mars 1898, chez Charpentier-Fasquelle (152 pages). Ont été publiées, dans les années suivantes pour la plupart, des traductions en italien, en

---

<sup>74</sup> Il aimerait bien, lui aussi, que « tout » puisse « sauter », comme il l'avoue sans fard au compagnon Pissarro en avril 1892 : « *Ab ! que tout saute ! Que tout croule ! L'heure où nous sommes est trop hideuse<sup>74</sup> !* » (*Correspondance générale, L'Âge d'Homme, tome II, p. 573*).

<sup>75</sup> Dans la septième livraison de *Chez l'illustre écrivain, Le Journal*, 28 novembre 1897.

<sup>76</sup> Une crise conjugale s'ajoutait à son douloureux sentiment d'impuissance créatrice, à son profond pessimisme existentiel et à son irréprouvable dégoût face aux turpitudes sociales.

espagnol<sup>77</sup>, en bulgare, en tchèqe, en ukrainien, en catalan, en estonien, en galicien, en japonais, en letton, en yiddish, en lituanien et, surtout, en russe. D'autres traductions, en anglais, en allemand, en néerlandais, en portugais et en grec, ont donné lieu à des représentations, mais ne semblent pas avoir été publiées, à notre connaissance.

Le manuscrit de la pièce (collection Pierre Michel) comprend 55 feuillets, mais est malheureusement incomplet : il y manque l'acte V et la deuxième moitié de l'acte IV. Si l'acte III et la première partie de l'acte IV sont pratiquement conformes à la version définitive, les deux premiers actes présentent de nombreuses différences, que nous avons signalées dans les notes. Nombre de suppressions sont symptomatiques du désir de Mirbeau de réduire quelque peu sa tendance spontanée à la caricature, à la déclamation et au bavardage.

Pierre MICHEL  
Président de la Société Octave Mirbeau  
Rédacteur en chef des *Cahiers Octave Mirbeau*

---

<sup>77</sup> La traduction italienne, *I cattivi pastori*, et la traduction espagnole, *Los malos pastores*, sont accessibles en ligne, sur Wikisource et sur Scribd. De même la traduction en yiddish, sur Scribd.



# Pour en savoir plus

## 1. Sur Octave Mirbeau :

### a) Livres :

- \* Reginald Carr, *Anarchism in France - The Case Octave Mirbeau*, Manchester, 1977, 190 pages [en anglais].
- \* Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, biographie, Librairie Séguier, Paris, 1990, 1020 pages.
- \* Claude Herzfeld, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Librairie Nizet, Paris, 1992, 107 pages.
- \* Pierre Michel (sous la direction de), *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses Universitaires d'Angers, 1992, 500 pages.
- \* Pierre Michel (sous la direction de), *Colloque Octave Mirbeau*, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, 132 pages grand format.
- \* Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, 387 pages.
- \* Christopher Lloyd, *Mirbeau's fictions*, Durham University Press, 1996, 114 pages [en anglais].
- \* Laurence Tartreau-Zeller, *Octave Mirbeau, une critique du cœur*, Presses du Septentrion, 1999, 759 pages.
- \* Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture*, Presses de l'université d'Angers – Société Octave Mirbeau, 2001, 87 pages.
- \* Claude Herzfeld, *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, Angers, 2001, 99 pages.
- \* Samuel Lair, *Mirbeau et le mythe de la nature*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 361 pages.
- \* Pierre Michel (sous la direction de), *Un moderne : Octave Mirbeau*, Eurédit, Cazaubon, 2004, 294 pages.
- \* Max Coiffait, *Le Perche vu par Mirbeau et réciproquement*, L'Étrave, 2006, 224 pages.

- \* Robert Ziegler, *The Nothing Machine : The Fiction of Octave Mirbeau*, Rodopi, Amsterdam – New York, septembre 2007, 250 pages.
- \* Pierre Michel, *Octave Mirbeau, Les Acharnistes*, 2007 (réédition 2014), 32 pages.
- \* Gérard Poulouin et Laure Himy (sous la direction de), *Octave Mirbeau, passions et anathèmes*, Actes du colloque de Cerisy, Presses universitaires de Caen, janvier 2008.
- \* Samuel Lair, *Octave Mirbeau l'iconoclaste*, L'Harmattan, 2008, 334 pages.
- \* Claude Herzfeld, *Octave Mirbeau – Aspects de la vie et de l'œuvre*, L'Harmattan, 2008, 346 pages.
- \* Éléonore Reverzy et Guy Ducrey (sous la direction de), *L'Europe en automobile. Octave Mirbeau écrivain voyageur*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2009, 320 pages.
- \* Yannick Lemarié et [Pierre Michel](#) (sous la direction de), [Dictionnaire Octave Mirbeau](#), Lausanne, L'Âge d'Homme, février 2011, 1 200 pages.
- \* Dominique Bussillet, *Mirbeau, Zola et les Impressionnistes*, Éditions Cahiers du Temps, Cabourg, mars 2013, 111 pages.
- \* Robert Ziegler, *Octave Mirbeau's Fictions of the Transcendental*, University of Delaware Press, mai 2015, 234 pages [en anglais].

## b) Revues

- \* *Cahiers naturalistes*, numéro spécial *Octave Mirbeau*, sous la direction de Pierre Michel et Jean-François Nivet, 1990, 100 pages.
- \* *L'Orne littéraire*, numéro spécial *Octave Mirbeau*, sous la direction de Pierre Michel, 1992, 105 pages.
- \* *Comment devenir un homme*, *Cahiers du Nouveau Théâtre d'Angers*, n° 34, Angers, octobre 1995, 48 pages.
- \* *Europe*, numéro *Octave Mirbeau*, sous la direction de Pierre Michel, mars 1999, 100 pages.
- \* *Autour de Vallès*, numéro spécial *Vallès - Mirbeau, journalisme et littérature*, sous la direction de Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, 2001, 317 pages.

- \* *Octave Mirbeau, romancier, dramaturge et critique*, n° spécial de *Littératures*, n° 64, sous la direction de Pierre Glaudes, Presses Universitaires du Mirail, avril 2012, 262 pages.
- \* *Cahiers Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, 1994-2015, 22 numéros parus, environ 8 000 pages

## 2. Sur *Les Mauvais bergers* :

- \* Wolfgang Asholt, « *Les Mauvais bergers* et le théâtre anarchiste des années 1890 », in *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 351-368.
- \* Philippe Baron, « [Les Mauvais bergers au Vieux-Colombier](#) », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 12, mars 2005, pp. 277-285
- \* Céline Beudet, « [Zola et Mirbeau face à l'anarchie – Utopie et propagande par le fait](#) », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 17, 2010, pp. 147-156.
- \* Sylvie Brodziak, « Clemenceau et *Les Mauvais bergers* – Trois critiques théâtrales de Clemenceau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 22, 2015, pp. 34-46.
- \* Georges Clemenceau, « [Les Mauvais bergers](#) », *L'Aurore*, 17 décembre 1897.
- \* Georges Clemenceau, [Au fil des jours](#), Fasquelle, 1900, pp. 211-219.
- \* Monique Dubar, « Mirbeau, de Curel, Hauptmann : forces, faiblesses, luttes ouvrières à la scène », in Karl Zieger, *Théâtre naturaliste – théâtre moderne*, Presses de l'Université de Valenciennes, 2001, pp. 51-68.
- \* Walter Fähnders et Christoph Knüppel, « [Gustav Landauer et Les Mauvais bergers](#) », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 207-211.
- \* Maria Luis Gamallo, « Introducción » à *Os Malos pastores*, Presses de l'université de La Corogne, décembre 2010, pp. 9-18 [en galicien].
- \* Gustave Geffroy, « [Revue dramatique – Le Repas du lion et Les Mauvais bergers](#) », *Revue encyclopédique*, 8 janvier 1898, pp. 53-57.
- \* Jules Huret, « [Les Mauvais bergers](#) », *Le Théâtre*, 1<sup>er</sup> janvier 1898.

- \* Léopold Lacour, « Le Théâtre d'Octave Mirbeau », *Revue de Paris*, 15 mars 1903, pp. 432-440.
- \* Catulle Mendès, *L'Art au théâtre*, Fasquelle, 1900, pp. 474 sq.
- \* Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1995, pp. 253-259.
- \* Pierre Michel, « [Les Mauvais bergers et Le Repas du lion](#) », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 213-220.
- \* Pierre Michel, « [Introduction](#) » aux *Mauvais bergers*, in *Théâtre complet*, Eurédit, 2003, t. I, pp. 25-35.
- \* Pierre Michel, [Albert Camus et Octave Mirbeau](#), Société Octave Mirbeau, 2005, 68 pages.
- \* Pierre Michel, « [Octave, Sarah et Les Mauvais bergers](#) », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 13, 2006, pp. 232-237.
- \* Pierre Michel, « [Mirbeau et Camus : éthique et ambiguïté](#) », in *Manipulation, mystification, endoctrinement*, Actes du colloque de Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2009, pp. 157-169 (<http://www.scribd.com/doc/20708393/>).
- \* Pierre Michel, « [Les Mauvais bergers](#) », in *Dictionnaire Octave Mirbeau*, L'Age d'Homme – Société Octave Mirbeau, Lausanne-Angers, 2011, pp. 571-573
- \* Pierre Michel, « [Jules Renard et Les Mauvais bergers, d'Octave Mirbeau](#) », in *Un œil clair pour notre temps*, Actes du colloque de la B. N. F. des 26 et 27 mars 2010, 2011, pp. 86-95
- \* Pierre Michel, « Deux interviews de Mirbeau sur *Les Mauvais bergers* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 22, 2015, pp. 108-117.
- \* Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, 1991, pp. 561-571.
- \* Max Nordau, *Vus du dehors - Essai de critique scientifique et philosophique sur quelques auteurs contemporains*, Alcan, 1903, pp. 272-282.
- \* Georges Roussel, « *Les Mauvais bergers* », *La Plume*, 1<sup>er</sup> janvier 1898.
- \* Francisque Sarcey, *Quarante ans de théâtre*, Bibliothèque des annales politiques et littéraires, 1902, t. VII, pp. 311-325.

\* Carolyn Snipes-Hoyt, « [Apocalypse fin de siècle dans \*Les Mauvais bergers\*, d'Octave Mirbeau](#) », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 18, 2011, pp. 85-102.

\* Monique Suret-Tupin, *Au temps de l'anarchie – Un théâtre de combat*, Séguier-Archimbaud, 2001, t. III, pp. 102-106.

\* Fernand Vandérem, *Gens de qualité*, Paris, Plon, 1938, pp. 131-150.

# **LES MAUVAIS BERGERS**

PIÈCE EN CINQ ACTES

*Représentée à Paris, sur le théâtre de la Renaissance,*

le 14 décembre<sup>78</sup> 1897.

À

**MADAME SARAH BERNHARDT**

*HOMMAGE*

*de reconnaissance et d'admiration.*

*O. M.*

---

<sup>78</sup> C'est la date de la répétition générale. La première officielle a eu lieu le lendemain, 15 décembre.

## PERSONNAGES

MADELEINE	M <sup>me</sup> SARAH BERNHARDT.
JEAN ROULE	MM. LUCIEN GUITRY.
HARGAND	DEVAL.
CAPRON	LAROOCHE.
ROBERT HARGAND	DENEUBOURG.
DUHORMEL	ANGELO.
DE LA TROUDE	CHAMEROY
LOUIS THIEUX	TESTE.
PHILIPPE HURTEAUX	COLAS.
UN CURIEUX	LACROIX.
MAIGRET	RIPERT.
ZÉPHIRIN BOURRU	JEAN DARA.
PREMIER PORTEUR	JAHAN.
DEUXIÈME PORTEUR	BERTHAUD.
FRANÇOIS GOUGE	JOURDA.
JULES PACOT	MONTHALLIER.
PIERRE ANSEAUME	CAUROY.
JOSEPH BORDES	GUIRAUD.
UN DOMESTIQUE	STEBLER.
PIERRE PEINARD	MAGNIN.
LA MÈRE CATHIARD	M <sup>mes</sup> MARIE GRANDET.
GENEVIÈVE	MADELEINE DOLIN.
MARIANNE RENAUD	DIONE.
UNE FEMME DE CHAMBRE	A. REDZE.

GREVISTES, FEMMES DU PEUPLE, ETC.

*De nos jours, dans une ville industrielle.*

## ACTE PREMIER

*Un intérieur d'ouvrier dans une cité ouvrière<sup>79</sup>. Porte au fond, entre deux larges fenêtres, par où l'on aperçoit vaguement l'usine, ses cheminées, ses lourds bâtiments, toute une ville noire, violente et sinistre... À droite, contre la cloison, deux lits d'enfant, et par terre un matelas. À gauche, porte donnant sur une autre chambre. Sur le milieu de la scène, près d'un petit fourneau, dont le tuyau coudé se perd dans le mur, une table chargée de linges à coudre... Çà et là, buffet, chaises dépaillées, mobilier pauvre<sup>80</sup>.*

### Scène première

MADELEINE, LES ENFANTS, couchés.

*(Au lever du rideau, Madeleine a fini de coucher les enfants. En chantonnant tout bas, elle les embrasse dans leurs berceaux.)*

Madeleine<sup>81</sup>

*C'est ça... soyez gentils, mes mignons... dormez... (Elle reste un instant penchée au-dessus des lits... Une bouillotte chauffe sur le fourneau... La porte du fond est ouverte sur la cité... On voit l'usine, au loin, qui, sous un ciel lourd de fumées, s'allume peu à peu, dans le jour qui*

---

<sup>79</sup> Aucune précision, ni sur la situation géographique de la cité, ni sur la nature de l'industrie : Mirbeau a clairement le désir de généraliser, alors que Zola tient au contraire à situer très précisément son roman dans le temps et dans l'espace. Pour sa documentation, Mirbeau a un fait un bref séjour au Creusot, siège des usines Schneider.

<sup>80</sup> Additions, par rapport au texte manuscrit : « vaguement », « toute... sinistre », « ça et là ». Dans le roman d'Émile Zola *Germinal*, dont le sujet est voisin, on trouve une description de la chambre à coucher des Maheu. Elle comporte deux fenêtres, trois lits, une armoire une table, deux chaises « et rien autre ».

<sup>81</sup> Le prénom donné par Mirbeau à sa jeune héroïne a bien évidemment une connotation religieuse, comme le titre même de la pièce. La Madeleine des *Évangiles* est une amie et une disciple de Jésus et passe, aux yeux de l'Église romaine, pour avoir été témoin de sa résurrection.



tombe... Des ouvriers passent dans la ruelle, pesants, courbés... Un des enfants se met à crier...) Paul, mon chéri, tais-toi... dors...

(L'enfant se tait...<sup>82</sup> Alors Madeleine va s'asseoir auprès du fourneau, devant la table, allume la lampe et se met à coudre<sup>83</sup>... Un ouvrier passe en chantant... Le chant décroît et se perd tout à fait... Profond silence... Entre la mère Cathiard, vieille, décharnée, un pot à la main.)

## Scène II

### MADELEINE, LA MÈRE CATHIARD

La Mère Cathiard

Vous n'auriez pas un peu de bouillon à me prêter, Madeleine ?

Madeleine

Si, mère Cathiard... On nous en a envoyé, ce matin, du château.

La Mère Cathiard

C'est pour mon garçon... Il est rentré, tout à l'heure, avec une fièvre... une fièvre !... Pourvu qu'il ne tombe pas malade, lui aussi, mon Dieu !...<sup>84</sup>

Madeleine

Mais non, mère Cathiard... Vous savez bien qu'on a toujours la fièvre ici... et qu'on ne peut pas manger...<sup>85</sup> (*Elle se*

---

<sup>82</sup> Variante : « Tais-toi, Paul (*l'enfant continue de pleurer*). Paul, veux-tu te taire. Tu vas réveiller Maman, qui a du bobo. Tout ça l'heure je vous coucherai, mes mignons... (*l'enfant se tait*). »

<sup>83</sup> Variante : « *Madeleine se met à coudre activement*. »

<sup>84</sup> Variante : « mon fils ». Suppression : « Je ne sais pas ce qu'il a ». Add. : « mon Dieu ».

<sup>85</sup> Dans *Germinal*, les mineurs souffrent aussi de malnutrition et de toutes sortes de maladies, notamment l'anémie.

*lève, prend le pot qu'elle remplit à demi.)* Voilà tout ce que je puis vous donner...

La Mère Cathiard

Merci, Madeleine... (*Désignant la porte à gauche.*) Et votre maman ?...

Madeleine

Elle est plus mal... Oh ! bien plus mal !...<sup>86</sup>

La Mère Cathiard

Ainsi !... Voyez-vous ça ?... Une femme si forte !... Je lui disais bien, moi, qu'elle se tuait à force de passer toutes ses nuits à coudre...

Madeleine

Sans doute... Mais qu'est-ce que vous voulez... il le fallait bien...

La Mère Cathiard

Et vous aussi, Madeleine... faites attention... Vous êtes toute pâlotte, depuis quelque temps... vous avez une toute petite figure de rien du tout... Ça n'est pas bon, à votre âge... ça n'est pas bon...<sup>87</sup>

Madeleine

Il faut bien que l'ouvrage se fasse, mère Cathiard... il faut bien qu'on gagne sa vie... Je suis plus forte qu'on le croit...

La Mère Cathiard, *s'asseyant près de Madeleine,  
son pot de bouillon entre ses jupes.*

On dit ça... Eh bien (*Un temps*), vous savez la nouvelle<sup>88</sup> ? Renaud, Thorel et Lourdier ont été renvoyés ce matin... Encore un coup de cette canaille de Maigret<sup>89</sup>, bien sûr...

---

<sup>86</sup> Variante : « Elle repose...mais elle est bien mal... bien mal... »

<sup>87</sup> Cinq mots ajoutés.

<sup>88</sup> Variante : « Dites donc, Madeleine... Paraît que... »

Madeleine  
C'étaient pourtant de bons ouvriers...

La Mère Cathiard

Oui, mais... (*Regardant autour d'elle avec méfiance, et d'une voix plus basse.*) paraît aussi que dimanche, ils s'étaient vantés d'avoir voté contre le patron<sup>90</sup>... Ils avaient un petit verre de trop, comprenez ?... Ici... on devrait toujours garder sa langue dans sa poche... On raconte<sup>91</sup> quelque chose... comme ça... sans méchanceté... et puis, une heure après... c'est rapporté à Maigret... et le compte est bon... Et la Renaud qu'est encore enceinte... Son septième, ma petite... Faut-il aussi qu'elle soit enragée !...<sup>92</sup> Moi, je ne crois pas que le patron sache tout ce qui se passe ici... C'est un homme dur, M. Hargand... mais c'est un homme juste... Et Maigret ne le fait pas aimer...

Madeleine  
Non... non... Bien sûr.

---

<sup>89</sup> Peut-être le nom est-il un souvenir d'un autre personnage odieux de *Germinal*, le commerçant Maigrat.

<sup>90</sup> Dans *Les affaires sont les affaires* (1903), Isidore Lechat, affairiste riche de cinquante millions, se présentera lui aussi aux élections, mais sans succès, bien qu'il ait dépensé une fortune pour acheter les votes des électeurs. Au passage, Mirbeau fait comprendre que les élections ne sont qu'une odieuse supercherie et que les élus ne servent que les intérêts des nantis et du capital.

<sup>91</sup> Variante : « on dit ». Double atteinte aux droits de l'homme : le flicage et la délation, d'une part, et, d'autre part, des licenciements sans motif, en tout arbitraire, sans que les prolétaires aient la moindre possibilité de se défendre, car ils n'ont en réalité que le droit de se taire.

<sup>92</sup> Illustration de ce qu'est le prolétaire, au sens étymologique du terme : celui qui a pour seule richesse sa progéniture (*proles*). À la grande différence de Zola, partisan de familles très nombreuses (voir son roman *Fécondité*), Mirbeau était néo-malthusien et considérait que c'était un crime que de produire des enfants pour en faire de la chair à usine ou à canon, sans leur offrir la moindre chance de vivre pour eux et de s'épanouir. Voir Pierre Michel, « Octave Mirbeau et le néo-malthusianisme », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 16, 2009, pp. 214-259.

La Mère Cathiard

Depuis la mort de la patronne, tout va de mal en pis... pour tout le monde, ici... Ah ! nous avons perdu gros... Ça !... Et c'est pas cette petite pimbêche de Geneviève qui la remplacera jamais...

Madeleine

C'est vrai... Mme Hargand était bonne...

La Mère Cathiard

Une sainte, quoi !... (*Un temps*)...<sup>93</sup> Dites donc, Madeleine... je suis allée au château, ce midi...

Madeleine

Ah !...

La Mère Cathiard

Oui... Ça ne vous fait pas de peine au moins ?...

Madeleine

Pourquoi voulez-vous que cela me fasse de la peine ?

La Mère Cathiard

Parce que si cela vous faisait de la peine ?...

Madeleine

Mais non...<sup>94</sup>

La Mère Cathiard

---

<sup>93</sup> Addition, depuis « Non... non ». Le qualificatif de « sainte » dont se trouve affublée la femme du patron est symptomatique de l'effet aliénant de la charité dite chrétienne sur les esprits naïfs. Comme son contemporain Eugène Brieux, l'anarchiste Mirbeau dénonce cet opium du peuple qu'est la charité, notamment dans sa grande comédie *Le Foyer*, qui fera scandale en 1908.

<sup>94</sup> Quatre répliques ajoutées.

Parce que c'est moi, maintenant, qui pose pour Mlle Geneviève... comme votre maman. Elle me met sur la tête quelque chose de rouge... et puis un tablier avec des rayures bleues sur les genoux... et puis un fichu jaune autour du cou... et puis un panier plein d'oranges à mes pieds... En v'là des inventions !... Et si vous voyiez ce grand atelier ?... Ah bien, il y en a des affaires, là-dedans... et des glaces, et des buffets... et des tapis et de tout... Et ce qu'elle m'a dit ?... Elle m'a dit que j'étais plus belle que votre maman... que j'avais — comment est-ce qu'elle m'a arrangé ça ? — que j'avais une figure en ivoire ancien... Ainsi... vous croyez ?... Elle m'a donné deux francs... C'est-y ce qu'elle donnait à votre maman ?...<sup>95</sup>

Madeleine

Oui, mère Cathiard.

La Mère Cathiard

Ça n'est pas mauvais, ça n'est pas mauvais. Ça aide un peu, quoi !...<sup>96</sup> (*Elle se lève.*) Ah ! vous savez... M. Robert est arrivé de Paris, ce matin... Faut croire qu'il est remis avec son père...<sup>97</sup> Il y avait longtemps qu'il était venu ici...

Madeleine

Pas depuis quatre ans... je crois.

La Mère Cathiard

Pas depuis la mort de Mme Hargand... Un beau gars, ma petite... et doux, gentil, aimable... le portrait de sa mère...<sup>98</sup> On dit qu'il est pour les anarchistes maintenant, et que s'il avait l'usine... eh bien, il la donnerait aux ouvriers... C'est-y vrai, ça ?

---

<sup>95</sup> Variante : « Voilà », « Et savez-vous bien ce qu'elle m'a dit ». Addition : « ancien ». Deux francs de l'époque représentent environ dix-huit euros, en équivalent pouvoir d'achat. Pour des prolétaires, la somme n'était pas négligeable.

<sup>96</sup> Phrase ajoutée.

<sup>97</sup> Phrase ajoutée.

<sup>98</sup> Addition depuis « Pas depuis ».

Madeleine

On dit bien des choses.

La Mère Cathiard

Pour sûr... N'empêche que M. Robert est un homme juste... qu'il ne fait pas des embarras...<sup>99</sup> et qu'il aime l'ouvrier... Allons... faut que je m'en aille... (*Montrant le pot de bouillon.*) Je vous le rendrai demain... Bonsoir, Madeleine, et meilleure santé chez vous...

Madeleine

Merci, mère Cathiard...

La Mère Cathiard

Et si vous avez besoin de moi, cette nuit... vous savez... ne vous gênez pas...

Madeleine

Oui... oui... Bonsoir !...

La Mère Cathiard

Bonsoir !...<sup>100</sup>

*(Sort la mère Cathiard... Le jour, au dehors, baisse de plus en plus... Des ouvriers, silhouettes rapides, se hâtent dans la ruelle... L'usine flambe dans le ciel plus noir... On entend son balètement<sup>101</sup>... Madeleine est penchée sur son ouvrage... Entre Jean Roule<sup>102</sup>.)*

---

<sup>99</sup> Proposition ajoutée.

<sup>100</sup> Ces quatre répliques remplacent un simple « Au revoir, mère Cathiard ».

<sup>101</sup> L'usine est animalisée, comme la mine dans *Germinal*. Suppression : « *Madeleine se lève, couche les enfants endormis. Les enfants se plaignent, crient un peu... Madeleine les apaise avec un petit chantonnement ronronnant. Et elle se remet à coudre.* »

<sup>102</sup> Le nom de Jean Roule est évidemment symbolique. Le prénom Jean n'est pas sans évoquer tout à la fois l'évangéliste, le baptiste et le supposé auteur de l'*Apocalypse* : de fait, Jean Roule prêche un évangile anarchiste et sa prédication va déclencher une forme d'apocalypse. Quant au nom supposé de famille, s'il a peu

### Scène III

JEAN ROULE, MADELEINE

Jean

Bonsoir, les petits.

Madeleine

Bonsoir, monsieur Jean<sup>103</sup>.

Jean

Le père est parti déjà pour l'usine ?

Madeleine

Oh non, monsieur Jean, le père n'ira pas, ce soir, à l'usine... (*Elle montre la porte de gauche.*) Il est avec maman...

Jean

Eh bien ?...

Madeleine<sup>104</sup>

Il n'y a plus d'espoir...

Jean

Le médecin est venu ?...

---

de chances de figurer à l'état-civil (il s'agit vraisemblablement d'un pseudonyme), il évoque celui qui a « roulé sa bosse » et qui vit pauvrement. Le « rouleur » est un ouvrier qui ne reste pas longtemps dans le même emploi et qui reprend souvent la route.

<sup>103</sup> Dans *Germinal*, Catherine tutoie immédiatement Étienne Lantier. Le vouvoiement et le Monsieur impliquent la distance : Jean Roule est un étranger doublé d'un intellectuel et d'un phraseur, qui sait aligner les mots et les périodes.

<sup>104</sup> Suppression : « Toujours plus mal, Monsieur Jean. Depuis hier soir, ça a elpiré. Maintenant »...

Madeleine

Il est venu tout à l'heure...<sup>105</sup> (*Un silence.*) Et il ne reviendra plus... (*Un silence.*) Est-ce qu'on n'a pas appelé ?

Jean

Non... (*Avec un geste vers le dehors.*) Quelqu'un qui chante là-bas... ou qui pleure...<sup>106</sup>

Madeleine

C'est vrai... Ce n'est pas ici... (*Elle se lève néanmoins, va vers la porte de la chambre, l'ouvre doucement et regarde. Revenant vers la table.*) La mère semble reposer<sup>107</sup>... le père s'est endormi... (*Se rasseyant et reprenant son ouvrage.*) Il est si fatigué !... Voilà deux nuits qu'il passe auprès d'elle... Et ce n'est que d'aujourd'hui qu'il ne travaille plus à l'usine...

Jean

Vous aussi, Madeleine, vous êtes bien fatiguée... Vous devriez vous coucher un peu... du moins, vous étendre quelques heures, sur ce matelas...<sup>108</sup>

Madeleine

Il y a trop d'ouvrage en retard... et puis, il faut que j'aïlle et que je vienne... Quand maman a besoin de quelque chose, le père est comme un enfant, il ne sait rien trouver... Pauvre père !<sup>109</sup>

Jean, *marchant dans la pièce.*

---

<sup>105</sup> Suppression : « Il a posé sa main sur la tête de maman...Et il lui a pris le pouls... Il a dit : "Il n'y a plus rien à faire." Et il est parti !... »

<sup>106</sup> Raturé : « Les voix, au loin, on ne sait pas ce qu'elles disent. »

<sup>107</sup> Variante : « repose toujours ».

<sup>108</sup> Addition depuis « du moins ».

<sup>109</sup> Variante, à la place de « Pauvre père » : « Si je travaille ici, c'est que le bruit de l'aiguille près de son lit, je sens bien que ça l'agace !... que ça l'énerve trop !... »



Pauvre Clémence !... (*Un silence.*) Tant qu'elle a pu se tenir debout, elle allait... elle allait... Et le jour qu'elle s'est arrêtée, c'est qu'elle était déjà morte... (*Il s'assied dans un coin.*) Quel âge a-t-elle ?

Madeleine

Quarante-quatre ans...

Jean, *avec un geste de découragement*<sup>110</sup>.

Quarante-quatre ans ! (*Un silence.*) Avec sa pauvre vieille face toute ridée et toute grise, elle en paraissait soixante-dix... Quarante-quatre ans !... (*Un silence.*) Ici, il y en a beaucoup qui n'arrivent même pas jusqu'à cet âge... On ne respire ici que de la mort... (*On entend les sifflets et les bruits sourds de l'usine.*)<sup>111</sup> C'était pourtant une femme robuste et vaillante... Elle avait bien de la vie...

Madeleine

Elle avait bien du mal...

Jean

C'est la même chose<sup>112</sup>...

Madeleine

Elle en a tant vu de toutes les manières... Pierre tué par les machines, un enfant si fort, si courageux... Joseph mort de la poitrine à dix-neuf ans... Ça avait été le dernier coup, pour elle...

Jean

Oui !... oui !...

Madeleine

---

<sup>110</sup> Adition de la didascalie.

<sup>111</sup> Ajout de la didascalie.

<sup>112</sup> Pour Mirbeau, qui est pessimiste au sens le plus littéral du terme, vivre, c'est être condamné à souffrir.

Jean !  
Quel malheur que vous ne les ayez pas connus, monsieur

Jean  
Oui, oui !... (*Un silence.*) Elle avait été jolie, autrefois, votre mère ?

Madeleine  
Je ne sais pas... Je l'ai toujours connue comme elle est aujourd'hui... comme elle était, il y a un an, quand vous l'avez vue pour la première fois... car c'est à peine si l'âge et la maladie l'ont<sup>113</sup> changée...

Jean  
Elle ne m'aimait pas ?...

Madeleine  
Elle vous trouvait l'air trop sombre... elle avait un peu peur de vous...

Jean  
Et vous, Madeleine ?

Madeleine  
Oh ! moi, je n'ai pas peur de vous, monsieur Jean...

Jean  
Ne m'appellez pas « Monsieur Jean »... Pourquoi m'appellez-vous « Monsieur Jean ? »

Madeleine  
Je ne sais pas... c'est plus fort que moi... parce que vous n'êtes pas comme les autres<sup>114</sup>... parce que vous êtes plus que les

---

<sup>113</sup> Variante : « la maladie l'a »...

<sup>114</sup> Jean Roule est un « endehors ». Cela lui permet de jeter sur les choses un regard différent, mais peut aussi susciter des réactions de rejet. À travers son

autres... Je ne vous comprends pas bien toujours... et vos paroles m'échappent quelquefois... mais je sens qu'elles sont belles... qu'elles sont justes... Maman était trop vieille... maman était trop lasse... pour sentir cela... comme moi...<sup>115</sup>

Jean

Je ne suis rien de plus que les autres, Madeleine... je suis comme les autres... un pauvre diable comme les autres... Et j'ai bien de la tristesse... parce que j'ai vu trop de pays, trop de misères... Et je n'ai pas toujours la force et le courage que je voudrais avoir... Pourtant j'ai bien de la haine... là...

Madeleine

Je ne sais pas si vous avez de la haine... Vous<sup>116</sup> êtes si bon pour mon père... si doux pour les petits et pour moi...

Jean

C'est vrai... Je vous aime bien... tous... Et je voudrais que vous fussiez<sup>117</sup> heureux !...

Madeleine

Personne n'est heureux ici, mons... (*Se reprenant sur un signe de Jean.*) Jean...

---

exemple, Mirbeau pose l'insoluble problème des anarchistes en général et des intellectuels engagés tels que lui en particulier : comment conscientiser les larges masses quand on leur est étranger ?

<sup>115</sup> L'attitude de Madeleine face à Jean Roule et à ses idées tranche avec la résignation de Catherine, dans *Germinal*. Elle est un exemple de ces personnes que Mirbeau appelle des « âmes naïves », qui ne sont pas définitivement larvisées et aliénées et chez qui peut s'éveiller une conscience. C'est pour ces « âmes naïves » que Mirbeau écrit prioritairement, sans se faire la moindre illusion sur la masse des autres.

<sup>116</sup> Variante : « Mais vous »...

<sup>117</sup> Cet imparfait du subjonctif ne manque pas de surprendre, à l'instar de ceux de Célestine dans *Le Journal d'une femme de chambre*, où ils ont été ajoutés volontairement dans la version imprimée. Peut-être faut-il y voir une prise de distance par rapport aux prétentions du Théâtre Libre au réalisme.

Jean

Personne n'est heureux nulle part<sup>118</sup>... (*Il se lève et marche dans la pièce comme pour échapper à l'émotion qui le gagne.*) Alors, c'est vous qui allez devenir, maintenant, la maman de ce petit monde-là ?... (*Il montre les enfants endormis.*) Vous êtes bien jeune pour un si lourd devoir... et le père commence à être bien vieux... C'est effrayant, ce qu'il a vieilli, depuis quelques mois...<sup>119</sup> (*Madeleine ne répond pas et se met à pleurer.*) Pourquoi pleurez-vous ?...

Madeleine

C'est la fatigue, peut-être... c'est maman... c'est vous aussi, Jean... Depuis que vous êtes entré, j'ai envie de pleurer... (*Éclatant tout d'un coup.*) Et puis, je ne peux pas... je ne pourrai jamais... je n'ai pas la force... Jean... Jean... jamais je ne pourrai souffrir ce qu'a souffert maman...<sup>120</sup> Et je ne veux pas... J'aimerais mieux mourir...

Jean, *il lui prend les mains, les caresse*<sup>121</sup>.

Ma pauvre Madeleine !... (*Madeleine se calme un peu.*)

Pleurez... vos nerfs ont besoin de ces larmes...

Madeleine

Excusez-moi... pardonnez-moi... C'est fini...<sup>122</sup>

(*Elle se lève, ranime le feu du fourneau où chauffe la bouillotte, essuie ses yeux, et se remet à coudre. Jean va vers la porte ouverte. La nuit est venue tout à fait. L'usine crache des flammes. On entend les coups des marteaux-pilons. Dans la ruelle, des ouvriers passent, s'arrêtent, colloquent à voix basse et s'en vont. Le père, Louis Thieux, sort de la chambre de la malade.*)

---

<sup>118</sup> Suppression d'une réplique de Madeleine : « Ah ! Jean ! Jean !...C'est vous surtout qui n'êtes pas heureux. »

<sup>119</sup> Phrase ajoutée.

<sup>120</sup> Variante : « Je ne pourrai pas être ce qu'a été maman. »

<sup>121</sup> Addition de la didascalie.

<sup>122</sup> Réplique ajoutée.

## Scène IV

LES MÊMES, LOUIS THIEUX<sup>123</sup>

Louis Thieux

Madeleine... la mère a besoin de toi... (*Apercevant Jean.*)

Ah ! c'est toi ?<sup>124</sup>

Jean

Eh bien ?...<sup>125</sup>

Louis Thieux, *secouant la tête.*

Le malheur ne peut pas sortir d'ici... (*Madeleine se dirige vers la chambre.*) Ça n'est pas juste<sup>126</sup>...

Madeleine

J'ai couché les petits... Ils tombaient de sommeil.

Louis Thieux

Tu as bien fait... La mère ne les appellera pas... Elle n'a plus la tête à ça... elle n'a plus la tête à rien... (*À Jean.*) Elle me reconnaît bien encore... mais je n'entends plus ce qu'elle dit...

(*Madeleine sort.*<sup>127</sup>)

---

<sup>123</sup> Le nom de Thieux semble être la synthèse de « theos » et de « dieu ». Mais ce pauvre dieu est fort mal en point. Il est aussi à noter que ce nom rime avec celui de Maheu, dans *Germinal*.

<sup>124</sup> Variante : « Ta mère s'est réveillée... Elle te demande. [...] Jean ! Ah ! c'est toi, Jean ? »

<sup>125</sup> Suppression : « Oui, je savais... Il y a longtemps que je le savais. J'avais vu la mort dans ses yeux. »

<sup>126</sup> *Leitmotiv* de Thieux/dieu : dans cette vie, dans cette société, rien n'est juste, tout va à rebours des exigences de justice portées par l'homme.

<sup>127</sup> Didascalie raturée : « *Il va fermer la porte qui donne sur la ruelle.* »

## Scène V

LES MÊMES, moins MADELEINE

Louis Thieux

Elle ne passera pas la nuit... Et je m'étais endormi là, comme une bête... Je ne pouvais pas me figurer que cela arriverait... Qu'est-ce que je vais devenir maintenant, sans elle ?...  
*(Jean marche dans la pièce, grave et songeur. Il referme la porte et vient s'asseoir près du fourneau. Louis Thieux regarde les enfants.)* Et qu'est-ce que tout ça va devenir, mon Dieu ?

Jean

Ça va devenir de la misère et de la douleur, un peu plus.

Louis Thieux

Ça n'est pas juste...

Jean

Et ça s'en ira comme s'en sont allés tes deux aînés...

Louis Thieux

Ça n'est pas juste... ça n'est pas juste...

Jean

Qu'est-ce qui n'est pas juste ?<sup>128</sup>

Louis Thieux

Je n'ai jamais fait de tort à personne... j'ai toujours été un bon ouvrier.

Jean

Eh bien ?

---

<sup>128</sup> Raturé : « Mais si, c'est juste ! »

Louis Thieux

Eh bien, je dis que ça n'est pas juste...

Jean

Mais si, c'est juste... Puisque tu le veux... puisque tu t'obstines à le vouloir<sup>129</sup>...

Louis Thieux

Non... non... tais-toi... ne parle pas de ça, en ce moment... Je suis trop malheureux...

Jean

Alors... j'attendrai<sup>130</sup>... J'attendrai que tu sois heureux... j'attendrai que tu sois mort... que Madeleine soit morte... que tous ici soient morts... Ça ne sera pas long... (*Un silence.*) Mais, tu ne vois donc rien autour de toi ?... Tu n'as donc jamais regardé le teint flétri de ta fille, et sa démarche de vieille femme fatiguée, à dix-huit ans ?... et les joues creuses... et les bouches pâles... et les pauvres petites mains maigres de ceux-là ?...<sup>131</sup>

Louis Thieux

Ne parle pas de ça... (*Il tire du buffet un morceau de pain qu'il essaie de manger.*) Je n'ai pas faim...<sup>132</sup> je n'ai pourtant rien mangé depuis hier... je n'ai pas eu le temps... Et ce soir, ça ne passe pas... ça reste là... (*Il remet le pain dans le buffet, avale une gorgée d'eau et s'assied aussi, dans un coin... Long silence.*) Et toi, tu ne vas pas à l'usine, ce soir ?

Jean

---

<sup>129</sup> Jean Roule considère, non sans quelque exagération, que les ouvriers qui ne se révoltent pas contre leur oppression en sont complices. L'accusation est particulièrement mal venue, au moment où Thieux est en train de perdre sa femme.

<sup>130</sup> Add. de « j'attendrai ».

<sup>131</sup> Variantes : « dix-sept ans », « les yeux creux ».

<sup>132</sup> Suppression : « Je ne sais pas ce que j'ai. »

Ma foi, non... Ah ! ma foi, non... (*Il vient près de Louis Thieux et lui frappe sur l'épaule.*) Tu vas avoir un surcroît de dépenses... et il ne doit plus te rester d'argent ?... Prends ceci...  
(*Il lui remet quelques pièces d'argent.*)

Louis Thieux  
Je t'en dois tant déjà...<sup>133</sup>

Jean  
C'est de l'argent gagné ensemble... il t'appartient... (*Louis remercie silencieusement, et reprend son attitude abattue... Jean va et vient dans la pièce... On frappe à la porte*)... On a frappé à la porte... Tu n'entends pas ?...  
(*On frappe de nouveau.*)

Louis Thieux  
Entrez !...  
(*Entrent Robert et Geneviève... Geneviève porte un panier... Toilette simple.*)

## Scène VI

GENEVIÈVE, ROBERT, JEAN, LOUIS THIEUX

Louis Thieux  
Ah ! mademoiselle Geneviève... Monsieur Robert !... Vous êtes donc ici, monsieur Robert ?... Comme il y a longtemps...<sup>134</sup>

Robert

---

<sup>133</sup> Réplique ajoutée.

<sup>134</sup> Cinq mots ajoutés. Suppression : « G. – Bonsoir ! Bonsoir ! / R. – Bonsoir, mes amis. »



Je suis arrivé tantôt... Geneviève m'a dit que votre femme était très malade... Mon pauvre Thieux !...

*(Il lui serre la main.)*<sup>135</sup>

Louis Thieux

Oui, oui... Un grand malheur, monsieur Robert...

Geneviève, *déposant le panier sur la table.*

Eh bien ?... Voyons ?... comment va-t-elle, ce soir ?...

Louis Thieux

Ah ! mademoiselle... très mal... Très mal...<sup>136</sup>

Geneviève

Mais enfin, qu'a-t-elle ?<sup>137</sup>

Louis Thieux

Elle a, mademoiselle Geneviève... qu'elle est usée... qu'elle n'a plus de forces... plus de vie... Elle s'en va de trop de fatigues et de trop de peines...

Geneviève

Vous vous alarmez sans raison, je suis sûre... Du repos, des fortifiants... Justement, je lui apportais du vieux vin, un tas de bonnes choses qui la remettront...

Louis Thieux

Oh ! mademoiselle... Vous êtes bien trop bonne...<sup>138</sup> Elle ne peut plus rien prendre... Elle est perdue.

Geneviève

---

<sup>135</sup> Addition de la didascalie.

<sup>136</sup> Suppression : « C'est dur pour moi, c'est dur pour tout le monde, ici ! »

<sup>137</sup> Variante : « Bien plus mal. » Suppr. : « Ah ! la pauvre Clémence. »

<sup>138</sup> Variante : « Merci ! [...] Mais il est trop tard. »

Vraiment ?... Vous n'imaginez pas comme cela me fait du chagrin... C'est que vous êtes de vieux fidèles d'ici, vous... de braves gens qu'on aimait bien... Est-ce que je pourrais la voir...

Louis Thieux

Certainement, mademoiselle...

Geneviève, *avec un léger mouvement de recul.*

Elle n'est pas trop changée, au moins ? pas trop effrayante ?...<sup>139</sup>

Louis Thieux

Oh ! elle est calme... elle a presque l'air de dormir... Elle sera heureuse de vous voir une dernière fois...

Geneviève

Comment, une dernière fois ?... Mais je reviendrai... Je reviendrai tous les jours... Vous verrez que nous la guérirons... (*Apercevant les enfants.*) Et ces amours de bébés qui dorment... sont-ils gentils ?...<sup>140</sup> Et Madeleine !...

Louis Thieux

Elle est auprès de sa mère...

Geneviève

Quelle brave fille !... Pourquoi ne vient-elle jamais me voir !... Vous lui direz qu'elle vienne souvent...<sup>141</sup>

Louis Thieux

Elle est un peu sauvage<sup>142</sup>.

---

<sup>139</sup> Suppression : « Parce que moi, je ne peux pas voir des choses trop effrayantes. »

<sup>140</sup> Au chapitre III de la deuxième partie de *Germinal*, Mme Hennebeau, la femme du patron, en visite chez les Maheu, s'écrie aussi « *les beaux enfants !* », alors qu'elle les trouve « *affreux* ».

<sup>141</sup> Variante : « maintenant ».

Geneviève

Je l'appriivoiserais... Je l'aime beaucoup... Dites-lui que je l'aime beaucoup... Ah ! cette pauvre Clémence... (*Elle examine distraitement, sur la table, les travaux de couture, laissés par Madeleine.*)<sup>143</sup> Vous vous souvenez, quand elle venait poser... Elle avait une tête si belle, si triste !... Comme c'est émouvant, tout cela, aujourd'hui...<sup>144</sup> (*Allant vers Thieux.*) Je vous ferai un dessin, un grand dessin de Clémence.

(*Robert manifeste, par quelques gestes d'impatience, la gêne où le mettent les paroles de Geneviève.*)<sup>145</sup>

Louis Thieux

Oh ! Mademoiselle...

Geneviève

Si... si... un grand dessin... Menez-moi près d'elle... Je veux la voir... Quel malheur !... De si braves gens, et depuis si longtemps ici !...

Louis Thieux

Depuis vingt-sept<sup>146</sup> ans, mademoiselle.

Geneviève

Vingt-sept ans !... Pensez donc !... Est-ce admirable !... (*Montrant le panier.*) Il y a aussi des bonbons pour les mioches et un corsage pour Madeleine... (*Allant vers la porte, accompagnée de Louis Thieux.*) Quelle peine cela va me faire !...

---

<sup>142</sup> Suppr. : « un peu timide ».

<sup>143</sup> Didascalie ajoutée.

<sup>144</sup> Suppr. : « une tête de *Mater dolorosa*... Cette médaille que j'avais obtenue, l'an dernier, dire pourtant que c'est avec ce tableau où elle m'avait posé précisément une *Mater dolorosa*... Vous vous souvenez... elle en était si fière... Comme c'est émouvant, tout cela, aujourd'hui ! »

<sup>145</sup> Didascalie ajoutée. Suppr. : « afin que vous ayez cette bonne Clémence, toujours là, sous les yeux ! »

<sup>146</sup> Variante : « vingt-deux » (*idem* plus loin).

*(Geneviève et Louis Thieux entrent dans la chambre.*

*Pendant toute cette scène, Jean est resté assis, regardant Geneviève avec haine, quelquefois, et Robert avec une curiosité persistante... Une fois seul avec lui, il se lève, remet sa casquette et se dirige lentement vers la porte, affectant de ne pas regarder Robert. La porte ouverte, on aperçoit toujours les usines enveloppées de flammes, de fumées et de bruits.)<sup>147</sup>*

## Scène VII

JEAN, ROBERT

Robert

Pardon... Vous partez ?

Jean

Oui...

Robert

C'est moi qui vous fais fuir ?

Jean

Peut-être... Non...

Robert

Vous êtes de l'usine ?

Jean

Que vous importe !... Moi ou un autre...

*(Il veut s'en aller.)*

---

<sup>147</sup> Variante : « avec persistance toujours » ; « toujours enveloppées de bruits, de flammes, de fumées » – ce qui ne saurait manquer d'évoquer l'enfer.

Robert

Restez, je vous en prie !...<sup>148</sup> Et dites-moi votre nom.

Jean

Je n'ai pas de nom.

Robert

Ah !... (*Un court silence.*) Pourquoi me parlez-vous ainsi ?... Vous ne me connaissez pas...

Jean

Pourquoi m'interrogez-vous ainsi ?... Je n'ai rien à vous dire...

Robert

Je suis votre ami...

Jean, *le regardant des pieds à la tête, avec hauteur.*<sup>149</sup>

Oui... oui... je sais... Parbleu !... Le fils du patron, révolutionnaire et socialiste... anarchiste aussi, sans doute !... C'est très à la mode, cette année, chez les bourgeois<sup>150</sup>... Ah ! cela fait bien... cela a de la tournure... et c'est facile<sup>151</sup> avec les millions que nous vous gagnons... (*Violent.*) Laissez-moi...

Robert

Je vous défends de douter de ma sincérité.

Jean

Et moi, je vous défends de croire à ma bêtise...

---

<sup>148</sup> Phrase ajoutée, ainsi que la didascalie.

<sup>149</sup> Variante : « (*Sans lui prendre la main, il remonte sur le haut de la scène*) ».

<sup>150</sup> Il y a eu en effet une mode anarchiste, non pas vraiment chez les bourgeois, mais chez de nombreux écrivains et artistes, dans les années 1890. Cependant peu d'entre eux sont restés fidèles à l'idéal proclamé alors. Chez Mirbeau, les convictions anarchistes n'avaient rien d'une posture ni d'une mode.

<sup>151</sup> Variante : « charmant ».

Robert

J'ai déjà donné des gages... j'en donnerai d'autres...

Jean

Vos prêches... vos articles... vos livres?... Je les connais... je les ai lus... Si je les ai lus?... (*Avec une ironie amère.*) Mais, c'est attendrissant, en effet... Réconciliation... bonheur universel... fraternité... Et quoi encore?...<sup>152</sup> Tenez, j'aime mieux votre père... Il est dur, implacable... il nous assomme par le travail et par la faim, en attendant, sans doute, les coups de fusil... Au moins, avec lui, il n'y a pas d'erreur<sup>153</sup>...

Robert

Il ne s'agit pas de mon père... il s'agit de moi...<sup>154</sup>

Jean

Vous ? (*Il hausse les épaules.*) Allez donc débiter vos patenôtres aux camarades... Ce sont de pauvres diables, de douloureuses brutes, qui ne savent pas ce qu'ils veulent et qui ne croient qu'à la blague<sup>155</sup> des mots... Moi, je ne crois qu'à la puissance des actes... et je sais ce que je veux.

---

<sup>152</sup> Suppr. : « Seulement, c'est toujours la même chose... et cette éloquence-là, mon jeune monsieur, j'en ai soupé... Plus d'antagonismes sociaux... la main du prolétariat dans celle du capitalisme... Effaçons, effaçons les haines, jusqu'au souvenir de la haine, que léguèrent aux opprimés les misères, les tortures et le sang de tous les siècles !... Et avec quoi ? Avec des mots... avec l'hypocrisie des mots et le mensonge des promesses !... Jolie conception ! »

<sup>153</sup> Jean Roule voit, dans les bourgeois de bonne volonté, non des alliés possibles, mais des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils sont hypocrites et font patte de velours, contribuant ainsi à anesthésier les prolétaires – ce qui rejoint la critique adressée à la charité par les anarchistes et les socialistes. Mais, ce faisant, il semble refuser de tenir compte des choix individuels pour ne prendre en compte que les conditions sociales objectives.

<sup>154</sup> Variante : « Mon père fait ce qu'il veut... Moi... »

<sup>155</sup> Variante : « la puissance ». Par inadvertance, sur le manuscrit, Mirbeau a interverti les répliques de Jean et de Robert.

Robert, *avec tristesse.*

Le savez-vous vraiment ?...

Jean, *avec violence.*

Oui...<sup>156</sup> Au lieu de rester la bête de somme que l'on fouaille, et la machine inconsciente que l'on fait tourner, pour les autres... je veux être un homme, enfin... un homme... pour moi-même... Je ne sais pas, d'ailleurs, pourquoi je vous dis cela... C'est mon affaire... et non la vôtre... Adieu !

(*Il veut s'éloigner.*)<sup>157</sup>

Robert, *le retenant.*

Et si je vous apporte le moyen d'être cet homme-là... et de vivre ?

Jean

Allons donc !... L'aumône... le panier de votre sœur... la desserte de votre table... la divine charité d'une pièce de cent sous, n'est-ce pas ?... Et l'insulte de votre pitié ?...

Robert

Non... ni aumône, ni pitié... La foi en vous-même...

Jean, *menaçant.*

Je l'ai...

Robert

Et en moi...

Jean, *ironique.*

Grand merci du cadeau... je sais ce qu'il coûte... Ah ! vous êtes populaire, ici !...<sup>158</sup> Dans les flammes, dans les fumées,

---

<sup>156</sup> Variante : « Je veux vivre... vivre dans ma chair... dans mon cerveau, dans l'épanouissement libre de tous mes organes et de toutes mes facultés. »

<sup>157</sup> Addition depuis « Je ne sais ».

<sup>158</sup> Suppr. : « vous êtes le grand homme ».

brûlés, dévorés, convulsés<sup>159</sup>, des milliers d'êtres humains, des milliers de fantômes humains travaillent ici... espérant de vous, ils ne savent quoi... Aujourd'hui, vous êtes le rêve lointain de leur affranchissement... votre nom berce leurs chimères, et endort leurs révoltes... Et demain, vous serez... allons, avouez-le...<sup>160</sup> député ?...

Robert

Ne raillez pas... Cela n'est digne ni de vous... ni de moi...<sup>161</sup>

Jean, *très grave.*

Je raille ?... Est-ce que vraiment, je raille... (*Montrant la chambre de la mourante et parlant d'une voix plus sourdement étouffée.*) Ici... dans cette maison, au seuil de cette porte, derrière laquelle une pauvre femme meurt de vous, comme sont morts de vous ses deux fils, des hommes de vingt ans... comme ceux-là... (*Montrant les enfants endormis.*) mourront de vous, demain ?... Ah ! vous m'apportez la vie ?... vous m'offrez le bonheur ?... Allez donc au cimetière, là-bas... au petit cimetière qui souffle sur nous, le soir, une odeur aussi empestée que celle de vos usines... allez et remuez-en la terre... et faites le compte de tous ceux-là qui sont morts pour vous... oui, pour vous... et pour que vous puissiez vous payer le luxe, aujourd'hui, d'être l'ami de ma souffrance et de ma misère... Mon ami ?... Mais comment donc ?... Non, vous savez... c'est trop cher<sup>162</sup>.

Robert, *découragé.*

Pourquoi m'insultez-vous ?...

---

<sup>159</sup> Variante, à la place de « convulsés » : « haletant sous les lourdes charges de fontes liquides ».

<sup>160</sup> Trois mots ajoutés.

<sup>161</sup> Variante : « Trêve de raillerie ».

<sup>162</sup> Variante : « Vous m'offrez, vous m'apportez la vie ». Suppr. : « de ma misère », « afin de les mieux bâillonner » ! [...] Et combien votre père vous paie-t-il pour cela ? »



Jean

Parbleu !... c'est assez clair... Il y a du mécontentement parmi nous ; malgré notre résignation, notre lassitude, notre abrutissement, demain, peut-être... c'est la grève... Oh ! votre père est assez riche pour tenir le coup... et la grève n'est dangereuse, le plus souvent, que pour nous autres, qui finissons par en payer les frais... avec plus de servitude et de misère, toujours, et quelquefois avec notre sang... c'est entendu... Oui, mais enfin, c'est aussi l'inconnu... On tremble tout de même, pour ses usines, pour sa fortune, ou simplement pour ses bénéfices... Alors, on a compté sur votre popularité... on a calculé que votre présence remettrait les choses dans l'ordre... Et vous êtes accouru !... Jolie besogne...

Robert, *découragé*

Pourquoi m'insultez-vous ?

Jean

Parbleu ! C'est assez clair...<sup>163</sup> Il y a du mécontentement parmi nous ; malgré notre résignation, notre lassitude, notre abrutissement, demain peut-être...c'est la grève. Votre père est assez riche pour tenir le coup... et la grève n'est dangereuse, le plus souvent, que pour nous autres, qui finissons par en payer les frais... avec plus de servitude et de misère, toujours, et quelquefois avec notre sang, c'est entendu...<sup>164</sup> Oui, mais enfin, c'est aussi l'inconnu... On tremble tout de même<sup>165</sup>, pour ses usines, pour sa fortune, ou simplement pour ses bénéfices... Alors, on a compté sur votre popularité... on a calculé que votre

---

<sup>163</sup> Cinq mots ajoutés. Suppr. : « Il y a de la révolte ».

<sup>164</sup> Add. depuis « avec plus ».

<sup>165</sup> Variante : « C'est l'inconnu... et sait-on jamais comment une grève peut tourner !... On tremble aussi. »

présence remettrait les choses dans l'ordre... Et vous êtes accouru !... Jolie besogne...<sup>166</sup>

Robert

Pourquoi m'insultez-vous ?... Je viens à vous la main tendue, et le cœur fraternel... Ah ! je vous le jure... Et vous m'insultez !... Vous vous croyez un homme libre, et vous ne savez pas, et vous ne voulez pas vous élever au-dessus des préjugés de l'ignorant, et des basses rancunes du sectaire.

Jean, *un peu calmé.*

Soit !... Je me suis trompé... Et vous êtes, peut-être, un brave garçon... Je ne vous connais pas... je ne sais pas... je ne sais rien...

Robert

Alors ?...<sup>167</sup>

Jean

Mais pourquoi êtes-vous venu à moi ?... Est-ce que je vous appelais ?... Vous allez par un chemin..., moi par un autre... Nous ne pouvons pas nous rencontrer...

Robert

Qu'en savez-vous... puisque vous savez si mal ce que je suis ?...

Jean

---

<sup>166</sup> Variante : « Votre présence ici remettra les choses en ordre... Et vous êtes venu !... Allons, avouez-le... Combien votre père vous paie-t-il pour cela ? »

<sup>167</sup> Variante : « le cœur triste... ah ! triste, je vous le jure ! Et vous m'insultez !... Je ne vous ai pourtant rien fait, moi. Mais la souffrance a le droit d'être injuste... Et je vous pardonne. / J. – J'ai tort, et vous êtes [...] garçon, je ne sais pas... je ne sais rien. »

Je sais qu'entre vous et moi, il y a des choses trop lointaines... et qui ne doivent pas et qui ne peuvent pas se rejoindre...

(*Un silence.*)

Robert

Mon Dieu !...<sup>168</sup> je comprends vos méfiances, puisque je devine en vous une pauvre âme violente, tourmentée et déçue...<sup>169</sup> Mais, je vous en conjure... écoutez-moi un instant... écoutez-moi... comme si j'étais le passant de votre chemin, le voyageur anonyme qui va vers le même espoir que vous...<sup>170</sup> Je ne suis pas celui que vous croyez... je me suis fait une existence libre des préjugés de ma caste... Tous les avantages, tous les privilèges que la fortune offrait à ma jeunesse, je n'en ai pas voulu... Je suis un travailleur comme vous... je n'attends rien que de moi-même... et je vis de ce que je gagne...

Jean, *avec une tristesse infinie.*

Et moi, j'en meurs !...<sup>171</sup> (*Tout à coup, il empoigne la main de Robert qu'il entraîne vers la porte, et, d'un grand geste, il lui montre l'usine qui flambe dans la nuit... À mesure qu'il parle, sa voix se fait de plus en plus forte et retentissante...*<sup>172</sup>) Eh bien ! ces flammes... ces fumées...

---

<sup>168</sup> Suppr. : « R. – Entre ceux qui souffrent, il n'y a pas de cœurs lointains. / J. – Des phrases ! / R. ' Tout à l'heure, quand je suis entré ici, c'est vous, surtout, que j'ai vu... Je ne savais pas qui vous étiez. Mais j'ai senti, à votre attitude, un peu farouche, et à la tristesse, à l'immense tristesse de vos regards sur moi, j'ai senti que je vous aimais... Et j'ai voulu vous parler... J'ai voulu vous exprimer ce qu'il y avait de fraternel, dans mon cœur, pour vous... Vous me repoussez... Je ne sais plus que vous dire ! / J. – Vous voyez bien ! » Rappelons que *Les Cœurs lointains* était le titre initial de la pièce.

<sup>169</sup> Variante : « enthousiaste, tourmentée et troublée ».

<sup>170</sup> Variante : « celui qui va vers le même amour, la même haine, vers le même espoir que vous ».

<sup>171</sup> Suppr. : « J. – Vous voyez bien que nous n'avons rien à nous dire... / R. – Dites-moi seulement votre nom ! / J. – Je m'appelle Jean Roule... Et je suis le bien nommé... car j'ai roulé, j'ai roulé [raturé : « le diable sait où »]. / R. – Donnez-moi votre main. / J. – Que vous importe ma main, si je... »

<sup>172</sup> Phrase ajoutée.

ces tortures... ces machines maudites qui, chaque jour, à toute heure, broient et dévorent mon cerveau, mon cœur, mon droit au bonheur et à la vie... pour en faire la richesse et la puissance sociale d'un seul homme...<sup>173</sup> Eh bien... éteignez ça... détruisez ça... faites sauter tout ça... (*Il lâche rudement la main de Robert.*) Après, nous pourrions causer...

Robert

Prenez garde, malheureux !... Il y a ici une femme qui meurt... et de pauvres petits qui dorment !... (*Robert referme la porte. Jean remonte par le haut de la scène<sup>174</sup>, où il s'affale sur une chaise, la tête dans ses mains.*) Vous êtes un enfant... (*Silence, Robert marche vers lui et lui frappe sur l'épaule.*) Êtes-vous plus calme maintenant ?... (*Jean lève les yeux, sans parler, vers Robert, et le regarde avidement.*)  
Donnez-moi votre main...

(*Jean tend la main.*)

Jean

J'ai eu tort... j'ai...

Robert, *l'interrompant doucement.*

Ne dites plus rien... Ah, votre souffrance, je la connais... c'est la mienne !...

(*Silence. Rentrent Geneviève, Madeleine. Louis Thieux apparaît dans la porte, et, après de silencieux adieux, rentre dans la chambre.*)

## Scène VIII

---

<sup>173</sup> Variante : « à la vie... Ça...ça... ces gueules de fours, ces brasiers, ces chaudières, que l'on bourre de mes muscles, de ma volonté, de ma liberté, à grandes pelletées, pour en faire la richesse, la puissance sociale de votre père et des siens. »

<sup>174</sup> Variante : « Prenez garde, Jean Roule ! Il y a une mourante ici... et de pauvres petits enfants qui dorment. » Toute la fin de la scène, qui ne figure pas dans le manuscrit, a été ajoutée.

GENEVIÈVE, MADELEINE, ROBERT, JEAN

Geneviève, à *Madeleine*.

Du courage, Madeleine... C'est un bien pénible moment... J'ai passé par là... Je vous plains de tout mon cœur...

Madeleine

Merci, mademoiselle...

Geneviève

Et n'oubliez pas surtout que je suis votre amie...

Madeleine

Oui, mademoiselle...

Geneviève

Allons... au revoir !... J'enverrai prendre des nouvelles, demain matin... Du courage !... du courage !... (*Elle embrasse Madeleine, Robert lui serre la main.*) À demain...

(*Ils sortent tous les deux.*)<sup>175</sup>

Scène IX

JEAN, MADELEINE

---

<sup>175</sup> La scène est totalement différente sur le manuscrit : « G, à Robert – Ah !... Robert !... La pauvre femme ! Si tu savais... À peine si elle m'a reconnue. / J., à Thieux : – Dis à mademoiselle qu'elle remporte ses aumônes... / G. – Mais non... mais non... mais pas du tout !... / J. – Et dis-lui que, si tu as besoin de quelque chose, il y en a ici d'aussi pauvres que toi, qui ne te laisseront manquer de rien. / G, un peu tremblante Son regard va de Jean à Robert. – Mais... / J. – Et dis-lui encore... / R., intervenant – Il a raison, Geneviève. Reprends ce panier... / G., obéissant – Pourquoi me dis-tu cela, toi aussi ?... (*Elle regarde Jean Roule, craintive.*) / R. – Viens. Au revoir, mes amis !... (*Il sort avec Geneviève.*) ».

Madeleine

Allons !

*(Elle aperçoit le panier et se tourne vers Jean, toujours assis sur sa chaise.)*

Jean

Oui, c'est elle qui l'a apporté... *(Un peu amer.)* Il y a un corsage pour vous... des bonbons pour eux... et du vin pour la mère... C'est une bien charitable personne !

Madeleine *(elle prend le panier et va le porter sur le buffet.)*

Elle fait ce qu'elle peut...

*(Silence, Madeleine se rassied devant la table et reprend son travail.)*<sup>176</sup>

Jean *(il va vers Madeleine et appuie son bras au dossier de la chaise où elle est assise.)*

Madeleine !

Madeleine

Jean !...

Jean

La nuit sera longue pour vous... et il me semble que je ne pourrais pas rentrer chez moi... Voulez-vous que je reste un peu, ici... avec vous ?<sup>177</sup>

Madeleine

Oui, Jean... je veux bien... Vous êtes bon de ne pas me quitter... de ne pas quitter le père... Si le malheur vient cette nuit... vous le consolerez...

---

<sup>176</sup> Tout le début de la scène constitue une addition.

<sup>177</sup> Deux mots ajoutés.

Jean

Et je voudrais vous dire des choses que je ne vous ai pas dites encore...

Madeleine

Parlez, Jean... Quand vous parlez, je suis moins malheureuse.

Jean

Vrai ?...

Madeleine

Oh oui !... Depuis que vous êtes notre ami... et que vous venez ici, presque tous les jours... c'est vrai... je crois que je suis moins malheureuse...

Jean

Chère Madeleine !

Madeleine

Du moins, on se l'imagine... On oublie son malheur pendant quelques minutes... et durant ces minutes-là... c'est comme s'il n'était plus... Jusqu'aux petits !... Quand vous êtes là, ils ne pleurent jamais... Vous savez si bien parler aux enfants... les faire sauter sur vos genoux... leur dire de beaux contes...

Jean, *ému*.

Ce que j'ai à vous dire, Madeleine, ce ne sont pas des contes joyeux... ce sont des paroles graves, puisque c'est de l'amour... (*Mouvement de Madeleine*.) Et le moment de vous les dire ces paroles... est grave aussi... (*Il montre la porte de la chambre*.) puisque c'est de la mort... (*Madeleine frissonne*.)<sup>178</sup> Madeleine, je vous donne ma vie... voulez-vous me donner la vôtre ?...

---

<sup>178</sup> Addition de la didascalie.

(*Madeleine s'interrompt de travailler, et regarde Jean avec des yeux d'adoration et de tristesse.*) Madeleine, répondez-moi...

Madeleine, *d'une voix émue et tremblante*

Je ne puis quitter le père...<sup>179</sup> je ne puis quitter les enfants qui n'ont plus que moi, maintenant...

Jean

Je ne vous demande pas de désertir votre devoir... je vous demande de vous aider à l'accomplir, autant qu'il me sera possible... Nous ne serons pas trop de deux pour cela...

Madeleine

Mon père vous aime, Jean... mais il a peur de ce que vous êtes... vous êtes un mystère pour lui... Et lui, c'est un homme si timide !... Il sait bien que vous êtes ici, en passant... que vous partirez d'ici, bientôt... Hier, il disait encore : « Oh ! Jean a dans la tête des choses qui ne sont pas bonnes<sup>180</sup>... il lui arrivera malheur ». Mon père ne voudra pas que je sois à vous...

Jean

Vous vous appartenez, toute... vous n'êtes à personne d'autre qu'à vous-même... Nul n'a le droit de décider de votre destin...

Madeleine

Mon destin ?... Il est dans cette maison... avec ceux qui restent et qui ont besoin de moi...

Jean

M'aimez-vous ?

---

<sup>179</sup> Variantes : « *émue, d'une voix tremblante* », « mon père ».

<sup>180</sup> Thieux est représentatif de la résignation de nombre de prolétaires, qui acceptent une condition misérable par crainte de trouver pire encore s'ils se révoltent.



Madeleine

Depuis le jour où vous êtes entré ici, pour la première fois.

Jean

Eh bien ?

Madeleine

Eh bien, il ne faut pas penser à ce que vous dites... parce que si vous partiez... je ne pourrais pas... je ne devrais pas vous suivre...

Jean

Je ne puis pas vous promettre, en effet, de ne point partir d'ici... Il peut arriver des événements... que je ne suis pas le maître de diriger... (*Énergique.*) Il peut arriver aussi que tout le monde soit obligé de partir d'ici... (*Court silence.*) Mais, tant que je le pourrai, je resterai...

Madeleine

Il ne faudrait pas rester pour moi, Jean... Je ne suis rien en face des choses que vous avez décidé d'accomplir...

Jean

Que voulez-vous dire ?

Madeleine

Je ne sais rien... puisque vous ne m'avez rien confié... mais, depuis longtemps, j'ai vu dans vos yeux ce qu'il y a dans votre âme... Et puis, vous avez dit, tout à l'heure : « Il peut arriver aussi que tout le monde soit obligé de partir d'ici... »

(*Un silence.*)

Jean, *rêveur*.<sup>181</sup>

---

<sup>181</sup> Les quatre dernières didascalies ont été ajoutées.

Je n'ai rien décidé, Madeleine... J'ai rêvé... oui, j'ai rêvé... à des choses, peut-être... à de grandes choses, peut-être...<sup>182</sup> Mais si la fièvre de l'action, le désir de la lutte me reprennent... c'est pour vous... par vous... avec vous...

Madeleine

Pour moi ?... avec moi ?... Je ne suis qu'une pauvre fille, triste et malade... je ne suis pas belle...

Jean

Pas belle !... Oh ! Madeleine... vous n'avez pas la beauté insolente des riches, faite de nos dépouilles et de notre faim... vous avez la beauté que j'aime... la beauté saine de la souffrance...<sup>183</sup> et je m'agenouille devant vous... (*Il s'agenouille devant Madeleine et lui prend les mains.*) Votre pauvre visage déjà flétri... vos épaules déjà courbées... vos mains, vos petites mains pâles... dont les doigts sont usés de travail... et vos yeux... Ah ! vos yeux... déjà rougis à tant de tristesses et à tant de larmes... vous ne savez pas de quel amour puissant et sacré ils m'ont gonflé le cœur... Et comme ils ont aussi ranimé ma haine... Pas belle !... Parce que vous n'avez pas eu de jeunesse encore... parce que vous avez eu trop de misères toujours !... Vous êtes comme une pauvre petite plante qui n'aurait jamais vu la lumière. Mais la lumière, si je vous l'apporte ?... mais la jeunesse, si je vous la redonne ?... mais la misère, si je l'efface, avec toute ma tendresse, de votre visage et de votre cœur ?...<sup>184</sup>

Madeleine

---

<sup>182</sup> Cinq mots ajoutés. De même « avec moi », un peu plus loin.

<sup>183</sup> L'idée de la rédemption par la souffrance est un exemple de l'empreinte du christianisme, tant chez Mirbeau que chez Jean Roule, tout anarchistes qu'ils soient. Il est symptomatique à cet égard que Mirbeau ait songé à donner une suite à son premier roman officiel, *Le Calvaire*, qui devait être intitulée *La Rédemption*.

<sup>184</sup> Cette tirade est marquée au coin de la rhétorique et manque de naturel. Mirbeau semble oublier que c'est son personnage qui parle et retrouve les automatismes d'écriture, acquis par un quart de siècle de journalisme, dont il a du mal à se défaire.

Ne me dites pas cela... ne me dites pas cela... Vous me faites pleurer...

Jean

Et votre âme ?... Vous croyez que je ne l'ai pas devinée, entre toutes les autres<sup>185</sup>, votre âme de pureté, de sacrifice, d'héroïsme tranquille et doux !... (*Il se relève.*) Eh bien oui, j'ai une œuvre de vengeance et de justice<sup>186</sup> à accomplir... mais pour cela, il me faut une compagne comme vous... une femme à l'âme vaillante comme la vôtre...

Madeleine

Jean... ne me dites pas cela... je vous en prie !... Je n'ai pas de vaillance... Vous voyez bien... je ne fais que pleurer...

Jean

Parce que vous êtes seule... toute seule... en face de choses terribles... À deux, unis dans l'amour, on ne craint rien... pas même de mourir.

Madeleine

Je ne crains pas de mourir... je ne crains pas de mourir... je crains seulement de n'avoir pas la force de faire... ce que j'ai à faire maintenant...<sup>187</sup>

Jean

Vous avez à être heureuse... Et c'est à moi à vous l'assurer, ce bonheur, à vous le conquérir... Je m'en sens la force, aujourd'hui... (*Il vient s'asseoir près de Madeleine.*) Ah ! il faut que je

---

<sup>185</sup> Ces quatre mots ont été ajoutés.

<sup>186</sup> Jean Roule mélange ici deux notions pourtant bien différentes : la justice, qui renvoie à des lois et à des normes valables pour tous, et la vengeance, sentiment personnel.

<sup>187</sup> Addition de « maintenant ».

vous ouvre toute mon âme... Écoutez-moi !...<sup>188</sup> Quand je suis venu ici, il y a un an... j'étais las, je vous jure... découragé de la lutte... sans foi, désormais, dans les hommes et dans moi-même... Ma vie, je l'avais donnée aux autres... je l'avais usée pour les autres... Et ils ne m'avaient pas compris... ils ne m'ont compris nulle part... (*Un temps*.) Et pourtant, ma pauvre enfant, j'ai roulé, roulé, Dieu sait où !... Au Brésil, à New-York, en Espagne, en Belgique<sup>189</sup>, du nord au sud de la France, partout j'ai traversé les enfers du travail... les bagnes de l'exploitation humaine... Quelle pitié ?... Et, partout, je me suis heurté à de l'ignorance sauvage, à de la méchanceté bête, à ce mur infranchissable qu'est le cerveau du prolétaire... Chaque fois que j'ai tenté de réveiller la conscience au cœur des individus<sup>190</sup>... chaque fois que j'ai parlé aux foules de justice et de révolte... de solidarité et de beauté... Ah ! bien oui... les uns m'ont ri au nez... les autres m'ont dénoncé... Et ils ont dit que j'étais de la police !... Des esclaves et des brutes...

Madeleine

Des malheureux, Jean... et d'autant plus à plaindre<sup>191</sup> qu'ils ne peuvent pas comprendre... Ça n'est pas de leur faute...

Jean, *rêveur*.

C'est vrai !... S'ils comprenaient...<sup>192</sup>

---

<sup>188</sup> Variante : « Ce que vous avez à faire ?... Vous avez à vivre... Non pas seulement pour les autres... mais pour vous-même... Vous avez à jouir de la somme de bonheur que la nature a répartie à chacun des êtres vivants et que l'égoïsme des riches, soutenus par toutes les lois, leur refuse ou leur prend !... Et c'est à moi à vous l'assurer, ce bonheur, à vous le conquérir... Je m'en sens la force aujourd'hui. »

<sup>189</sup> Variante : « en Amérique, [...] en Angleterre ».

<sup>190</sup> Tel est aussi l'objectif que se fixe également Mirbeau dans toute sa production, journalistique et littéraire, mais sans illusion sur les larges masses : il sait pertinemment que seules les « *âmes naïves* » sont susceptibles d'être touchées.

<sup>191</sup> Suppr. : « et à amer ».

<sup>192</sup> Suppr. : « ... l'œuvre serait accomplie. (*Un silence*.) Tout le monde serait heureux. » Addition de la didascalie qui suit.

*(Il fait un grand geste. Un silence pendant lequel Jean reste perdu comme dans un rêve.)*

Madeleine

Vous ne dites plus rien ?...

Jean, *reprenant son récit.*

C'était, chaque fois, une chute plus profonde du haut de mon rêve... Et c'était aussi, chaque fois, plus de misères, de douleurs pour moi. Je fus expulsé de Rio-Janeiro, à la suite d'une grève... Réfugié en Espagne, j'y fus tout de suite dénoncé... Englobé dans une conspiration anarchiste, arrêté sans raison, condamné sans preuves...<sup>193</sup> durant deux longues années je pourris dans les cachots de Barcelone... et je n'en sortis que pour voir garrotter, au milieu d'une foule ivre de sang, mon ami Bernal Diaz... cet enfant à cœur de héros, dont je vous ai parlé quelquefois !...<sup>194</sup>

Madeleine

Oui... ah ! oui !... Ce fut horrible...

Jean

J'avais juré de le venger... mais on est lâche quelquefois... Quand on n'a rien dans le ventre, voyez-vous... on n'a rien non plus dans le cœur !...

*(Un silence.)*

Madeleine

Et puis ?

---

<sup>193</sup> Phrase ajoutée.

<sup>194</sup> Mirbeau fait allusion à la terrible répression qui s'est abattue sur le puissant mouvement anarchiste catalan, sous la régence de Marie-Christine de Habsbourg. À la suite d'attentats à la bombe, nombre de prétendus « terroristes » furent fusillés ou garrottés entre 1893 et 1896. Ce passage permet sans doute de comprendre pourquoi les anarchistes de Catalogne ont utilisé la pièce de Mirbeau, traduite en catalan par Felix Cortiella, *Els mals pastors*, pour leur *agit-prop*.

Jean

Et puis...<sup>195</sup> traqué par la police, sans travail, sans gîte, errant de ville en ville, crevant de faim, un jour à Bordeaux, on me jeta en prison parce que j'avais volé un pain<sup>196</sup>...

Madeleine

Comme vous avez souffert !...

Jean

J'ai souffert, oui... mais plus que des jours de famine, plus que des nuits sans couvert<sup>197</sup>, j'ai souffert de l'indifférence des hommes, et de l'inutilité de mes efforts à leur enseigner le bonheur... J'ai souffert de moi-même, surtout... de ma faiblesse intellectuelle, de mon ignorance... de tout ce vague... de tout ce bouillonnement confus où se perdaient mes élans<sup>198</sup>... Ah ! je m'en rends compte... Et, souvent, je me suis demandé si j'avais bien le droit d'arracher les misérables à leurs ténèbres, pour les replonger, plus profond, peut-être, dans ma nuit à moi... Robert Hargand avait raison, tout à l'heure...<sup>199</sup> Oh ! ne rien savoir... être arrêté à chaque minute, dans un enthousiasme, par sa propre impuissance<sup>200</sup>... Et cette affreuse pensée qu'il n'existe, peut-être, nulle part, une justice ?...

---

<sup>195</sup> Addition depuis « J'avais juré ».

<sup>196</sup> Probable réminiscence des *Misérables*, où Jean Valjean était envoyé au bagne pour avoir volé un pain.

<sup>197</sup> Variante : « nuits sans gîte, plus que de la détresse qui harcèle les vagabonds, sur les routes où personne ne passe, et dans les villes sombres où tout le monde les repousse ».

<sup>198</sup> Un autre personnage de Mirbeau, le jeune Sébastien Roch, du roman homonyme de 1890, connaît aussi ces « bouillonnements » et ces « élans confus ».

<sup>199</sup> Phrase ajoutée.

<sup>200</sup> Cette souffrance liée à son sentiment d'impuissance, Mirbeau l'a éprouvée souvent, tout particulièrement au cours de l'interminable crise morale et littéraire qu'il a traversée dans les années 1890, au cours desquelles il rédige *Les Mauvais bergers*. Il a consacré à cette impuissance et à la tragédie de l'artiste qui en souffre son roman *Dans le ciel*, paru en feuilleton dans *L'Écho de Paris*, en 1892-1893.

Madeleine

Vous, Jean ?... Vous ?... Ce n'est pas possible...<sup>201</sup>

Jean

Mais c'est fini... D'être venu ici, après tant de fatigues, de déceptions, de routes si longues... d'avoir aimé cette pauvre maison où c'était comme une famille pour moi qui n'ai pas eu de famille... de vous avoir chérie, Madeleine, plus qu'une femme, comme une croyance retrouvée<sup>202</sup>... toutes mes détresses morales, tous mes doutes se sont dissipés... Je ne m'en souviens plus... Avec des forces neuves, avec une foi plus violente dans l'avenir, j'ai reconquis tout l'orgueil... Et c'est à toi que je dois d'être redevenu cet homme nouveau... car ce n'est pas toi seulement<sup>203</sup> que j'ai aimée, entends-tu bien ?... c'est toute l'humanité, et c'est tout l'avenir et c'est tout mon rêve<sup>204</sup> que j'ai aimés en toi !...

*(Il la prend dans ses bras.)*

Madeleine

Taisez-vous... Oh ! taisez-vous... vous ne pouvez pas me dire de telles paroles... C'est trop beau... Je n'aurais pas le droit d'être si heureuse...

Jean

On peut tout nous prendre, Madeleine... on ne peut pas nous prendre ce bonheur-là, que nous avons créé de nous-mêmes... Tous les deux, désormais, nous serons forts contre la vie...<sup>205</sup>

*Madeleine, avec un peu d'extase.*

---

<sup>201</sup> Variante : « Vous qui savez de si grandes choses !... Vous qui dites des choses si belles, et comme il y en a dans les livres !... / J. – Il y a bien du néant dans les livres, ma pauvre Madeleine. »

<sup>202</sup> Variante : « comme un rêve, comme une croyance ».

<sup>203</sup> Suppr. : « pauvre petite fleur étiolée ».

<sup>204</sup> Addition depuis « et c'est ». La didascalie qui suit a aussi été ajoutée.

<sup>205</sup> Suppr. « Toi par moi, moi par toi ».

Ce n'est pas possible... ce n'est pas possible...

Jean

Et quand, dans notre maison, je rentrerai du travail ou de la lutte, fatigué, peut-être, écœuré aussi, peut-être, pense à cette joie, à cette lumière... tes yeux, Madeleine, ta voix, Madeleine, ton cœur, Madeleine... ton grand courage, Madeleine, Madeleine, Madeleine !...

Madeleine, *presque défaillante*.

Oh ! Jean ! Jean ! Des pauvres, comme nous, il ne faut pas défier le bonheur... Il ne faut pas, surtout, me croire plus que je ne suis...

Jean<sup>206</sup>

Tu es celle par qui je crois encore à ce qui doit arriver...

Madeleine

C'est trop !... c'est trop !...<sup>207</sup> Et si cela n'était pas possible ?... Rien que d'avoir entrevu ce bonheur... ah ! j'en suis sûre, je mourrais... (*Jean l'étreint chastement. Madeleine s'abandonne tout à fait.*) D'où donc es-tu venu, mon Jean, pour un tel miracle ?... Je suis forte et légère dans tes bras... je ne sens plus le poids de mon corps... ni le poids de mon cœur... je suis heureuse... heureuse... heureuse !... (*Elle pleure.*) Ah ! ton cœur à toi, qui bat comme une forge !...

Jean

Ne dis plus rien !...

Madeleine

Oui !... oui !

---

<sup>206</sup> Suppr. : « Tu es ma force, tu es ma justice, tu es mon espoir ». Raturé : « Sans toi je ne suis rien... je ne crois à rien. »

<sup>207</sup> Suppr. : « Tu me brises. »



Jean

Reste contre moi...

Madeleine

Oui... oui !...<sup>208</sup> (*Silence. D'une voix faible.*) Et le père ?...  
Et les petits ?...

Jean, *la berçant.*

Nous les garderons... Nous les protégerons...  
(*Silence.*)

Madeleine, *comme dans le rêve.*

Mon Dieu ! mon Dieu !... Est-ce que c'est possible ?...  
(*Tout à coup, elle s'arrache à l'étreinte, se lève, regarde vers la chambre. D'une voix haletante.*) Et maman ?... et maman ?... Là !...

Jean, *il s'est levé aussi et regarde vers la chambre.*

Madeleine !

Madeleine

Il a poussé un cri... Il m'appelle !... (*On entend comme un bruit étouffé : Madeleine !... Madeleine !...*) Ah !

Jean

Le malheur est venu.

(*La porte s'ouvre. Louis Thieux apparaît hagard, très pâle, trébuchant.*)<sup>209</sup>

---

<sup>208</sup> Addition, depuis « D'où donc ».

<sup>209</sup> Max Nordau écrit de cette scène que c'est « de la phraséologie romanesque » : « C'est un ton artificiel, dans lequel j'entends retentir la déclamation littéraire, mais pas une seule des mille voix plaintives, gémissantes, grondantes, de la vie réelle » (*Vus du dehors*, Alcan, 1903, p. 276). Pour sa part, le journaliste Jules Huret, ami de Mirbeau, admirait beaucoup cette scène, « à la fois pour l'accent passionné de l'amant, pour la passivité enthousiaste et attendrie de l'amante, la beauté et l'élévation de l'émotion qui frissonne tout le long de ce dialogue d'amour, dont le ton est unique dans le théâtre moderne » (*Le Théâtre*, janvier 1898).

## Scène X<sup>210</sup>

LES MÊMES, LOUIS THIEUX

Madeleine

Maman est morte !... maman est morte !... (*Elle se précipite dans la chambre. De la chambre, on entend sa voix, ses sanglots, ses appels.*)

Maman !... maman !... Maman est morte !

(*Louis Thieux marche en trébuchant. Jean le soutient, le fait asseoir sur une chaise où il tombe d'un bloc, la tête dans ses mains. L'usine au loin fait rage.*)

## Scène XI<sup>211</sup>

JEAN, LOUIS THIEUX, LA MÈRE CATHIARD, UN  
GROUPE DE VIEILLES FEMMES

(*La mère Cathiard et quelques voisines apparaissent dans l'encadrement de la porte. Au bruit, Jean s'est retourné. Il fait signe aux femmes que le malheur est consommé. Gestes plaintifs des femmes, qui se retirent silencieusement, après avoir refermé, la porte.*)

## Scène XII

LOUIS THIEUX, JEAN

---

<sup>210</sup> Sur le manuscrit, la scène porte le n° XII. Visiblement il existait, à l'origine, deux courtes scènes qui ont été supprimées et qui se trouvaient entre les scènes VIII et IX de la version imprimée

<sup>211</sup> Scène ajoutée, qui ne figure pas dans le manuscrit.

Jean, *après un silence, debout, près de Louis Thieux.*  
C'est donc fini ?<sup>212</sup> (*De la chambre, on entend la voix sanglotante de Madeleine. Jean va refermer la porte et revient près de Louis Thieux.*) Mon pauvre Thieux !...

Louis Thieux

Une femme comme ça !... une femme comme ça !...<sup>213</sup>  
J'étouffe... j'ai trop chaud... De l'air !... Ouvre la porte... (*Jean va ouvrir la porte. L'usine semble alors un incendie. Pendant toute la scène, on l'aperçoit, qui, furieuse, crache des flammes rouges, vertes et fait un bruit infernal*<sup>214</sup>. *Jean revient près de Louis Thieux.*) Une femme comme ça !... une femme comme ça !...

(*Jean laisse quelques minutes Louis Thieux à sa douleur, puis, doucement, il lui pose la main sur l'épaule.*)<sup>215</sup>

Jean

Sois un homme, mon vieux camarade... Tu n'es pas seul à souffrir ici... Pense à Madeleine... pense à ceux-là... C'est le moment de montrer du courage et de la résolution... Il faut essayer de dominer la mort...

Louis Thieux, *secouant la tête.*

C'est fini... c'est fini...

Jean

---

<sup>212</sup> Suppr. : « Thieux – Oui, oui. »

<sup>213</sup> Variante : « Je ne sais pas comment cela s'est passé... Elle s'est dressée un peu... Ses bras ont fait comme ça sur le lit (*Il se tord les bras.*)... Elle a eu comme un petit râle... elle a poussé comme un petit cri... puis rien !... Je n'ai pas osé appeler... je n'ai pas osé bouger... Je ne savais pas... Je ne croyais pas... Et puis, je lui ai mis la main sur le cœur (*Il sanglote.*)... alors j'ai appelé... je suis venu... Je ne pouvais plus la voir morte... (*Les mots s'étranglent dans sa bouche.*)... Je ne pouvais plus. » C'était à la fois inutile et maladroit.

<sup>214</sup> Dan un article paru dans *La France* du 11 mars 1885 et relatif à *Germinal*, Mirbeau admirait, dans le roman de Zola, des « pages superbes, qui vous font couler dans l'âme des frissons tragiques », dignes de *L'Enfer* de Dante.

<sup>215</sup> Addition depuis « Une femme ».

C'est fini pour toi... soit... Mais pour eux, ça commence... Allons... redresse-toi... et regarde ta misère, en face... car l'heure est venue...

Louis Thieux, *avec un peu d'irritation*.  
Et que veux-tu que je fasse ?

Jean  
Ton devoir...<sup>216</sup>

Louis Thieux, *avec une sorte d'effroi*.  
Pas aujourd'hui... ne parle pas de ça... Non... non... pas aujourd'hui...

Jean, *lui montrant la chambre*.

À quel autre moment de ta douleur puis-je t'en mieux parler qu'aujourd'hui ?...

Louis Thieux  
Laisse-moi, oh ! laisse-moi...<sup>217</sup> Je ne peux pas... je ne peux pas...

Jean  
Tu te crois lié par la reconnaissance envers le patron, envers sa fille, que j'avais envie d'étrangler tout à l'heure... Leurs bienfaits t'enchaînent ?... Eh bien, parlons-en... Voilà vingt-sept ans que tu en jouis... Qu'y as-tu gagné ?... Des privations... des dettes... et de la mort, toujours...

---

<sup>216</sup> Variante : « Viens avec nous... sois avec nous... on n'attend plus que toi pour agir... Tu es l'âme de notre révolte... puisque tu es l'exemple vivant que nous voulons montrer à la justice des hommes, s'il en existe une... Et demain, si tu le veux, nous sommes les maîtres ! » Mirbeau a dû sentir qu'il était aberrant, de la part de Jean Roule, de prétendre faire d'un ouvrier aussi soumis et résigné que Thieux l'âme de la révolte et la condition du succès.

<sup>217</sup> Addition depuis « Laisse ».

Louis Thieux, *il se bouche les oreilles.*  
Laisse-moi... je t'en prie !... je t'en prie !

Jean

Mais regarde en toi-même... regarde autour de toi ?...<sup>218</sup>  
Te voici au bord de la vieillesse, épuisé par les labeurs écrasants, à  
demi tué par l'air empoisonné que l'on respire ici... Tu n'es plus  
qu'une scorie humaine<sup>219</sup>... Tes deux grands qui, maintenant,  
seraient pour toi un soutien... sont morts de ça... (*Il montre  
l'usine.*) Ta femme est morte de ça... Madeleine et les petits à qui il  
faudrait de l'air, de la bonne nourriture, un peu de joie, de soleil au  
cœur, de la confiance... meurent de ça, lentement, tous les  
jours... Et c'est pour de tels bienfaits, qui sont des meurtres, que  
tu aliènes aux mains de tes assassins... des assassins de ta  
famille... ta liberté et la part de vie des tiens... C'est pour des  
mensonges, de honteuses aumônes, pour des chiffons inutiles...  
pour la desserte des cuisines que leur charité jette à ta faim,  
comme on jette un os à un chien... c'est pour ça... pour ça... que  
tu t'obstines à ne pas te plaindre, à ne pas prendre ce qui est à  
toi... et à rester la brute servile soumise au bât et au joug, au lieu  
de t'élever jusqu'à l'effort d'être un homme ?<sup>220</sup>

Louis Thieux

Non... non... pas aujourd'hui...

Jean

---

<sup>218</sup> Variante : « des privations de toutes sortes, des dettes... et dans ta poche, après vingt-deux ans de salaires, de bienfaits et de soumission, rien... pas de quoi seulement acheter une fleur pour orner le lit de ta morte... ni un suaire neuf, pour habiller son cadavre !... Leurs bienfaits !... Mais alors, que peut bien être leur haine ? / Th. –Non !... pas aujourd'hui ! »

<sup>219</sup> Phrase ajoutée. Jean Roule n'est pas seulement très maladroit et indécent, il est carrément odieux avec Thieux. Pour Mirbeau, il est aussi un « mauvais berger ».

<sup>220</sup> Variante : « apporte à ta faim ». Addition : « à ne pas prendre ce qui est à toi ».

Pas aujourd'hui !... Mais quand ?... Quelles autres morts attends-tu donc ?...<sup>221</sup> Dans ce milieu maudit... sur ce sol de supplice et de terreur, où le vrai crime fut que, depuis cent ans, aucun<sup>222</sup>, sous l'épuisement de la fatigue, la défaite quotidienne de la faim, n'osa élever la voix... si j'ai fait ce que j'ai fait... si j'ai pu faire entendre la nécessité d'un changement<sup>223</sup>, le besoin de la grève, à des êtres qui n'avaient jamais compris que l'acceptation de leur martyre... si je suis arrivé à remuer ces lourdes âmes inertes et sans courage... c'est un peu pour toi, mon pauvre vieux Thieux, pour les tiens, à qui j'ai voué tout mon amour et toute ma pitié<sup>224</sup>... Ah ! comment n'as-tu pas senti cela ?... Et comment, à force de souffrir toi-même, ne t'es-tu pas dit, spontanément, qu'il y a des heures héroïques et douloureuses où il faut savoir tout tenter... où il faut savoir mourir... pour les autres ?<sup>225</sup>

Louis Thieux, *obstiné, avec une voix d'enfant.*

Je comprends... je comprends, mais pas aujourd'hui...  
Laisse-moi pleurer... ne me parle plus aujourd'hui...

Jean

Allons... soit !... Quand, demain, tu sentiras la maison un peu plus vide de ce que tu as aimé... quand tu verras que, si la pauvre morte est partie, la mort, elle, est restée ici... et qu'elle rôde toujours, et qu'elle se penche sur ceux-là qui demeurent encore près de toi... pour combien de temps ?... tu viendras, de toi-même, me crier ta vengeance... Tu as raison... je ne te dirai plus rien ce soir... Repose-toi, va !... Étends-toi sur ce matelas...

*(Il le fait lever, le soutient.)*

Louis Thieux, *en passant devant les petits lits, avec des balbutiements.*

---

<sup>221</sup> Addition depuis le début de la réplique.

<sup>222</sup> Suppr. : « sous l'abrutissement de la discipline ».

<sup>223</sup> Suppr. : « la justice d'une révolution ».

<sup>224</sup> Variante : « envers qui mon cœur est tout plein d'amour et de pitié ».

<sup>225</sup> Suppr. : « Comment ton esprit ne s'est-il pas échauffé à la chaleur du mien ? »

Ces pauvres petits... cette pauvre Madeleine... C'est vrai... ça n'est pas juste...

Jean, *il le fait étendre sur le matelas.*

Tâche de dormir un peu... Je voudrais te bercer comme on berce les petits enfants... Endors-toi...

Louis Thieux, *indiquant la chambre.*

Je voudrais l'embrasser... je ne l'ai pas embrassée...

Jean

Tu l'embrasseras tout à l'heure... Je te mènerai près de son lit... Endors-toi...<sup>226</sup>

Louis Thieux

Mon Dieu !... mon Dieu !...<sup>227</sup> Ça n'est pas juste... Ça n'est pas juste !...

*(À ce moment, la mère Cathiard entre dans le fond, une branche de lilas à la main.)*

### Scène XIII

LA MÈRE CATHIARD, DEUX VIEILLES FEMMES,  
LOUIS THIEUX, JEAN

*(Jean lui montre la chambre. La mère Cathiard va déposer la branche, revient, traverse la scène et sort. Une autre vieille apparaît, une branche d'églatine à la main. Jean lui montre la chambre. L'autre vieille va déposer l'églatine, revient, traverse la scène, et sort. Une autre voisine*

---

<sup>226</sup> Raturé : « Laisse-toi guider comme un petit enfant. »

<sup>227</sup> Addition depuis « Je voudrais ». à la place de : « Il faut prendre des forces pour l'avenir, pour demain ».

*apparaît ne portant rien. Elle s'agenouille sur le seuil, fait le signe de la croix, marmotte des prières, se relève et s'en va.)<sup>228</sup>*

## Scène XIV

LOUIS THIEUX, JEAN

Louis Thieux, *se soulevant un peu sur le matelas.*

Ferme la porte... Je ne peux plus voir l'usine... je ne veux plus entendre l'usine...

*(Jean va fermer la porte. Pendant ce temps, le rideau tombe.)*

---

<sup>228</sup> Suppression de deux répliques inutiles: « Mère Cathiard –Je l'ai cueillie au lilas du petit jardin... Elle n'est guère fleurie. [...] / L'autre vieille – C'est une églantine que ma fille a cueillie, là-bas, dans la haie... »



## ACTE DEUXIÈME

*(Un atelier luxueux. Grande porte au fond, ouverte à deux battants sur un riche vestibule, éclairé par une large baie qui s'inscrit en perspective dans le rectangle de la porte. On aperçoit, dans le vestibule, la rampe d'un escalier monumental, toute dorée, des statues, aux murs des tapisseries anciennes et des tableaux que coupent les lignes carrées de la porte. Dans l'atelier, une grande baie, à droite. Porte à gauche, dissimulée par une portière de soie brodée. Chevalets supportant des toiles. Selles drapées avec des statuettes. Sur les murs blancs, des tapisseries, des étoffes précieuses, des études.)<sup>229</sup>*

### Scène première

#### LA MÈRE CATHIARD, UNE FEMME DE CHAMBRE

*(La mère Cathiard est dans l'atelier, attendant Geneviève. Elle regarde tout, meubles, tapis, bibelots, avec des yeux où se mêlent des sentiments d'admiration et de haine. Une femme de chambre visiblement la surveille, tout en rangeant quelque bibelots, en assujettissant quelques fleurs dans des vases. Elles ne se disent rien... Quand la femme de chambre regarde la mère Cathiard, elle a des moues insolentes, des dédains qu'elle ne prend pas la peine de dissimuler<sup>230</sup>. Jeu de scène.)*

---

<sup>229</sup> Variantes du manuscrit : « vestibule qui inonde de clarté », « tapisseries très riches », « des toiles coupées par la ligne de la porte ». Suppr. : « « Mobilier de haut style. Comme Zola, Mirbeau oppose les logements des riches et des prolétaires.

<sup>230</sup> Variante : « moitié d'admiration, moitié de haine ». Add. : « insolentes ». Comme dans *Le Journal d'une femme de chambre*, Mirbeau souligne le mimétisme de nombre de domestiques par rapport à leurs maîtres, dont ils ont tendance à copier les manières méprisantes ou arrogantes face à plus pauvres qu'eux.

La Femme de chambre, *entendant des pas dans l'escalier.*  
Voici mademoiselle...

*(Entre Geneviève. La femme de chambre sort.)*

## Scène II

### GENEVIÈVE, LA MÈRE CATHIARD

Geneviève

Je suis en retard...<sup>231</sup> *(La mère Cathiard s'incline respectueusement. Regardant la pendule.)* Deux heures !... C'est affreux !... *(À la mère Cathiard.)* Mais nous allons rattraper le temps perdu, n'est-ce pas ?...

*(Elle dispose la toile et prépare sa palette.)*

La Mère Cathiard, *elle a repris un air obséquieux*  
*où pourtant un peu de haine est resté.*

Bien sûr que nous allons le rattraper, mademoiselle...

Geneviève

Arrangez-vous comme hier... Vite... vite... Les affaires sont là...

*(Elle indique un paquet sur un divan.)*

La Mère Cathiard

---

<sup>231</sup> Suppr. : « Nous avions des amis... le déjeuner s'est prolongé. »

Oui, mademoiselle...

*(Un domestique entre, portant un plateau chargé de verres et de boissons, qu'il dépose sur une petite table et s'en va.)*

Geneviève, *pendant que la mère Cathiard défait le paquet et s'arrange.*

Eh bien ?... C'est donc la grève, cette fois ?... Ah ! c'est du propre<sup>232</sup>...

La Mère Cathiard, *avec des regards en dessous.*  
Je ne sais pas moi, mademoiselle.

Geneviève  
Comment, vous ne savez pas ?...

La Mère Cathiard  
Oh ! moi, d'abord... je ne m'occupe point de ces affaires-là... Oh ! mais non !<sup>233</sup>

Geneviève  
Vous ne pouvez pas ignorer, pourtant, qu'il y a une réunion des ouvriers, en ce moment même, au bal Fagnier... et que, dans une heure, peut-être... ils auront voté la grève ?

La Mère Cathiard  
Ça se peut bien... ça se peut bien... Mais je ne sais rien, moi... Et comment voulez-vous ?

Geneviève  
Voyons ?... Vous avez bien entendu parler les uns et les autres... Ils ont fait assez de bruit, hier soir... Et les affiches rouges... et les proclamations... toutes ces horreurs !...

---

<sup>232</sup> Variante : « c'est joli ».

<sup>233</sup> Trois mots ajoutés.

La Mère Cathiard

Ben oui !... J'ai entendu par-ci, par-là... Mais vous savez, ma bonne demoiselle, à mon âge... tout ça m'entre par une oreille et me sort par l'autre...<sup>234</sup>

Geneviève

Enfin, vous ne voulez rien dire ?

La Mère Cathiard

Bonté du ciel !... Si vous croyez qu'ils viennent me conter leurs affaires... Ah ! bien oui !... Tenez, je vais vous dire ce que je crois... Je crois que c'est des machines comme ça... pour rire... et qu'il n'y aura pas plus de grève que dans le creux de ma main... Après la réponse de votre père aux délégués... ils vont réfléchir... pensez bien...

Geneviève

Ils auront raison... Mon père est à bout de patience... Il a fait tout ce qu'il a pu... il a fait plus qu'il ne pouvait même... S'ils s'entêtent, il les brisera...

La Mère Cathiard

Ben oui... ben oui...

Geneviève

Et votre fils ?

La Mère Cathiard

Mon fils ?...

Geneviève

Eh oui, votre fils... Vous n'allez pas me raconter que vous ne savez rien de votre fils ?...

---

<sup>234</sup> Addition depuis « Ils ont fait ».

La Mère Cathiard, *un peu gênée*.

C'est jeune... c'est faible... ça n'a pas de tête... ça se laisse entraîner par les uns, par les autres<sup>235</sup>... Mais, dans le fond, c'est solide, allez... C'est bon... Oh ! pour ça !...

Geneviève

Il paraît, au contraire, qu'il est parmi les plus enragés...

La Mère Cathiard

Lui ?... Seigneur Jésus !... Ceux qui vous ont rapporté ça, mademoiselle, ce sont de fameux menteurs, sauf votre respect<sup>236</sup>... et qui veulent me nuire... Faudrait que vous l'entendiez quand il parle de vous, de votre père... Ah ! il vous est bien attaché, allez... bien attaché...

Geneviève

Tant mieux pour vous... Vous devez comprendre que je ne pourrais plus continuer avec vous si votre fils était notre ennemi... Moi qui suis si bonne pour tout le monde...

La Mère Cathiard

Ça ! c'est vrai... En voilà-t-il des histoires !... en voilà-t-il des histoires !...

Geneviève

Et Madeleine ?... Et Thieux ?... N'est-ce pas une honte ?

La Mère Cathiard, *d'une voix sans expression*.

Oh ! pour ça !...

Geneviève

---

<sup>235</sup> Variante : « pour un oui, pour un non ».

<sup>236</sup> Ces trois derniers mots ont été ajoutés. Add. : « bien attaché ».

Des gens que nous avons comblés de toutes les manières<sup>237</sup> !... Vous le savez, vous ?...

La Mère Cathiard, *même jeu*.

Oui !... Oui !...<sup>238</sup>

Geneviève

C'est une infamie... Ils me doivent tout... Eh bien, ils iront maintenant, elle et son père, demander des secours à leur Jean Roule...

La Mère Cathiard, *même jeu*.

Oui !... oui !...

Geneviève

Et qu'est-ce que c'est que ce Jean Roule, qui mène tout ce mouvement ?

La Mère Cathiard

Je ne sais pas... Et, comment voulez-vous ?

Geneviève

Un méchant homme... un bandit... un assassin<sup>239</sup>... Je l'ai vu chez Thieux, le soir de la mort de Clémence... Ah ! comme il m'a regardée !... Avec quels yeux !...

La Mère Cathiard

Ainsi !... Voyez-vous ça !... (*La mère Cathiard a fini de s'habiller.*) Mademoiselle Geneviève... me voilà prête...

---

<sup>237</sup> Même infrangible bonne conscience chez Mme Hennebeau, la femme du patron, dans *Germinal* : elle trouve les mineurs « *tout heureux et bien portants* ».

<sup>238</sup> Variante : « Ha !... ha !... »

<sup>239</sup> Deux mots ajoutés.

Geneviève

C'est cela... travaillons... Cela vaudra mieux que de dire des paroles inutiles... Enfin, qu'est-ce qu'ils veulent?... Je voudrais savoir ce qu'ils veulent.

La Mère Cathiard, *elle hausse les épaules.*  
C'est ça... Qu'est-ce qu'ils veulent?...<sup>240</sup>

*(En ce moment, entre Robert.)*

### Scène III

ROBERT, GENEVIÈVE, LA MÈRE CATHIARD

Geneviève, *ennuyée.*

Ah ! c'est toi ?

Robert, *à la mère Cathiard qui s'incline.*

Bonjour, mère Cathiard...<sup>241</sup> (*À Geneviève.*) Je te dérange ?...

Geneviève

Non... Mais pourquoi n'es-tu pas resté avec nos amis ?

Robert

Je ne pouvais plus...

Geneviève

Tu vas me parler et cela me gêne quand je travaille...  
*(Robert s'approche de la toile... Geneviève la retourne contre le chevalet.)*

---

<sup>240</sup> Add. depuis « Enfin ».

<sup>241</sup> Variante : « *(après avoir envoyé un bonjour à la mère Cathiard)* ».

Ah !... tu vois ?... Non... non... je ne veux pas... Tu te moquerais de moi, encore... (*À la mère Cathiard.*) Eh bien ?... Et le panier d'oranges ?...

*(La mère Cathiard fait un geste qui signifie qu'elle a oublié et va chercher le panier d'oranges dans un cabinet, au fond de la pièce.)*

Robert

Ma chère Geneviève... tes amis m'irritent... Ils me font du mal... J'ai cru que je ne pourrais pas attendre la fin du déjeuner... Et si, tout à l'heure, je ne m'étais sauvé du billard où ils boivent le café, en parlant des femmes, de l'immortalité de l'âme, du socialisme du pape, de chasse et de chevaux<sup>242</sup>... je crois que j'aurais éclaté ?... Il se passe ici des choses terribles... et voilà de quoi ils se préoccupent !... Comment mon père peut-il vivre avec d'aussi sinistres imbéciles ?...

Geneviève

Toi, d'abord, tu trouves tout le monde bête...<sup>243</sup> Mais, tu sais qu'avant de s'en aller, ils reviendront ici ?...

Robert

Ah ! ici, ils vont parler d'art... car ils ont également des idées sur l'art !... Ils ne seront plus odieux, ils ne seront que comiques... Et leur comique me réconforte... il me donne un peu plus de fierté de moi-même<sup>244</sup>.

*(La mère Cathiard revient avec le panier d'oranges.)*

Geneviève

---

<sup>242</sup> Variante : « de l'âme, des chevaux, du socialisme, du pape et du salariat ».

<sup>243</sup> Add. depuis « Comment ».

<sup>244</sup> Mirbeau prête à Robert sa propre réaction face à la sottise de nombre de ses confrères.



Eh bien... prends un livre... lis... et tais-toi... (*À la mère Cathiard.*) À nous deux maintenant !... (*Robert s'assied sur un divan... Geneviève s'assied en face du chevalet qu'elle met au point... À Robert.*) Eh bien, lis-tu ?

Robert, *moitié sérieux, moitié railleur.*  
C'est dans ton âme que je lis...

Geneviève

Que tu es énervant !... (*Silence... La mère Cathiard a pris la pose. Geneviève compare le modèle et la toile, avec de petits bochements de tête.*) Ça n'est pas tout à fait cela... La tête un peu plus à gauche, un peu plus penchée... encore... Ah ! bien... très bien... Ne bougez pas... (*Elle se lève, arrange quelques plis de la robe, et regarde l'effet... Avec des gestes de peintre.*) Est-elle belle !... quel accent... quel dessin<sup>245</sup> !... quel... (*Elle achève la phrase dans un geste. Puis elle se met à peindre... Silence.*) Oh ! ces tons de vieil ivoire... ce visage creusé... ce décharnement... c'est exaltant... (*Silence, au bout de quelques secondes, Geneviève fronce le sourcil, pose la palette sur ses genoux, devient plus attentive et grave.*) Mais non, ce n'est pas cela du tout... Je ne sais pas ce qu'il y a aujourd'hui... je ne retrouve plus l'expression... Mère Cathiard, vous n'avez plus l'expression... Votre figure est dure et méchante, aujourd'hui... (*Jeux de physionomie de la mère Cathiard.*) Mais non... mais non... ce n'est pas cela... Vous n'êtes plus du tout dans le sentiment... Prenez une physionomie triste... très triste... Vous n'êtes pas méchante... vous êtes très triste... Rappelez-vous ce que je vous ai dit... Faites comme si vous aviez beaucoup de misère... beaucoup de chagrin... faites comme si vous pleuriez... (*La physionomie de la mère Cathiard prend une expression sinistre. Elle dirige sur Geneviève comme des regards de louve. Robert, qui a suivi toute cette scène, se lève du divan.*) Voyons... vous ne me comprenez pas ?... (*Avec un peu d'impatience.*) Comme si vous pleuriez... Ça n'est pourtant pas difficile... (*L'intensité du regard de la vieille et sa fixité deviennent tellement*

---

<sup>245</sup> Variante : « quel ton ! ».

*génantes que Geneviève tout à coup frissonne, se lève aussi et recule.)*  
Pourquoi me regardez-vous ainsi ?... Vous ne m'avez jamais regardée ainsi... Est-ce que vous êtes malade ?...<sup>246</sup>

Robert, *intervenant, sévère.*

Geneviève !...

Geneviève, *agacée.*

Que veux-tu, toi ?...

Robert

Tu es trop nerveuse... tu n'es pas en train de travailler...  
Et vous, mère Cathiard, rentrez chez vous... (*La mère Cathiard regarde Geneviève et Robert d'un air hébété, maintenant.*) Cela vaut mieux... croyez-moi !...

(*La mère Cathiard se lève, se défait.*)

Geneviève

Pourquoi dis-tu cela ?... Pourquoi fais-tu cela ?...

Robert, *impérieux.*

Je t'en prie... Ne m'oblige pas à faire plus<sup>247</sup>.

Geneviève, *déposant palette et pinceaux, et payant la mère Cathiard.*  
Vous reviendrez demain, alors ?

Robert, *vivement.*

Elle ne revindra plus...

Geneviève, *impatiente et gênée.*

Mais... pourquoi ?...

---

<sup>246</sup> Mirbeau a déjà évoqué une séance de pose d'une pauvre, octogénaire, dans un de ses contes cruels, « La Vieille » (1887), rebaptisé « L'Octogénaire » (1889)..

<sup>247</sup> Variante : « davantage ».

Robert, *lui coupant la parole.*  
Chut !...

Geneviève  
Es-tu fou ?... Qu'est-ce qu'il te prend ?... Robert... ah !  
Robert... toi aussi, tu as des yeux méchants...

La Mère Cathiard, *elle a fini de se déshabiller et elle est prête à partir.*  
Mademoiselle... monsieur Robert<sup>248</sup>... faites excuse...

Robert  
Allez, maintenant, mère Cathiard... (*L'accompagnant, très bas, de façon à n'être pas entendu de Geneviève.*) Et n'emportez pas de cette maison trop de haine !...

(*La mère Cathiard sort lentement, pesamment, avec des airs de ne pas comprendre. Geneviève a sonné. La femme de chambre se présente et reconduit la mère Cathiard qui, avant de disparaître, montre son profil dur, sur le fond lumineux<sup>249</sup> de la baie du vestibule.*)

## Scène IV

ROBERT, GENEVIÈVE

Geneviève, *fâchée, avec de petites larmes qu'elle essuie.*

---

<sup>248</sup> Variante : « Chut ! (*La mère Cathiard est prête à partir... À Geneviève.*) Et maintenant, embrasse la main de cette pauvre femme (Robert [*sic*, par inadvertance, pour Geneviève] et la mère Cathiard regardent Robert étonnés.) / G. (*bas à R.*) – Es-tu fou ? Qu'est-ce qu'il te prend ? / R. (*bas, très fermé*) – Fais ce que je te dis !... / G. – Robert !... Oh ! Robert !... Toi aussi tu as des yeux méchants ! / R. (*plus tendre.*) – Allons ! (*G. prend la main de la mère C., qu'elle embrasse.*) »

<sup>249</sup> Mot ajouté.

M'humilier ainsi... devant cette vieille mendicante !...  
Ah !...<sup>250</sup>

Robert

Geneviève ?

Geneviève

Va-t'en... ne me parle pas... Je te déteste...

Robert

Geneviève ?

Geneviève

Jamais, je n'aurais cru cela de toi... (*Elle sanglote.*) Tu es donc devenu tout à fait fou ? C'est odieux... odieux !... Qu'est-ce qu'elle va penser de moi ? Qu'est-ce qu'elle va dire de moi ?...<sup>251</sup>

Robert

Ne pleure point... Il ne faut point, quand ils vont venir ici, qu'ils voient que tu as pleuré... Écoute-moi... Si tu étais une grande artiste, que tu fusses capable de donner à l'humanité un chef-d'œuvre... de souffrance et de pitié... ce serait bien... Mais, pour mettre un instant, dans ta vie oisive, une distraction ou une vanité... jouer ainsi avec la douleur et la misère des pauvres gens... je dis que c'est mal... que c'est indigne d'une âme haute...

Geneviève, *piquée.*

Je n'ai pas la prétention d'être une grande artiste... pourtant, ma médaille... au Salon... l'année dernière... cela veut bien dire quelque chose, il me semble...

Robert

---

<sup>250</sup> Add. depuis « devant ».

<sup>251</sup> Add. depuis « Tu es ».

Ma pauvre petite<sup>252</sup> !...

Geneviève

Tu m'énerves... tu m'énerves...<sup>253</sup> D'abord, je ne t'avais pas prié de venir ici... Je suis chez moi, ici...<sup>254</sup> Pourquoi es-tu venu ?

Robert, *très doux*.

Je voudrais te faire comprendre... Geneviève, rappelle-toi notre admirable mère, dont les vertus préservèrent, si longtemps, cette maison des catastrophes qui la menacent aujourd'hui...

Geneviève

Eh bien !...

Robert

Eh bien<sup>255</sup>, elle t'avait légué un grand devoir, et la plus belle, et la plus douce mission qu'il soit donné à une femme d'accomplir... l'apaisement des ivresses de la Force, l'intercession en faveur des faibles... l'éducation des ignorances et des brutalités... Ce devoir, dont je ne te demande pas de le porter — comme notre mère qui fut une sainte — jusqu'au plus complet oubli de soi... comment l'as-tu rempli ?...<sup>256</sup>

Geneviève

---

<sup>252</sup> Mirbeau prête à Robert son mépris pour les médailles décernées aux Salons annuels par les « *institutards* ». Il n'a cessé de tourner en ridicule ces « *bazars des médiocrités à treize sous* », comme il les qualifie, qui perpétuent la tyrannie de l'École, avec son « *jury des bons amis* » et ses dérisoires breloques, récompensant « *les médiocres, les myopes et les souples* ».

<sup>253</sup> Phrase ajoutée.

<sup>254</sup> Phrase ajoutée.

<sup>255</sup> Add. des deux « Eh bien ».

<sup>256</sup> Suppr. : « Qu'as-tu fait ? »

Et toi, qui as déserté la maison... toi, dont la vie renégate est le grand chagrin de notre père?... Il te sied, vraiment, de parler de devoir !<sup>257</sup>

Robert, *ferme*.

Je tâche de l'accomplir, selon mes forces, ailleurs qu'ici, où je ne puis rien... Mais toi, c'est ici que tu devais l'accomplir...

Geneviève

Je fais ce que je peux... je suis bonne pour tout le monde... je donne à tout le monde... Et tout le monde me déteste...

Robert

Ce n'est pas seulement de l'argent qu'il faut savoir donner, ma pauvre Geneviève... C'est de la conscience... c'est de l'espérance... c'est de l'amour...

Geneviève

Dis tout de suite que je suis une méchante fille<sup>258</sup>...

Robert

Non, tu n'es pas méchante... mais tu ne sais pas avoir de l'amour...

Geneviève, *après un temps*.

Je m'ennuie ici... et tous ces gens me font peur... Ils sont méchants...

Robert

C'est que tu es trop loin d'eux...<sup>259</sup> Il n'y a pas de cœurs méchants... il n'y a que des cœurs trop loin l'un de l'autre... voilà

---

<sup>257</sup> Add. depuis « qui as ».

<sup>258</sup> Variante : « suis méchante ».

le grand malheur !... (*Voix dans l'escalier.*) Tes amis !... Essuie tes yeux, souris... (*Il l'embrasse.*) ne sois plus triste...

Geneviève

Comment veux-tu que je ne sois pas triste quand tu me parles ?... Tu me dis toujours des choses que je ne comprends pas.<sup>260</sup>

(*Entrent Capron, Dubormel, de la Troude.*)

## Scène V

LES MEMES, CAPRON, DUHORMEL, DE LA TROUDE<sup>261</sup>

Duhormel

---

<sup>259</sup> Variante : « R. – [...] avoir de l'amour... Notre mère savait, elle... Et son grand exemple est parti d'ici. (*G. pleure. R. lui prend les mains et l'attire vers lui.*) Ah ! si je pouvais faire passer un peu de ma pensée dans la tienne... Un peu de l'âme de notre mère dans la tienne ! / G. – Je ne veux pas que tu me croies méchante... Je ne suis pas méchante !... »

<sup>260</sup> Variante : « R. – [...] Il y a aussi des cœurs trop seuls et qui ne se connaissent pas... Depuis que l'esprit de notre mère ne veille plus sur cette maison, tu es trop seule ici. Même quand je suis là et que je te parle, je sens bien que tu ne m'entends plus. (*Voix dans l'escalier.*) Voilà tes amis qui viennent... Allons ! Essuie tes yeux, souris. (*Il l'embrasse.*) Tâche d'être gaie... C'est fini. / G. : – Tu me dis toujours des choses que je ne comprends pas !... / R. – C'est que ton âme n'est pas là où est la mienne... Nous ne sommes pas du même côté de la douleur. » Mirbeau a dû sentir le ton artificiel de ces échanges. Dans *Les affaires sont les affaires* (1903), il présentera de nouveau un couple frère-sœur. Mais ce sera la sœur, Germaine, qui sera idéologiquement et sexuellement émancipée, cependant que le frère, Xavier, sera « un petit être pourri », tout juste bon à gaspiller les millions volés par son père. Dans les deux cas de fratries, les mêmes conditions sociales et le même environnement culturel produisent des effets différents sur les enfants, qui semblent donc disposer d'une marge de manœuvre et d'un certain libre-arbitre, par opposition au déterminisme le plus strict, cher à Zola.

<sup>261</sup> Par inadvertance, Mirbeau a écrit « Tourde » sur le manuscrit. Par la suite il ne sera plus question que « de la Troude ».

Et nous qui pensions vous surprendre, en plein travail,  
mademoiselle ?

Capron

En pleine inspiration...

Geneviève

Je n'étais pas en train... j'ai renvoyé le modèle.

*(Robert est allé près de la grande baie où il affecte de regarder le  
paysage.)*<sup>262</sup>

De la Troude, *il examine les études, aux murs.*

Toujours révolutionnaire, ma chère Geneviève...  
impressionniste même, si j'ose dire...<sup>263</sup> Du blanc... du rose... du  
bleu... Qu'est-ce que c'est que ça ?... *(Il désigne une toile.)* Un  
moulin ?...

Geneviève

Oh ! monsieur de la Troude... Vous voyez bien que c'est  
une vieille femme qui ramasse du bois...

De la Troude

Ça ?... Ah ! par exemple !... *(Il a mis son lorgnon et regarde  
plus attentivement.)* C'est vrai !... Eh bien, au premier abord, cette  
vieille femme, je l'avais prise pour un moulin... Du reste<sup>264</sup>, avec  
la nouvelle école, je m'y trompe toujours... La mer, les vieilles  
femmes qui ramassent du bois<sup>265</sup>, les moulins, les jardins, les  
troupeaux de moutons, les ciels d'orage... c'est exactement la

---

<sup>262</sup> Supp. : « Capron—L'inspiration ne se commande pas... Ah ! voilà... on la  
prend quand elle vient. »

<sup>263</sup> Six mots ajoutés.

<sup>264</sup> Deux mots ajoutés.

<sup>265</sup> Addition de la relative.



même chose<sup>266</sup>... Excusez ma franchise, ma chère enfant... mais, vous le savez, en peinture, comme en politique, comme en tout... je suis une vieille ganache, moi...<sup>267</sup> Charmant d'ailleurs... plein de lumière... de talent... (*Il examine d'autres études.*) Très curieux...

Capron

Ne l'écoutez pas... D'abord, il aime à vous taquiner... Et puis, notre ami la Troude est ce que les peintres appellent un philistin...

De la Troude

Et je m'en vante !...

Capron

Et il s'en vante !...<sup>268</sup>

---

<sup>266</sup> Critique classique adressée aux impressionnistes par les académistes et les critiques tardigrades : l'absence de contours et les couleurs changeantes, jugées peu conformes à la réalité supposée fixe des objets, empêchent de bien reconnaître les motifs.

<sup>267</sup> Suppr. : « Je suis pour la tradition ». Pour Mirbeau, le conservatisme politique et l'académisme ont partie liée. Les combats esthétiques qu'il a menés, notamment pour la peinture impressionniste, pour Van Gogh, Rodin et Camille Claudel, sont inséparables et complémentaires de ses combats politiques.

<sup>268</sup> Suppression : « (*avec défi.*) Eh bien, moi, mon cher, la semaine dernière, à Paris, j'ai encore acheté un Manet ! Ah !... cela m'en fait cinq ! / Tr. – Alors, vous aimez ça, vraiment ? ... C'est une passion, décidément. / C. – Mon Dieu !... J'aime ça... comme autre chose !... Mais je pense qu'il faut être de son temps... qu'il faut être moderne... Je suis moderne, voilà tout ! / Tr. – Enfin, voyons, expliquez-moi... Qu'est-ce que vous trouvez, dans le Manet ? / C. – J'y trouve... je ne sais pas, moi... quelque chose... (*Il fait des gestes.*)... Il y a là-dedans une note... une petite note particulière... C'est enlevé... c'est extraordinaire... c'est... je ne sais pas, moi... Enfin, c'est ça ! Et puis, vous avez vu, dans *Le Figaro*, l'autre jour, on m'appelle "un amateur éclairé des arts". Mais c'est évident !... Tenez, mon cher la Troude. (*Ils s'éloignent en continuant de parler.*) ». Ce passage supprimé révèle que Mirbeau, toujours lucide, ne se faisait guère d'illusions sur l'effet à long terme des combats esthétiques entrepris pour la cause de l'impressionnisme, mais qui ne sauraient donner du goût à la masse de ceux qui en sont totalement dépourvus : bon nombre de ceux qui achètent des toiles, ou qui prétendent les admirer, hier

Geneviève, à *Duhormel*.  
Un peu de bière, monsieur Duhormel ?...

Duhormel  
Volontiers, mademoiselle... (*Geneviève verse de la bière.*)

Merci.

Geneviève  
Pourquoi mon père n'est-il pas venu avec vous ?

Duhormel  
Hargand est en conférence avec Maigret... Il sera ici dans quelques minutes, je pense...

Geneviève  
A-t-on des nouvelles de la réunion ?

Duhormel  
Sans doute que Maigret en apportait... Nous le saurons tout à l'heure...

Geneviève  
Je suis impatiente... j'ai peur...

Duhormel<sup>269</sup>

---

ou aujourd'hui, le font par snobisme, ou y voient un investissement potentiellement très intéressant. L'impressionnisme risque alors d'être récupéré par le système marchand, dont un influent critique d'art tel que lui est inévitablement partie prenante (on parle précisément de « système marchand-critique »). Si Mirbeau a supprimé ce passage, c'est sans doute par prudence, de peur de faire une contre-publicité aux amateurs d'art susceptibles d'acheter les toiles de Monet ou de Pissarro.

<sup>269</sup> Variante : « G. – Que tout cela est triste ! / – D. : – C'est fâcheux, en effet, et »...

Cela tombe mal, en effet... Je crains bien d'être obligé de remettre la grande chasse que je voulais vous offrir.<sup>270</sup>

Geneviève

Vous redoutez beaucoup, n'est-ce pas ?

Duhormel

Beaucoup, non... Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter outre mesure...<sup>271</sup> Mais il est certain que la région va être bouleversée durant quelques jours...

Geneviève

Mon père voit très en noir, lui...

Duhormel

Hargand est pessimiste... Il s' imagine souvent des choses qui ne sont point... Le mouvement est beaucoup plus à la surface qu'en profondeur...<sup>272</sup>

Capron, *il a quitté de la Troude.*

Pourquoi y aurait-il une grève ici, où il n'y en a jamais eu<sup>273</sup> ?... Voilà ce qu'il faut se dire...

Duhormel

Évidemment...

De la Troude, *il vient se rasseoir, près de Geneviève.*

---

<sup>270</sup> Suppr. : « Quel dommage ! »

<sup>271</sup> Suppr. : « Cela ne sera rien... presque rien... Un petit dérangement, seulement. »

<sup>272</sup> Phrase ajoutée.

<sup>273</sup> Dans les usines Schneider, au Creusot, il n'y avait pas eu non plus de grève depuis 1871, comme l'a rappelé Jules Huret dans son *Enquête sur la question sociale*, qui vient de paraître en volume et où Mirbeau a trouvé nombre des formules cyniques proférées par des industriels et des financiers et qu'il va mettre dans la bouche de ses personnages, aussi grotesques qu'odieux.

Évidemment...<sup>274</sup>

Capron

Et puis, admettons... Une grève, qu'est-ce que c'est que ça... surtout, si dès le début on montre de l'énergie contre elle, et qu'on ne lui cède rien... rien?... Que peuvent ces malheureux contre l'énorme puissance industrielle et financière qu'est Hargand?... Mais aura-t-il l'énergie nécessaire?...

Geneviève, *vivement*.

Vous en doutez ?

Capron

Non, mademoiselle... et je me suis mal exprimé... Je ne doute pas de l'énergie de votre père... c'est, au contraire, un homme très résolu, très brave... Il nous a donné, vingt fois, les preuves d'une résistance admirable... (*Un temps.*) Oui... mais il y a un peu de sa faute, dans ce qui arrive aujourd'hui.

Geneviève

Comment cela ?

Capron

C'est un rêveur, quelquefois... Il croit à l'amélioration des classes inférieures... (*Il lève les bras au ciel.*) à la moralisation de l'ouvrier<sup>275</sup>... Quelle erreur !...

Geneviève

Généreuse, en tout cas...

---

<sup>274</sup> Suppr. d'une réplique de la Troude : « Évidemment. »

<sup>275</sup> Six mots ajoutés. L'expression de « *moralisation de l'ouvrier* » sous-entend que les « *classes inférieures* » sont étrangères à la « morale », apanage des nantis. Mais, alors qu'Hargand est un patron plus ouvert que la moyenne de l'époque et souhaite faire l'effort d'élever la moralité des prolétaires, d'autres, tel Capron, sont persuadés que c'est peine perdue avec des « *brutes* » et des alcooliques et qu'il vaut mieux les laisser dans leur crasse morale.

Capron

Non, mademoiselle, il n'y a pas d'erreurs généreuses... Il y a des erreurs, tout court... Voyez-vous, il a laissé trop de choses envahir ses usines...<sup>276</sup> des syndicats, des associations de toute sorte, qui sont la mort du travail, l'affaiblissement de l'autorité patronale... le germe de la révolution... Quand on donne pour vingt sous de bien-être et de liberté à un ouvrier... il en prend tout de suite pour vingt francs... C'est réglé...

Duhormel

Pour vingt francs... pour cent francs.

Capron<sup>277</sup>

Lâchez-lui la bride sur le cou... et il s'emporte... Et il rue... et il ne sait plus où il va... et il casse tout... Il y a longtemps que je l'ai observé. (*Affirmatif et doctoral*)... Le prolétaire est un animal inéducable... inorganisable... imperfectible<sup>278</sup>... On ne le maintient qu'à la condition de lui faire sentir, durement, le mors à la bouche, et le fouet aux reins... J'ai dit tout cela à Hargand, autrefois... car avec ses manies d'émancipation, ses boulangeries et ses boucheries coopératives... ses écoles professionnelles, ses caisses de secours, de retraites... ses sociétés de prévoyance... toute cette blague<sup>279</sup> socialiste — oui, socialiste — par quoi, loin de fortifier son pouvoir, on ne risque que de le diminuer et de le perdre... il rendait difficile dangereuse, notre situation à nous autres qui sommes bien un peu obligés de nous modeler sur lui...

---

<sup>276</sup> Suppr. : « il a laissé se développer contre lui »...

<sup>277</sup> Suppr. : « D. – Cela dépend / C. – Cela dépend de quoi ?... Non, non... »

<sup>278</sup> Adjectif ajouté. Dans son interview par Jules Huret (*op. cit.*, p. 66), le baron Alphonse de Rothschild décrétait que « *chacun a la part de capital que méritent son intelligence, son énergie, son travail propres* ». Autre façon, moins brutale, de dire que les prolétaires sont « *inéducables* » et qu'ils méritent de rester au bas de l'échelle. Quant au banquier Christophle, Ornais comme Mirbeau, il déclarait qu'« *il faut donner à chaque classe une éducation appropriée au rôle qu'elle doit jouer* » – et, donc, limiter au maximum l'instruction donnée aux futurs prolétaires (*ibid.*, p. 125).

<sup>279</sup> Variante : « organisation ».

Il doit s'apercevoir aujourd'hui que j'avais raison... (*Sur un mouvement de Geneviève.*) Notez, mademoiselle, que je ne crois pas, cette fois-ci, à la grève... Comme Duhormel, je suis convaincu que c'est un mouvement factice...

Duhormel

Parbleu !...

Capron

Qu'il ne repose sur rien de sérieux...<sup>280</sup> par conséquent, qu'il sera facile de l'arrêter... Mais je voudrais que ce fût, pour notre ami, un avertissement, une leçon... et qu'il comprît, enfin, qu'il n'y a pas d'autres moyens de mener ces brutes que ceux qui consistent à les brider de court... à leur serrer la vis, comme ils disent. (*Il fait le geste de serrer une vis.*) Mais là, sérieusement... fortement... impitoyablement...

De la Troude

En principe, et d'une manière générale<sup>281</sup>, vous êtes dans le vrai, mon cher Capron... quoique, peut-être, il y eût beaucoup à dire... pour un libéral, tel que je suis...<sup>282</sup> Mais ici, la situation est particulière... Dieu merci ! les idées modernes n'ont pas trop pénétré dans le pays. Les meneurs n'ont pas de prise... pas beaucoup, du moins, sur l'esprit de nos braves travailleurs...

Capron

Nos braves travailleurs !...<sup>283</sup> Heu !... heu !... Croyez-vous ?...

De la Troude

---

<sup>280</sup> Addition depuis « Parbleu ».

<sup>281</sup> Cinq mots ajoutés.

<sup>282</sup> Sept mots ajoutés.

<sup>283</sup> Phrase ajoutée.

Parfaitement...

Capron

Et ce Jean Roule qui, en quelques jours, a su déchaîner cinq mille ouvriers... cinq mille ouvriers qui, jusqu'ici, avaient résisté à toutes les excitations, à tous les appels de révolte ?

De la Troude

Un songe-creux... un phraseur qui ne sait ce qu'il dit... Vous refusez vous-même de croire à ce mouvement...<sup>284</sup>

Capron

Sans doute... sans doute...<sup>285</sup> Cependant Hargand avoue l'influence de cet homme... Il prétend qu'il a de l'éloquence... de l'entraînement... un esprit de propagande et de sacrifice... un grand courage...

De la Troude

Fuu... utt !...<sup>286</sup>

Capron

C'est plus qu'il n'en faut, soyez-en sûr, mon cher la Troude, pour empoisonner, en peu de temps, tout un pays...

De la Troude

Allons donc !... ces qualités-là sont des qualités exclusivement aristocratiques<sup>287</sup> et bourgeoises. Elles ne sauraient animer l'âme d'un simple ouvrier.<sup>288</sup>

---

<sup>284</sup> Suppr. : « Rien de dangereux ». Add de « qui [...] dit ». Variante : « Vous avouez vous-même ».

<sup>285</sup> Variante : « Permettez !... J'avoue ! ... J'espère, et c'est déjà bien joli. »

<sup>286</sup> Réplique ajoutée.

<sup>287</sup> Adjectif ajouté.

Geneviève

Je ne suis pas aussi rassurée que vous... Je connais ce Jean Roule... Il est effrayant !...

De la Troude<sup>289</sup>

Vous avez tort de vous effrayer... Au fond, les hommes ne sont rien, parce qu'on peut toujours les mater. Les idées seules sont terribles<sup>290</sup>... Eh bien, au point de vue idées, la situation ici, je le répète, est admirable... Voyons ?... de quoi se plaindraient les ouvriers ?... Ils sont très heureux<sup>291</sup>...

Capron

Trop heureux !... C'est bien ce que je leur reproche...

De la Troude

---

<sup>288</sup> Suppr. : « C. – Je vous demande bien pardon... Seulement, vertus chez nous, qui savons les diriger dans le bon sens, elles deviennent crimes, chez le prolétaire, qui s'en est fait une sorte de revendication et de révolte. / Tr. – Le prolétaire !... le prolétaire !... rien ne m'agace comme ce mot !... Voulez-vous mon opinion sur le prolétaire ?... Eh bien, je ne crois pas au prolétaire... je ne crois pas au mouvement ouvrier... je ne crois pas au so-cialis-me ! Est-ce clair ? (*Capron hausse les épaules.*) Je ne crois qu'aux francs-maçons !... Les francs-maçons !... Ah ! oui !...Voilà le vrai danger... Voilà le mal, le seul mal contemporain !... Supprimez les francs-maçons ; et vous supprimerez du même coup tous les malentendus sociaux !...Mais il n'y a pas de francs-maçons ici... pas encore, di moins ! »

<sup>289</sup> Suppr. « Est-il ou n'est-il pas franc-maçon ? Tout est là !... Non, ma chère Geneviève »...

<sup>290</sup> C'est aussi ce que pense Mirbeau ! Le 1<sup>er</sup> mai 1892, il écrivait, dans *L'Endebors* de Zo d'Axa : « *Le vieux monde croule sous le poids de ses propres crimes. C'est lui-même qui allumera la bombe qui doit l'emporter. Et cette bombe sera d'autant plus terrible qu'elle ne contiendra ni poudre, ni dynamite. Elle contiendra de l'Idée et de la Pitié, ces deux forces contre lesquelles on ne peut rien* » (*Combats politiques*, Séguier, 1990, pp. 124-125).

<sup>291</sup> Alphonse de Rothschild déclarait à Jules Huret que « *les ouvriers sont très satisfaits de leur sort* » (*op. cit.*, p. 64). Et Cousté, président de la Chambre de Commerce de Paris, soutenait même que « *jamais l'ouvrier n'a été plus heureux qu'aujourd'hui* » (*ibid.*, p. 53).



Ils ont tout... de bons salaires... de bons logements... de bonnes assurances... et des syndicats... ce que, pour ma part, et d'accord avec vous, mon cher Capron, je trouve excessif...

Capron

Dites... scandaleux... monstrueux...<sup>292</sup> (*Il s'anime.*) Comment?... Des ouvriers... de simples ouvriers... des gens sans instruction... sans moralité... sans responsabilité dans la vie... et qui n'ont pas le sou... et qui mangent, ou plutôt, qui boivent tout ce qu'ils gagnent<sup>293</sup>... au sur et à mesure qu'ils le gagnent, auraient le droit de se réunir en syndicat, comme nous, les patrons... de se défendre, comme nous, les patrons, et contre nous?... Mais, plutôt que d'admettre un droit aussi exorbitant, aussi antisocial... j'aimerais mieux brûler mes usines... oui, les brûler de ces mains que voilà !... (*Sur un mouvement de Robert.*) Ah ! j'entends bien, vous prétendez...

Robert, *très froid.*

Moi, monsieur?... Je ne prétends rien... je vous écoute...

Capron

Ta, ta, ta... vous prétendez que les idées changent, qu'elles ont changé... qu'elles changeront, un jour?... Est-ce cela ?...

Robert, *très vague.*

Si vous voulez !...

---

<sup>292</sup> Suppr. : « immoral ».

<sup>293</sup> Un industriel de Roubaix déclarait à Jules Huret, un an plus tôt, que les ouvriers sont tous des ivrognes qui dépensent la moitié de leurs salaires au cabaret (*op. cit.*, p. 64). Quant à Rothschild, il ajoutait que, si jamais on réduisait la journée de travail à huit heures, les ouvriers iraient boire davantage encore (*ibid.*, p. 64).

Capron

Eh bien, cela m'est indifférent... Ce que je veux constater, c'est que les intérêts sont immuables... immuables, comprenez-vous ?... Or, l'intérêt exige<sup>294</sup> que je m'enrichisse de toutes les manières, et le plus qu'il m'est possible... Je n'ai pas à savoir ceci et cela... je m'enrichis, voilà le fait... Quant aux ouvriers... ils touchent leurs salaires, n'est-ce pas ?... Qu'ils nous laissent tranquilles... Ah ça ! vous n'allez pas, je pense, établir une comparaison entre un économiste et un producteur tel que je suis, et le stupide ouvrier qui ignore tout, qui ignore même ce que c'est que Jean-Baptiste Say et Leroy-Beaulieu<sup>295</sup> ?...

Robert, *ironique*.

Lesquels, d'ailleurs, ignorent aussi totalement ce qu'est l'ouvrier...<sup>296</sup>

Capron

L'ouvrier ?... Heu !... L'ouvrier, mon jeune ami, mais c'est le champ vivant que je laboure, que je défonce jusqu'au tuf<sup>297</sup>... (*S'animant.*) pour y semer la graine des richesses que je récolterai, que j'engrangerai dans mes coffres. Quant à l'affranchissement social... à l'égalité... à — comment dites-vous cela ? — la solidarité ?... Mon Dieu ! je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils s'établissent, dans l'autre monde<sup>298</sup>... Mais dans ce

---

<sup>294</sup> Variante : « veut ».

<sup>295</sup> Add. de Leroy-Beaulieu. Jean-Baptiste Say (1767-1832) était un industriel du coton et un économiste, théoricien du capitalisme industriel et chantre de « l'entrepreneur ». Paul Leroy-Beaulieu (1843-1916) était un économiste, professeur au Collège de France et un des plus notables théoriciens du libéralisme économique. Dans son interview par Jules Huret, il tenait ces propos, auxquels font écho ceux de Capron : « *Il faut qu'il y ait des pauvres et des riches, pour que les pauvres luttent pour devenir riches, car c'est de cela qu'est fait le progrès social, non d'autre chose* » (*op. cit.*, p. 342).

<sup>296</sup> Réplique ajoutée.

<sup>297</sup> Suppr. : « que je soulève en grosses mottes humaines ».

<sup>298</sup> Interviewé par Jules Huret, dans son *Enquête sur la question sociale*, le duc de La Rochefoucauld, président de la droite royaliste à la Chambre, déclarait

monde-ci... halte-là !... Des gendarmes... encore des gendarmes... et toujours des gendarmes... Voilà comment je la résous, moi, la question sociale...

Duhormel

Vous allez un peu loin, Capron... et je ne suis pas aussi exclusif que vous... étant plus libéral que vous...<sup>299</sup> Pourtant, je ne puis nier qu'il y ait beaucoup de vérité dans ce que vous avancez...

Capron

Parbleu !... ce ne sont pas des paroles en l'air. Je ne suis ni un poète ni un rêveur, moi... je suis un économiste... un penseur... et, ne l'oubliez pas, un républicain... un véritable républicain... Ce n'est pas l'esprit du passé qui parle en moi... c'est l'esprit moderne... Et c'est comme républicain, que vous me verrez toujours prêt à défendre les sublimes conquêtes de 89, contre l'insatiable appétit des pauvres !...<sup>300</sup>

Duhormel

---

benoîtement : « Évidemment, il faut en revenir à l'Évangile, qui dit que, si on est malheureux sur cette terre, on sera plus heureux dans l'autre monde. Il n'y a pas moyen autrement. Remarquez que c'est là un des côtés merveilleux de la religion » (*op. cit.*, p. 113). Pour Mirbeau comme pour Marx, la religion est bien l'opium du peuple, destiné à l'anesthésier et à l'empêcher de prendre conscience de son oppression et de se révolter.

<sup>299</sup> Addition depuis « et je ». Suppr. : « peut-être », « mon cher Capron ».

<sup>300</sup> Variante : « Je suis un économiste... je sais donc ce que je dis... je suis un républicain... je sais donc ce que je fais. » Mirbeau se méfie des économistes et il est aussi atterré que les économistes dissidents qui, aujourd'hui, dénoncent la pensée économique dominante, laquelle tend à justifier le capitalisme financier et l'autorégulation par les marchés. Pour Mirbeau, les économistes sont des charlatans chargés de justifier et de légitimer le désordre établi au nom d'une pseudo-science. Par ailleurs, Mirbeau dénonce la mystification idéologique de la Révolution française, confisquée par la nouvelle classe dominante et prédatrice, la bourgeoisie, et qui aboutit à Isidore Lechat et à ses cinquante millions.

Il est certain qu'on ne peut rien changer à ce qui est...  
Dans une société démocratique bien construite, il faut des riches...

Capron

Et des pauvres...

Duhormel

C'est évident...

Capron

Qu'est-ce que deviendraient les riches, s'il n'y avait pas de pauvres ?

Duhormel

Et les pauvres, qu'est-ce qu'ils feraient, s'il n'y avait pas de riches ?<sup>301</sup>

Capron

Cela saute aux yeux... Il faut des pauvres pour faire davantage sentir aux riches le prix de leurs richesses...

Duhormel

Et des riches pour donner aux pauvres l'exemple de toutes les vertus sociales...

De la Troude

Voilà une phrase qui devrait servir d'épigraphe à toutes nos constitutions.<sup>302</sup>

Duhormel

---

<sup>301</sup> Dans le manuscrit, les deux répliques de Capron sont mises dans la bouche de Dehormel.

<sup>302</sup> Réplique ajoutée.

Et c'est tellement juste<sup>303</sup>, que je veux vous faire un aveu... (*Mouvement d'attention.*) Voici... vous savez que je suis chasseur?... Or, quand j'étais pauvre (*À Geneviève.*), car j'ai été pauvre, Mademoiselle...

Capron

Vous voyez qu'on n'en meurt pas...

De la Troude

Au contraire.<sup>304</sup>

Duhormel, *reprenant.*

Quand j'étais pauvre, je ne pouvais admettre qu'il y eût des chasses privilégiées... et, sincèrement je m'indignais que l'on n'accordât pas à tout le monde le droit de chasser, au moins, sur les domaines de l'État... Quand je suis devenu riche, j'ai changé d'avis, tout d'un coup...

Capron

Parbleu... Vous avez ouvert les yeux...<sup>305</sup> vous avez vu clair...

Duhormel

Immédiatement, j'ai compris l'utilité économique des grandes chasses, où l'on voit des gens dévoués dépenser trois cent mille francs, par an, à nourrir des faisans.

Capron

« L'utilité économique des grandes chasses », voilà le mot...

Duhormel

---

<sup>303</sup> Variante : « C'est évident !... C'est évident !... C'est tellement évident... »

<sup>304</sup> Addition depuis « car j'ai ».

<sup>305</sup> Phrase ajoutée.

Car enfin...<sup>306</sup> la main sur la conscience... est-ce qu'un pauvre — un braconnier par exemple — pourrait dépenser trois cent mille francs, à nourrir, dans une chasse, des faisans ?...

Capron, à Robert.

Parez ce coup-là, jeune homme...

Duhormel

Et ces trois cent mille francs... où vont-ils ? Ils vont à tout le monde... à la masse<sup>307</sup>...

Capron

Admirez combien la Société est maternelle...<sup>308</sup> au braconnier lui-même.

Duhormel

Bien entendu... chacun en profite...

Capron

Irréfutable ?... Économiquement, scientifiquement, mathématiquement irréfutable... Toute la question est là...

Duhormel

Et elle est encore en ceci que mon exemple prouve qu'il est très facile à tout le monde de devenir riche... avec de l'ordre, de l'économie... et le respect des lois...<sup>309</sup>

---

<sup>306</sup> Deux mots ajoutés, ainsi que la réplique précédente.

<sup>307</sup> C'est la thèse défendue notamment par le banquier Christophle interviewé par Jules Huret (*op. cit.*, p. 124) : « Je suis chasseur. Quand je suis arrivé à l'Assemblée Nationale, j'aurais voulu proposer qu'on supprimât les grandes chasses louées par l'État. [...] Eh bien, j'ai changé d'avis. Ne croyez pas que c'est parce que j'ai eu, depuis, les moyens de me payer une grande chasse. C'est tout simplement parce que j'ai remarqué que ceux qui les louaient y dépensaient des sommes considérables. J'en connais à qui elles coûtent 150 000 ou 200 000 francs par an ! Cela fait vivre une vingtaine de garde-chasse, on est obligé de construire des grillages pour empêcher le gibier de sortir, tout le pays travaille... »

<sup>308</sup> Ce membre de phrase a été ajouté.

### Capron

Eh bien ! allez leur prêcher ces saines doctrines !... Ils vous traiteront d'exploiteur, et ils vous hurleront la *Carmagnole* au visage !... (*Il fait quelques pas, furieux, piétinant, les mains croisées derrière le dos. Puis, tout à coup, faisant le geste de serrer une vis.*) Leur serrer la vis... Il n'y a que ça... (*À Robert, qui s'est rapproché du groupe*<sup>310</sup>.) Oui... Oui... riez, haussez les épaules... Vous êtes jeune... vous croyez à toutes ces balivernes... mais vous en reviendrez...

### Duhormel

Nous avons tous été comme ça... nous avons tous été comme vous, Robert... C'est la vie... mais c'est l'expérience de la vie qui se charge de rectifier nos idées et de nous guérir de nos emballements... Ah ! la vie !... Elle n'est pas toujours drôle... pour nous surtout...

### De la Troude

Nous avons des tourments<sup>311</sup>, des déceptions, des souffrances, des affaires, de lourdes obligations que les pauvres ne connaissent point... Ils sont libres, les pauvres... Ils font ce qu'ils

---

<sup>309</sup> Variante : « ... riche... Voilà le vrai socialisme et tel que je le comprends ! » Add. : « scientifiquement » et, plus loin, « au visage ». « *Le respect des lois* » traduit l'ironie amère de Mirbeau : pour lui, les lois sont faites par les riches et pour les riches, au détriment de la masse des misérables ; et, de toute façon, les puissants, tel Isidore Lechat, peuvent se permettre au besoin de les transgresser impunément si c'est leur intérêt personnel.

<sup>310</sup> Variante : « (*du plateau et de Duhormel.*) ».

<sup>311</sup> Variante : « D. – Votre socialisme à vous, mon cher Robert, c'est tout au plus un brouillard allemand... un rêve de fumeur de pipe et de buveur de bière... Nous, nous buvons du vin, mon cher, du vin de France... / R. (*qui a pris une carafe.*) – Encore un peu de bière, monsieur ? / D. (*froidement.*) – Merci ! / Tr. – Ce qui est inconcevable, ce qui me dépasse, c'est qu'il y ait des pauvres pour envier les riches ! Ah ! les malheureux, s'ils savaient !... Ah ! je voudrais bien les voir à notre place... / C. – Seulement huit jours ! / Tr. – Je voudrais qu'ils sentissent peser, à leurs épaules le poids accablant de la richesse. Oui, oui, seulement huit jours !... / D. – Ils comprendraient peut-être que c'est nous qui sommes véritablement la douleur humaine... / Tr. – Car enfin, si quelqu'un doit se plaindre, dans la vie, ce sont les riches ! Ils ont des tourments. »

veulent... Ils n'ont à penser qu'à soi... Tandis que nous... (*Il soupire.*) Mais ce qu'il y a d'affreux dans notre situation, c'est que nous ne pouvons même pas devenir pauvres, quand nous le voulons...<sup>312</sup> Ainsi, tenez, ma chère Geneviève... j'ai toujours rêvé ce joli rêve... Je voudrais avoir un petit champ, avec une toute petite maison... et une toute petite vache... et un tout petit cheval... et deux mille francs... pas un sou de plus<sup>313</sup>... deux mille francs... que je gagnerais en cultivant ce petit champ... Être pauvre... quelle joie!... comme ce serait charmant!... quelle idylle exquise et virgilienne. Ne plus avoir de responsabilités sociales... plus de dilatation d'estomac... plus de neurasthénie... plus de goutte!... car les pauvres ignorent la goutte, les veinards... Eh bien, je ne puis pas, même par le rêve, être ce pauvre heureux, candide et bien portant...

Geneviève  
Qui vous en empêche ?

---

<sup>312</sup> Variante : « ... ne connaissent point... leurs fermes qui ne se louent pas... leurs forêts qui brûlent... leurs intendants qui les volent... leurs fils qui font des dettes pour de sales femmes... et tant d'autres choses... est-ce que les pauvres éprouvent ces incessants soucis ?... / C. (*haussant les épaules*) – Allons donc ! / Tr. – Moi, j'ai, vous le savez, perdu ma femme dans une chute de cheval, dans une chasse !... Nommez-moi un pauvre à qui pareille douleur ait été réservée ? / C. – Parbleu ! / Tr. – En réalité, quelles douleurs ont les pauvres ? / C. – Aucune ! / Tr. – Et les riches ? / C. – Toutes !... Ils les ont toutes !... / Tr. – On peut vraiment dire des riches qu'ils sont les déshérités de la vie !... Et ce qu'il y a d'affreux, dans leur situation, c'est qu'ils ne peuvent même pas devenir pauvres quand ils le veulent. »

<sup>313</sup> Cinq mots ajoutés. Ces propos sont une réminiscence de l'interview du duc de La Rochefoucauld par Jules Huret (*op. cit.*, pp. 113-114) : « *On envie le sort des riches, comme s'ils n'avaient pas, comme les autres, leurs douleurs... Ne perdent-ils pas des femmes qu'ils aiment, des enfants ? N'ont-ils pas des tracas, des responsabilités de toutes sortes ? [...]* Pour moi, le bonheur parfait serait celui d'un paysan qui aurait 2 000 francs de rente et une bonne ferme sur un plateau fertile. J'exploiterais moi-même, mes enfants m'aideraient dans les cultures et dans l'élevage des bestiaux. [...] Je n'aurais pas de soucis, ni de joies extraordinaires, mais non plus de grands malheurs, et ce serait en somme le bonheur aussi complet qu'on puisse le rêver sur cette terre. »



## De la Troude

Mais, ma chère enfant, j'ai trop d'hôtels, de châteaux, de forêts, de chasses, d'amis, de domesticité... Je suis rivé à ce boulet : la richesse !... (*Soupirant.*) Il faut bien que je le tire !...<sup>314</sup>

(*Capron et Dubormel approuvent, en soupirant, eux aussi, et levant les bras au ciel.*)

Geneviève, *se levant et allant vers la porte.*

Et mon père qui ne vient pas ?... Je suis vraiment inquiète...

De la Troude, *à Dubormel et à Capron.*

Vous le voyez... elle est inquiète... Est-ce que les pauvres sont jamais inquiets, eux ?... (*Il se lève.*) Et ils nous envient !... (*En se retournant, il voit Robert qui est revenu s'appuyer à la grande baie de l'atelier.*) Pourquoi restez-vous dans votre coin ?... Pourquoi ne dites-vous rien ?...<sup>315</sup>

Robert, *pendant toute cette scène, a donné des signes d'énervement.*

Et que pourrais-je vous dire ?... Vous êtes les sourds éternels... Vous n'entendez pas plus ce qui vous implore que ce qui vous menace<sup>316</sup> !... Avec moins de pitié encore, avec un orgueil plus féroce et plus âpre, vous êtes pareils à ceux d'il y a cent ans... Quand la Révolution était déjà sur eux... qu'elle leur

---

<sup>314</sup> Variante : « Ah ! ce n'est pas toujours drôle d'être riche ! »

<sup>315</sup> Variante : « C. (*il entraîne Dubormel, bas.*) – Valentine des Iris... je lui avais tout donné, vous le savez. Hôtel, chevaux, 10 000 francs par mois... Des sacrifices énormes !... Et ses moindres caprices !... Ainsi, son salon ne lui plaisait plus... elle a voulu changer... Soit !... Eh bien, mon ami, l'autre jour, à Paris, je l'ai surprise avec... un ouvrier tapissier ! Ah ! je voudrais les y voir, dans des circonstances pareilles !... / D. (*bas aussi.*) – Et ce qui se passe dans mes chasses !... Tous mes faisans crèvent... il y a une épidémie sur mes faisans. Depuis deux mois, j'ai perdu plus de trois mille faisans ! Ah ! je voudrais les y voir, avec des ennuis pareils ! / Tr. – Et vous, mon cher Robert... Vous n'avez rien dit ? »

<sup>316</sup> Variante : « pas plus le cri de la pitié, qui implore que le cri de la haine, qui menace ».

enfonçait dans la peau ses griffes, et qu'elle leur soufflait au visage son haleine de sang... ils disaient, comme vous : « Mais non, ça n'est rien ! ç'a toujours été comme ça !... L'heure du pauvre ne viendra jamais !... » Elle est venue, pourtant... avec le couperet !...

Capron

Qu'est-ce que vous nous chantez-là ?...<sup>317</sup> La Révolution !... c'est nous qui l'avons faite !

Robert

Vous l'avez faite !... mais elle vous emporte aujourd'hui<sup>318</sup> !... (*On entend un bruit confus, des clameurs encore lointaines, des chants. Robert ouvre la fenêtre et la main dans la direction du bruit.*) Entendez-vous, seulement ?...

(*Tous ils tendent le cou vers la fenêtre.*)

Capron

Qu'est-ce que c'est ?...

Robert

C'est le Pauvre qui vient !... (*Silence dans l'atelier. Les clameurs se rapprochent. Les chants se précisent. Tous les trois ils écoutent, le cou, de plus en plus étiré, immobiles, très pâles.*) C'est le Pauvre qui vient !... le Pauvre que vous niez, monsieur de la Troude... le Pauvre que vous labourez, que vous soulevez en grosses mottes rouges, monsieur Capron. (*Les cris de : « Vive la grève ! » sont presque distincts.*) L'entendez-vous venir, cette fois ?... Il vient ici aujourd'hui... Demain, il sera partout ?... (*Dans le bruit sourd, le roulement d'une troupe en marche, on entend les rythmes de la Carmagnole.*) Je crains, en effet, monsieur Duhormel, que votre chasse soit un

---

<sup>317</sup> Variante : « R. – « [...] comme ça !... Et les pauvres sont de bien patientes et de charmantes gens. / C. – La Révolution [...] »

<sup>318</sup> Variante : « et elle vous dévore ».

peu compromise... (*Robert ferme la fenêtre.*) Alors, c'est fini !... Vous ne dites plus rien ?... Et votre ardeur de combat... votre héroïsme ?... En déroute déjà ?... Quoi !... il a suffi que quelques pauvres chantent sur un chemin... pour que, maintenant, vous soyez-là... silencieux... et pâles de terreur ?...

Capron

De terreur ?... Qu'est-ce que vous dites !... Vous !... Moi !... Ah ! par exemple... (*Le bruit des clameurs augmente... montrant le poing à la fenêtre.*) Misérables !...<sup>319</sup>

De la Troude, *dominant sa peur.*

Laissez donc !... Ils sont ivres !...

Robert

Ivres ? Peut-être... Mais de quoi ?... Le savez-vous ?

Capron

Ah ! vous m'embêtez à la fin, vous ! Pourquoi êtes-vous ici, aujourd'hui ? Pourquoi êtes-vous ici ?... C'est clair, maintenant !... Ah ! Ah ! ce sont vos amis !... Vous êtes venu... Parbleu !

Robert

Remettez-vous, monsieur !...<sup>320</sup>

Duhormel

Allons donc !... allons donc !... Ce n'est pas sérieux... Je ne puis pas admettre que ce soit sérieux !... Ils s'amuse !...<sup>321</sup>

---

<sup>319</sup> Variante : « (*Robert ferme la fenêtre. Silence.*) / C. – Ce n'est pas possible !... Ils n'auraient pas cette audace !... / G. – Mon Dieu ! » Les cinq dernières phrases de la réplique de Robert (depuis « Alors ») ont été ajoutées.

<sup>320</sup> Réplique ajourée, comme la précédente réplique de Capron.

Geneviève, *anxieuse, les yeux toujours sur la porte.*  
Et mon père !... Mon père qui ne vient pas !... <sup>322</sup>

Capron

A-t-on fermé les grilles du château ?...

Geneviève, *affolée, sonne, va dans le vestibule,*  
*et se penche sur la balustrade de l'escalier.*

Joseph !... Adèle !... Baptiste !... (*Elle se penche davantage.*)  
Fermez les grilles... faites fermer les grilles... (*Agitée et tremblante,*  
*elle rentre dans l'atelier où Robert essaie de la calmer.*) Mon Dieu ! mon  
Dieu !...<sup>323</sup>

Capron

Pourvu que nous puissions rentrer chez nous ! (*Hargand*  
*paraît.*) Ah ! enfin, voici Hargand !...

Geneviève

Mon père !... mon père !...<sup>324</sup>

---

<sup>321</sup> Phrase ajoutée. Dans le manuscrit, la réplique était mise dans la bouche de Capron.

<sup>322</sup> Réplique ajoutée. La réplique suivante de Capron était mise dans la bouche de Duhormel.

<sup>323</sup> Variante : « ([...] *le regard dirigé vers la fenêtre.*) – Bon Dieu, est-ce qu'on les voit ? / Tr. – Le bois les cache... Mais ils ne sont pas loin du château. »

<sup>324</sup> Réplique ajoutée. Nombre de commentateurs, notamment Francisque Sarcey et Alfred Athys (un des trois frères Natanson, amis de Mirbeau) trouvaient les répliques des riches trop caricaturales. Catulle Mendès, au contraire, reprochait gentiment à Mirbeau d'avoir « *trop modérément usé de sa forte ironie* » : « *Je les aurais voulu plus grotesques, plus farces, plus sinistres, ces monstres, ces brutes* » (*Le Journal*, 16 décembre 1897). Les suppressions de plusieurs passages du manuscrit allant dans ce sens révèlent que Mirbeau n'a pas voulu aller jusqu'à la farce. Reste une notable hésitation entre le réalisme (nombre des répliques sont calquées sur des propos effectivement tenus par des nantis à l'inébranlable bonne conscience et recueillis par Jules Huret dans son *Enquête sur la question sociale*) et la farce (grossissement et accumulation des traits grotesques, comme dans ses interviews imaginaires). Le malaise, que lui-même a ressenti, vient de ce que, dans une

*(Tous entourent Hargand.)*

## Scène VI

LES MEMES, HARGAND

Capron

Eh bien ?

Hargand, *regardant ses amis l'air étonné, presque méprisant.*  
Rassurez-vous, mon cher Capron... les grilles sont fermées...

Capron

Oui... mais... la route ?...<sup>325</sup>

Hargand

La route est libre par le haut du parc... J'ai donné l'ordre d'atteler vos chevaux... Vous pourrez rentrer chez vous, sans crainte... Vous en serez quitte pour faire un détour.

Capron

Partons, alors !...

*(Les clameurs qui n'ont pas cessé, arrivent plus violentes. On entend très distinctement : « À bas les Hargand ! Vive la grève ! ».)*

---

interview imaginaire, les puissants peuvent avouer ingénument leurs pires crapuleries et étaler cyniquement leurs belles âmes : c'est la loi du genre, qui n'a aucune prétention à la véridicité et prétend seulement faire entendre ce que les interviewés pensent tout bas sans oser le dire tout haut. Dans un drame qui se veut un tant soit peu réaliste, les propos devraient être assénés moins brutalement et le cynisme s'exhiber beaucoup moins : pour la galerie chacun y met des formes.

<sup>325</sup> Réplique ajoutée.

## De la Troude

Partons... partons !... Jamais je n'aurais cru... Et mon chapeau !... Où est mon chapeau ?... (*Il cherche vainement son chapeau.*) C'est abominable !... Car enfin... la grève ici !... Où allons-nous ?... mon chapeau ?...<sup>326</sup>

Hargand, *il prend le chapeau visible sur un meuble.*

Ne vous agitez pas ainsi, La Troude !... Le voici !... Et partez !...<sup>327</sup>

Capron, *solennel et prenant les mains d'Hargand.*

Mon cher Hargand...<sup>328</sup> vous avez épuisé tous les moyens de conciliation... vous les avez gorgés... Pour ces bandits, vous vous êtes dépouillé... Vous leur avez donné jusqu'à votre chemise... Que veulent-ils encore ?... Ah ! non ! Vous n'avez pas à hésiter... La parole, maintenant, n'est plus qu'aux fusils... De l'énergie, mon ami !... et des troupes surtout !... des troupes, des troupes !... Songez que ce n'est pas seulement vous et vos usines que vous défendez... c'est nous, diable !... c'est la liberté du travail<sup>329</sup>... c'est la société<sup>330</sup> !...

---

<sup>326</sup> Add. de « Partons ! partons ! » et de « Et mon chapeau ! ». Suppr. : « Où s'arrêtera-t-on ? »

<sup>327</sup> Réplique ajoutée.

<sup>328</sup> Trois mots ajoutés.

<sup>329</sup> Interviewé par Jules Huret, le duc de La Rochefoucauld plaidait aussi pour la prétendue « *liberté du travail* » – qui n'est évidemment pas celle du travailleur – et pour le refus de toute législation du travail qui limiterait les droits des patrons : « *Je suis pour la liberté pour tous. De que droit allez-vous empêcher une brave femme de travailler la nuit pour finir une toilette qu'elle a promise pour le bal du lendemain ? De quel droit interdirez-vous à cet homme de travailler une ou deux heures de plus parce que sa femme est en couches ou que ses enfants sont malades ? Et pourquoi m'interdire à moi, fabricant de jaïence, de faire gagner quelques sous à cet enfant, s'il peut, sans se fatiguer, s'amuser à planter des petits clous dans du sable, par exemple ?* » (*op. cit.*, p. 112).

<sup>330</sup> C'est aussi la prétendue défense de la société que les anti-dreyfusards mettent en avant pour s'opposer mordicus à toute révision du procès du capitaine Alfred Dreyfus. Mirbeau tournera cet argument en dérision quelques jours après la première de sa pièce dans la dernière livraison de « *Chez l'Illustre Écrivain* », le

Duhormel

Ne cédez pas d'un pouce !... Ils auront vite capitulé !...

Capron

Ah !... si vous leur aviez serré la vis !... Vous l'ai-je assez dit !...

De la Troude

Je suis à jamais dégoûté du libéralisme !... De l'énergie !...<sup>331</sup>

Hargand, *obsédé*.

Oui... oui... Comptez sur moi !... Au revoir... Partez !

Capron

Vous êtes sûr au moins que la route est libre ?

Hargand

Sûr... Mais partez !...

Capron

Et des troupes !... tout de suite !...

Duhormel

Un exemple... un exemple terrible !...

---

28 décembre 1897, qui marquera son entrée dans la bataille dreyfusiste, trois jours après Zola. L'illustre Écrivain, caricature de Paul Bourget, y déclare, face à un jeune poète qui manifeste ses doutes et accorde sa confiance à Scheurer-Kestner : « *Et quand même Dreyfus serait innocent ? vociféra-t-il... il faudrait qu'il fût coupable quand même... il faudrait qu'il expiât toujours... même le crime d'un autre... C'est une question de vie ou de mort pour la société et pour les admirables institutions qui nous régissent ! La société ne peut pas se tromper... les conseils de guerre ne peuvent pas se tromper... L'innocence de Dreyfus serait la fin de tout !* »

<sup>331</sup> Variante : « C. – [...] de l'énergie !... de l'énergie farouche !... / Tr. – Et qu'allons-nous trouver en rentrant chez nous ?... Ah ! vous avez été trop bon avec ces brutes... »

De la Troude  
Nous comptons sur vous !...

Hargand

Oui... oui !... (*Adieux... Ils partent, tous les trois... Ironique, les regardant partir.*) Ah ! les pauvres diables. Et ce sont mes alliés ?<sup>332</sup>

## Scène VII

HARGAND, ROBERT, GENEVIÈVE

(*Au dehors, cris, clameurs, chants, avec des flux et des reflux, comme des vagues. Hargand, un peu sombre, mais très calme, s'est assis dans un fauteuil, entouré de Geneviève, tremblante, et de Robert, tristement songeur.*)<sup>333</sup>

Hargand

Donne-moi un peu d'eau, Geneviève. (*Geneviève verse dans un verre de l'eau qu'Hargand boit avidement.*) Merci, mon enfant !... (*Un court silence.*) Et toi, Robert ?

Robert

Mon père !...

Hargand

---

<sup>332</sup> Variante, à la place des quatre dernières répliques : « C.– Pas d'hésitation !... Pas de compromission !... / H. –Soyez tranquilles !... (*Adieux.*) » L'affolement des patrons apeurés est à rapprocher de la fin de l'acte III de *Au-delà des forêts humaines*, de B. Björnson, qui a été créé au Théâtre de l'Œuvre quelques mois plus tôt, le 26 janvier 1897. Selon le critique dramatique du *Journal*, qui signe Lohengrin, Mirbeau aurait été obligé de modifier un peu son texte « pour atténuer cette rencontre d'idées » (*Le Journal*, 16 décembre 1897).

<sup>333</sup> Add. de « avec [...] vague » et de « un peu [...] songeur ». Suppr. : « pendant que Robert et Geneviève tâchent de voir, par la fenêtre, la foule encore invisible. »



Ta place n'est plus ici... Je ne veux pas t'obliger à choisir entre tes sentiments... tes idées et moi !...<sup>334</sup>

Robert

Mon père !...

Hargand

Tu partiras ce soir !

Robert

J'allais vous le demander, mon père... (*Géné et timide.*)  
Mais, avant de partir, permettez-moi...

Hargand, *l'interrompant.*

Pas un mot, je t'en prie !... Je ne te reproche rien... je ne t'accuse de rien !... (*Au milieu du bruit, on entend distinctement « Vive Robert Hargand ! Vive la grève ! ». Robert, stupéfait, veut protester. Hargand l'arrête d'un geste. Court silence très pénible. Enfin, le cœur serré, la voix un peu altérée, Hargand reprend.*)<sup>335</sup> Je ne t'accuse de rien !... Mais n'augmente pas, par d'inutiles paroles... la distance douloureuse que cet... événement met, aujourd'hui, entre nous deux<sup>336</sup> !...

Robert

Mon père !... mon père !...<sup>337</sup>

Hargand, *très noble,*

Entre nous deux, mon enfant, il ne doit y avoir, désormais, que du silence !

---

<sup>334</sup> Variante du manuscrit, en lieu et place des quatre répliques précédentes : « H. – Robert ! / R. – Mon père ! »

<sup>335</sup> Addition de la didascalie.

<sup>336</sup> Jules Huret, dans son article sur la pièce (*loc. cit.*) rappelle que Mirbeau avait initialement voulu l'intituler *Les Cœurs lointains* pour mettre en lumière l'incommunicabilité, non seulement entre les classes, mais aussi entre des êtres proches, que séparent douloureusement les événements et les prises de position.

<sup>337</sup> Réplique ajoutée

*(Il se lève.)*

Robert, *ému, se précipitant dans les bras de son père.*

Je vous aime... je vous respecte !... Et j'ai confiance...  
dans votre pitié... dans votre justice...

*(À ce moment, une pierre, lancée du dehors ayant brisé, l'un des  
carreaux de la baie, vient rouler au pied d'Hargand. Geneviève pousse un cri.)*

Hargand, *ramassant la pierre.*

La justice !...<sup>338</sup>

*(Il pose la pierre sur un meuble. Rideau.)*<sup>339</sup>

---

<sup>338</sup> Variante : « La pitié ! La justice ! »

<sup>339</sup> Les trois dernières didascalies ne figurent pas sur le manuscrit.

## ACTE TROISIÈME

*(Le cabinet d'Hargand. Meubles sévères et riches. Porte au fond. À droite et à gauche de la porte, grandes bibliothèques. Les murs couverts de tapisseries anciennes. Sur la cheminée, placée entre deux fenêtres, un buste de marbre. En face de la cheminée, grand bureau, chargé de papiers. Fautouils à dossier haut. Divans. Vitrines avec des échantillons de minerais et de pierre.*

*Au lever du rideau, Hargand, assis à son bureau, travaille. Un domestique introduit Maigret. Maigret s'assied, en face d'Hargand, de l'autre côté du bureau.)*

### Scène première

HARGAND, MAIGRET

Maigret, *apercevant une lampe, près d'Hargand, sur le bureau en désordre.*

Ah !... vous ne vous êtes pas encore couché, cette nuit !...

Hargand

Je me suis reposé, quelques heures, sur ce divan...  
Quelles nouvelles ?

Maigret

Les ajusteurs ne sont pas venus à l'atelier... Ils ont fraternisé avec les grévistes... C'était prévu !... J'ai dû faire éteindre les machines.

Hargand

Pas de scènes de violence, comme hier ?

### Maigret

Non... la nuit a été relativement calme... Hier soir, Jean Roule a réuni les grévistes dans le Pré-du-Roy... Debout, sur une table, éclairé par la lumière de quelques cierges... il leur a lu des récits populaires... des récits enflammés de massacres, de supplices, de bûchers... Puis, il les a exhortés au martyre<sup>340</sup>... Quand il était fatigué, Madeleine reprenait le livre et continuait de lire d'une voix étrangement pénétrante... Soit lassitude, soit que cela ne les intéressât pas... il n'y avait là que fort peu d'hommes... La foule était surtout composée de femmes qui écoutaient, dans un grand silence... et recueillies, comme à la messe<sup>341</sup>... Ils se sont retirés sans bruit ni désordre !...

### Hargand

Singulière et déconcertante figure que ce Jean Roule !... Dans un autre temps, c'eût été, peut-être, un grand homme... un grand apôtre...

### Maigret

Je ne sais pas ! Mais, dans le nôtre, c'est un dangereux coquin. Heureusement qu'il manque<sup>342</sup> de sens politique et qu'il ignore ce qu'il veut et où il va !... Sans cela, avec le puissant ascendant qu'il exerce sur ces esprits faibles... ce serait une lutte plus terrible... et atroce.

### Hargand

---

<sup>340</sup> Le mot a évidemment une connotation religieuse, comme le titre de la pièce ou le prénom de Madeleine. En préparant les grévistes au martyre, Jean Roule apparaît bien comme un « *mauvais berger* », voire comme un gourou, qui manipule son troupeau pour le conduire à la mort.

<sup>341</sup> À en croire Maigret, le registre politique, dans les exhortations de Jean Roule, aurait laissé place au registre religieux, mieux adapté à des femmes, qualifiées par Maigret d'« *esprits faibles* », et que l'on peut supposer restées majoritairement catholiques, alors que les hommes sont sensiblement déchristianisés. Aux yeux de Mirbeau, irréductiblement hostile à l'endoctrinement religieux, qu'il assimile à un poison, cette confusion des genres est injustifiable de la part d'un anarchiste.

<sup>342</sup> Variante du manuscrit : « un simple illuminé qui manque ».

Il faut redouter les mystiques... plus que les autres... car, plus que les autres, ils vont au cœur des foules... qui ne s'exaltent que pour ce qu'elles ne comprennent pas<sup>343</sup>... Et cette Madeleine !... Quelle étonnante transformation !...

Maigret

Elle est peut-être plus à craindre que Jean Roule... Il y a dans ses yeux un feu sombre !...

(*Un silence.*)

Hargand

Vous êtes sûr qu'il n'y a toujours pas d'argent ?

Maigret

J'en suis sûr !... Ils commencent à souffrir de la faim... Ce n'est pas le pillage de l'épicerie Rodet<sup>344</sup>, ni le sac des boulangeries qui les mèneront loin... Oui, mais, demain ?

Hargand

En somme ?

Maigret

En somme, malgré l'apparence pire, moins d'enthousiasme... moins de foi !... Et quelques-uns murmurent déjà contre Jean Roule... Ces pauvres diables sont désormais incapables de résister à huit jours de famine !...

Hargand

Je ne comprends pas l'idée de Jean Roule d'avoir refusé le concours des députés radicaux et socialistes<sup>345</sup>... De ce fait seul, il a coupé les vivres à la grève... Qu'espère-t-il ?

---

<sup>343</sup> Hargand exprime ici l'opinion de l'auteur. Nouvel exemple son refus de tout manichéisme.

<sup>344</sup> Dans *Germinal*, l'épicerie de Maigrat était également pillée.

<sup>345</sup> Jean Roule manifeste, à l'égard des députés, y compris de ceux qui se disent socialistes, les mêmes réticences que Mirbeau. Pour lui, ce sont des carriéristes

Maigret

Le miracle !... Faire éclater, dans les âmes, l'héroïsme et le sacrifice des martyrs... (*Il boche la tête*). Ça n'est plus de notre époque, heureusement !...

Hargand, *rêveur*.

Peut-être !

Maigret, *sceptique*.

Quoi qu'il en soit, il est temps que les troupes arrivent !...

Hargand

Elles arrivent aujourd'hui... Ah ! ce n'est pas sans tristesse que je me suis résigné à cette extrémité... Car maintenant, il suffit de la moindre excitation, de la moindre provocation... d'un malentendu... pour que le sang coule !... (*Un silence*.) Pouvais-je faire autrement ?... Il y a ici des existences innocentes et menacées que j'ai le devoir de protéger... Et puis, je compte que les troupes useront de leur force avec modération<sup>346</sup>... (*Un silence*.) Et mon fils...

---

sans foi ni loi, qui se servent des électeurs en général, et du prolétariat en particulier, pour les socialistes ou supposés tels, afin d'accéder au pouvoir, où ils se laissent inéluctablement corrompre. Cela vaudra à Mirbeau une belle volée de bois vert de la part de Jean Jaurès, qui a précisément commencé sa carrière politique et soutenant les grévistes de Carmaux, en 1892. Mais l'affaire Dreyfus permettra à Mirbeau de se réconcilier avec Jaurès : en août 1898, quand Jaurès commencera à publier « *les preuves* » de l'innocence d'Alfred Dreyfus, Mirbeau demandera instamment aux prolétaires d'écouter la « *grande parole* » de Jaurès, plutôt que celle de Jules Guesde, le « *mauvais berger* », qui refuse de s'engager dans l'Affaire et conseille aux prolétaires de s'en abstenir aussi. Voir Pierre Michel, « Mirbeau et Jaurès », in *Jaurès et les écrivains*, Orléans, Centre Charles Péguy, 1994, pp. 111-116.

<sup>346</sup> Pour Mirbeau, c'est pure naïveté que de compter sur la « *modération* » d'une armée, dont la fonction, et même la raison d'être, est précisément de tuer et de détruire. En 1901, dans sa préface à *Un an de caserne*, d'Eugène Montfort (*alias* Louis Lamarque), il dénoncera l'apprentissage du meurtre par les jeunes recrues au cours de leur service militaire. C'est en effet au sein de l'armée que les jeunes

Maigret

J'allais vous en parler... M. Robert a eu, hier soir, avant la réunion des grévistes au Pré-du-Roy, une entrevue avec Jean Roule...

Hargand

Ça n'est pas possible !

Maigret

Pardonnez-moi !...

Hargand

Vous en êtes certain ?

Maigret

Oh ! certain !

Hargand

Et dans quel but ?... (*Maigret fait un geste par où il exprime qu'il ne sait rien de plus.*) Depuis que les grévistes le ramenèrent aux cris de « Vive Robert Hargand !... », de la gare, où, sur mon ordre, il partait, jusqu'ici, où il est resté leur prisonnier... Robert semblait avoir compris la situation anormale et honteuse où ce coup de main le mettait vis-à-vis d'eux, et vis-à-vis de moi... Mais... en effet... hier, je l'ai trouvé plus agité que de coutume... plus

---

gens sont initiés à « toutes les violences criminelles » dont « l'éducation militaire » fait l'apologie, et c'est là que l'on « fabrique des assassins » : « On arrache brusquement un jeune homme à la vie tranquille des champs, à l'atelier, à la famille, à son rêve qui commence, et, sans préparation, on le jette, tout d'un coup, dans un milieu déjà pourri, que la discipline a servilisé, bestialisé. [...] Sous le prétexte fallacieux de lui apprendre à servir son pays, on ne lui apprend que le crime et qu'il n'est beau que de voler, piller, tuer... détruire quelque chose ou quelqu'un, n'importe quoi, n'importe qui... pourvu qu'il détruise au nom de la Patrie !... Le mépris de la pitié, l'effroyable haine de la vie, la monomanie du meurtre, et ce qui en dérive, le culte des grands brigands laurés, de ces dégoûtantes brutes que sont les héros militaires, telles sont les leçons qui, désormais, vont l'envelopper, le conquérir, le corrompre, l'enliser, tout entier, dans la boue sanglante » (*L'Aurore*, 9 juillet 1901).

sombre aussi !... J'ai cru, à plusieurs reprises, qu'il avait quelque chose à me dire... Il ne m'a rien dit !...

Maigret

Peut-être a-t-il tenté, près de Jean Roule, une démarche de conciliation !...

Hargand

Elle me serait souverainement pénible et humiliante !... (*Un silence.*) De toutes les tristesses de ces tristes jours, la plus profonde... Maigret... celle qui m'a laissé au cœur une blessure qui ne guérira peut-être jamais... ça été... cette affreuse... cette infernale pensée qu'ils ont eu de dresser... oh ! malgré lui... malgré lui, certes... le fils en face du père !... C'est effrayant comme un parricide ?...

Maigret

N'exagérez rien, monsieur ! Ils ont pensé qu'en l'empêchant de partir... ils auraient près de vous quelqu'un qui leur serait utile... qui plaiderait leur cause... qui finirait peut-être par vous arracher des concessions... Enfin, M. Robert est une nature généreuse et droite !...

Hargand

Mais d'une exaltation qui me fait peur !... Son âme est un volcan... il y bouillonne... il y gronde d'étranges laves<sup>347</sup> !...

Maigret

Ne vous alarmez donc pas ainsi !... Votre fils a un sentiment profond de son devoir !...

---

<sup>347</sup> On peut se demander si Mirbeau n'a pas donné beaucoup de lui-même au personnage de Robert Hargand. Comme Robert, il a « *une nature généreuse et droite* », et son âme est aussi « *un volcan* » où grondent parfois « *d'étranges laves* ». Et puis, comme Robert Hargand, il a dû briser le carcan des conditionnements sociaux et s'émanciper de son milieu d'origine. Le parcours de Robert est à coup sûr plus proche du sien que celui de Jean Roule.



Hargand

Oui... mais où croit-il qu'est son devoir ? Je n'en sais rien !...<sup>348</sup> (*Silence.*) Ah ! tenez, mon cher Maigret... moi aussi, je suis troublé... mécontent de moi-même... mon cœur est dévoré d'angoisses !... Je me demande si j'ai bien fait tout ce qu'il y avait à faire !... s'il n'y avait pas autre chose à faire... pour ces pauvres bougres, après tout !...

Maigret

Ce n'est pas l'heure, monsieur, de vous poser ces questions... Vous avez, et nous avons tous besoin de votre fermeté d'âme... de votre grand esprit de décision !... Et je vous le dis, moi !... Vous êtes sans reproche vis-à-vis de vous-même !... Tout ce qu'il est possible de faire, vous l'avez fait !... Voyons !... existe-t-il, en France, une maison où le travail soit aussi rétribué, où l'individu soit aussi respecté ?... Aujourd'hui, vous ne devez avoir qu'une pensée et qu'un but : vaincre la grève !... Après, vous pourrez rêver !...

Hargand, *se passant les mains sur le front.*

Allons !... (*Il réunit dans un carton des feuilles éparses sur son bureau, et le passe à Maigret.*) Le courrier... Vous y trouverez des propositions de l'Allemagne qui m'offre d'assurer les commandes durant la grève... Elles sont un peu lourdes et peut-être inopportunes ?... Enfin, c'est à voir !... Étudiez-les... Vous m'en direz votre avis, ce soir !... (*Il se lève. Maigret aussi se lève et se dispose à partir.*) Vous avez pris les dispositions pour la nourriture des troupes ?

Maigret

Tout est prêt...

Hargand

---

<sup>348</sup> Raturé : « Voilà l'énigme de cette âme... »

Pas de coup de main à craindre ?

Maigret, *hochant la tête.*

Heu !... Ce que j'ai de gendarmes occupent deux boulangeries...

Hargand, *il lui tend la main.*

Excusez, mon cher Maigret, ma petite défaillance de tout à l'heure... vous qui portez, d'un cœur si calme, presque tout le poids de la haine de ces furieux... (*Maigret fait des gestes de dénégation.*) Au revoir !

Maigret

Au revoir, monsieur Hargand !... (*Maigret sort. Hargand range un instant des papiers sur son bureau. Puis il sonne. Un valet de chambre se présente.*) Prévenez monsieur Robert que je l'attends ici !...

(*Le domestique sort. Hargand songeur se promène dans la pièce. Puis il va s'appuyer le dos au marbre de la cheminée. Robert entre.*)

## Scène II

HARGAND, ROBERT HARGAND

(*En présence de son fils, Hargand, perd, peu à peu, de son calme. Progressivement, de songeuse et mélancolique qu'elle était à la scène précédente, l'expression de son visage devient nerveuse, agressive. On sent pourtant qu'il fait des efforts pour se dominer.*)

Hargand

Assieds-toi et causons.

Robert, *il s'assied.*

Je vous écoute, mon père !

Hargand, *d'un ton âpre.*

Après ta rentrée triomphale ici... triomphale, n'est-ce pas ?... C'est bien cela !...

Robert

Oh ! mon père ?

Hargand

De quel autre mot veux-tu que je me serve ?... Porté, ramené ici, comme un drapeau... comme leur drapeau...

Robert

Sur quel ton vous me parlez, mon père !... Et pourquoi évoquer encore le souvenir d'un incident qui nous fut si douloureux, à tous les deux !...

Hargand, *essayant de se contenir.*

Enfin... après... ce qui s'est passé... il avait été convenu... (*Avec ironie.*) Et je ne pouvais pas exiger davantage de tes convictions... car les sentiments de famille... le respect... (*Robert regarde son père avec une grande tristesse.*) Enfin... enfin... il avait été convenu que tu resterais... neutre... dans les événements qui se déroulent ici !... Je pensais qu'un tel engagement, vis-à-vis de toi-même et dans les circonstances que tu sais... dût être sacré !...

Robert

Y ai-je manqué ?

Hargand

Comment appelles-tu ces entrevues clandestines que vous avez, toi, mon fils, et Jean Roule, le chef de la grève ?...

Robert, *avec un peu d'étonnement.*

Ces entrevues !... (*Ferme.*) Je suis allé à lui... une seule fois... hier !... C'est vrai !

Hargand

Tu l'avoues ?... Ah ! tu l'avoues ?...

Robert

Pourquoi ne l'avouerais-je pas ?... J'ai agi comme je devais agir... Croyez-vous donc que cette démarche que j'ai faite avait un caractère d'hostilité contre vous ?

Hargand

Hostilité ou médiation, elle m'est un outrage ! T'avais-je prié d'intervenir ?... En vertu de quoi, t'es-tu arrogé cet étrange mandat ?... Et comment n'as-tu pas senti qu'une démarche de toi, dans un tel moment, et quelle qu'elle fût, ne pouvait être qu'une diminution de mon autorité... et que c'était une arme de plus, peut-être, que tu mettais dans la main de mes ennemis ?... Si tu l'as senti, comment as-tu osé cela ?...

Robert

Comment aurais-je pu diminuer votre autorité... et armer leur révolte ?... Puisque c'est en mon nom seul que j'ai parlé ?

Hargand

En ton nom ?... Et de quel droit ?... Tu n'es rien ici... rien... rien !

Robert

Je suis un homme !

Hargand, *impérieux*.

Tu es mon fils<sup>349</sup> !

---

<sup>349</sup> Ces deux très belles répliques, quasiment cornéliennes, permettent d'opposer deux visions de la place et du devoir de l'individu : Robert, comme l'individualiste Mirbeau, veut « *accomplir son destin* » propre, conformément à sa

Robert

Ai-je donc, en naissant de vous, renoncé à penser selon mes idées... aimer selon mon amour, vivre selon mon destin ?... J'accomplis mon destin !...

Hargand, *s'emportant*.

Et ton destin, n'est-ce pas, c'est de te révolter contre moi... de fraterniser avec mes ennemis ?... Ai-je été assez bête... assez aveugle... en te rappelant à moi !... Ton destin ?... Ce sont des cris abominables de vive Robert Hargand !... que j'entends à toutes les minutes, et qui ne cessent de me déchirer, de me traverser le cœur, comme des coups de couteau !... Ces menaces de meurtre... ces incendies... ces pillages... tout ce qui bout dans l'âme de ces sauvages<sup>350</sup>, déchaînés en ton nom, contre moi... le voilà ton destin !... Aie donc le courage de l'appeler par son nom : l'ambition !... Et peu t'importe qu'elle se satisfasse sur la mort de ton père... et la ruine des tiens !...

Robert, *il se lève*.

Je n'ai pas d'autre ambition que le bonheur des hommes... J'y ai sacrifié ma fortune, ma jeunesse, j'y sacrifierais ma vie !

Hargand

---

dignité d'homme, et ses devoirs envers sa famille cessent d'être des normes absolues auxquelles il devrait se soumettre aveuglément ; en revanche, pour Hargand, l'individu ne doit pas exister par et pour lui-même, il n'est que l'héritier d'une lignée, il doit rester rivé à sa famille et se soumettre à l'autorité paternelle. On retrouvera la même opposition dans *Les affaires sont les affaires*, entre Germaine Lechat, jeune fille cultivée, émancipée et révoltée, et son père, le brasseur d'affaires Isidore Lechat, qui voudrait la marier, sans même lui demander son avis, pour conclure une juteuse affaire. C'est ce que Mirbeau appellera « *un grand débat de liberté humaine* » dans une lettre à Gustave Geffroy du 9 janvier 1898 (*Correspondance générale*, L'Âge d'Homme, 2009, tome III, p. 384).

<sup>350</sup> Le patron ouvert et progressiste qu'était Hargand se met à parler comme Capron, la Troude et Duhormel à l'acte II.

Et la mienne !...

Robert

Vous êtes trop nerveux, mon père... et vous parlez sans justice... Il ne faut point qu'il se prononce entre nous des paroles irréparables... Permettez-moi de me retirer !

Hargand

Reste... reste !... *(Il marche dans la pièce avec agitation. Ensuite il vient se rasseoir devant son bureau. Essayant de se dominer.)* Qu'est-ce que c'était que cette démarche ?... J'ai besoin de la connaître...

Robert, *il se rassied aussi.*

Je n'ai pas à vous la cacher... Hier, j'ai appris de Geneviève que vous aviez demandé des troupes pour réprimer la grève... et qu'elles arrivent aujourd'hui... *(D'un ton pénétré.)* J'ai compris que c'était la catastrophe... je n'ai pu supporter l'idée que des centaines d'hommes... pour un malentendu qu'il est possible encore de dissiper... allaient mourir ici !... Du sang ici !... Du sang sur cette maison et sur vous !... *(Un temps.)* Alors, je suis allé trouver Jean Roule.

Hargand

Pourquoi, lui... et pas moi ?... Pourquoi ne m'as-tu pas parlé à moi ?

Robert

Hélas ! mon père, vous me l'aviez défendu... Et, d'ailleurs, je me suis dit que c'était inutile !

Hargand

Qu'en savais-tu ?

Robert

Je vous connais assez pour savoir que cette résolution terrible, vous ne l'aviez pas prise par hasard, et sans de longs

combats avec vous-même... Je n'avais pas de chance d'être écouté... (*Sur un mouvement d'Hargand.*) Oh ! mon père, je vous en supplie... ne vous attachez pas à la lettre seule de mes paroles... ne retenez que le sens que je leur donne, et l'intention respectueuse qui me les dicte !... Jean Roule, si exalté, si violent, n'est pas inaccessible à la raison... Et je lui crois une âme remplie de pitié... J'essayai de lui faire comprendre la responsabilité qu'il encourrait... et qu'il tenait des milliers de vie dans ses mains... De lui-même, il me promit qu'il viendrait aujourd'hui vous porter de nouvelles propositions... Je n'avais pas à en discuter les termes avec lui... Je n'avais à prendre d'engagements vis-à-vis de lui... De son côté, il ne m'a promis rien d'autre que de venir ici !... Voilà tout !

Hargand

Je ne le recevrai pas... je ne le reconnais pas... je l'ai chassé de l'usine !

Robert

Vous l'avez chassé... Mais cinq mille ouvriers l'ont élu !...

Hargand

Cinq mille factieux ! Je n'ai pas à leur obéir. Qu'ils se soumettent d'abord !

Robert<sup>351</sup>

Et s'il vous apportait la paix ?

Hargand

Au prix de concessions absurdes et déshonorantes ?... Non... non !... C'est une folie que d'y songer...<sup>352</sup> (*Il se lève et se remet à marcher dans la pièce. Silence.*) Nous nous sommes dit, tout à l'heure, des paroles inutilement blessantes... Cela ne remédie à

---

<sup>351</sup> Raturé : « Prenez garde ».

<sup>352</sup> Suppr. : « (*Il se passe la main sur le front.*) ... Voyons... voyons... »

rien... et cela fait du mal !... Parlons raison... (*Il vient s'appuyer le dos à la cheminée.*) Je ne crois pas être un mauvais homme... Je t'ai prouvé que je n'étais pas, non plus, un tyran... que j'avais, au contraire, un sentiment très vif de la liberté des autres... Je t'ai laissé te développer, selon toi-même et dans le sens de ta nature... Tu ne peux pas me reprocher d'avoir jamais contrarié tes idées<sup>353</sup>...

Robert, *vivement.*

Et je vous en suis reconnaissant... Oh ! je vous le jure !... de toutes les forces de mon cœur !...

Hargand

Pourtant, je les jugeais chimériques... dangereuses... en tout cas, très lointaines des miennes ! Et elles brisaient le rêve que j'avais longtemps caressé de faire de toi le collaborateur de mes travaux... et... quand je ne serai plus... le gardien fidèle de tout ce que j'ai créé ici... (*Avec de l'émotion et de l'altération dans la voix.*) Je n'avais pas prévu... la situation logique, cependant, et fatale... et douloureuse... Dieu le sait !... (*Il s'interrompt... Robert, très triste, très ému aussi, se met la tête dans ses mains.*) M'entends-tu ?

Robert

Oh ! mon père !... mon père ! vous me brisez l'âme !...

Hargand, *poursuivant péniblement.*

Enfin, je n'avais pas prévu... ce qui est arrivé... et que mon libéralisme paternel amènerait... un jour... cette chose

---

<sup>353</sup> Hargand retrouve ci son visage libéral et plus conforme aux vœux de Mirbeau : pour ce dernier, le rôle du père n'est pas de déformer à jamais le cerveau de ses enfants d'un « coup de pouce » irréversible, comme le font la majorité des pères, qu'il qualifie d'« imbéciles », mais de leur permettre de développer leur personnalité et leurs potentialités. En prêtant cette conception progressiste du rôle paternel à un industriel, par ailleurs ennemi de classe, il confirme son refus de tout manichéisme mensonger.



affreuse... de nous parler... de nous regarder... non pas... de père à fils... mais d'ennemi à ennemi !...

Robert, *vivement et se levant.*

Ne dites pas cela, je vous en supplie... (*Avec élan.*) Je vous aime... je vous aime !

Hargand

Mais si nous ne nous aimions plus, mon pauvre enfant... (*Un temps.*)... serions-nous aussi malheureux ?...

Robert

Mon père !... mon père !...

(*Il fait un pas pour aller vers son père, et retombe sur son siège, accablé. Un silence.*)

Hargand

Écoute-moi encore ! Dans la vie, je n'ai pas eu d'autre passion... que le travail... non pour l'argent, les richesses, le luxe... mais pour la forte et noble joie qu'il donne... et aussi, depuis quelques années, pour l'oubli qu'il verse au cœur !... Je puis me rendre cette justice que mon rôle social, mon rôle de grand laborieux aura été utile aux autres, plus que les théories nuageuses... les vaines promesses... et les impossibles rêves... Par tout ce que j'ai produit, par tout ce que j'ai tiré de la matière... si je n'ai pas enrichi les petites gens... du moins, j'ai considérablement augmenté leur bien-être... adouci la dure condition de leur existence... en les mettant à même de se procurer à bon marché des choses nécessaires et qu'ils n'avaient pas eues, avant moi... et que j'ai créées pour eux... pour eux<sup>354</sup> !... J'ai été sobre de paroles... mais j'ai apporté des résultats... fourni des actes... Est-ce vrai ?

---

<sup>354</sup> Tout en dénonçant l'exploitation des prolétaires dans le cadre du salariat, forme moderne de l'esclavage, Mirbeau reconnaît toutefois le rôle progressiste joué par le capitalisme industriel, grâce au développement des forces productives profitables à tous. Même Isidore Lechat, l'affairiste des *Affaires sont les affaires*, qui

Robert

Je n'ai jamais nié la bonne volonté de vos intentions... ni la persistance de vos efforts ?...

Hargand

Quant aux rapports sociaux que j'ai établis — au prix de quelles luttes — entre les ouvriers et moi... j'ai été aussi loin que possible dans la voie de l'affranchissement... tellement loin, que mes amis me le reprochent comme une défaillance... comme une abdication... Enfants, je me préoccupe de les élever et de les instruire ; ... hommes, de les moraliser, de les amener à la pleine conscience de leur individu ; ... vieillards, je les ai mis à l'abri du besoin... Chez moi, ils peuvent naître, vivre et mourir<sup>355</sup>...

Robert, *interrompant*.

Pauvres !... (*Un temps*.) Oui, vous avez fait tout cela... et c'est toujours... toujours de la misère !...

Hargand, *d'une voix plus haute*.

Ce n'est pas de ma faute !

Robert

Est-ce de la leur ?

---

n'a souci que de ses colossaux profits, n'en a pas moins apporté lui aussi sa contribution à ce développement, à la différence du marquis de Porcellet, son voisin, qui n'est qu'un nobliau décafé et improductif, autrement dit, un parasite.

<sup>355</sup> Cette politique, souvent qualifiée de paternaliste, est inspirée par celle d'Eugène Schneider au Creusot, où Mirbeau est allé s'informer avant d'en finir avec sa pièce : Schneider y avait créé des écoles d'apprentissage, une infirmerie gratuite, puis un hôpital, un système de retraite des indemnités en cas d'accidents du travail, des logements pour l'ensemble des salariés de l'entreprise, etc. Le prix à payer, pour les prolétaires, c'est une totale dépendance, de la naissance à la mort, tant de l'individu que de la collectivité. Le système n'est cependant pas suffisant pour empêcher à jamais les grèves : il y en aura une, très longue, au Creusot, en 1899.

Hargand

Puis-je donc transgresser cette intransgressible loi de la vie qui veut que rien ne se crée... rien ne se fonde que dans la douleur<sup>356</sup> ?

Robert

Justification de toutes les violences... excuse de toutes les tyrannies<sup>357</sup>... parole exécration, mon père !

Hargand

Elle a dominé toute l'histoire !

Robert

Tortures... massacres... bûchers !... voilà l'histoire !... L'histoire est un charnier... N'en remuez pas la pourriture... Ne vous obstinez pas toujours à interroger ce passé de nuit et de sang !... C'est vers l'avenir qu'il faut chercher la lumière... Tuer, toujours tuer<sup>358</sup> ! Est-ce que l'humanité n'est point lasse de ces éternelles immolations ?... Et l'heure n'a-t-elle point sonné, enfin, pour les hommes, de la pitié ?

---

<sup>356</sup> Hargand reprend à son compte les thèses darwiniennes de Leroy-Beaulieu, qui déclarait à Jules Huret : « *C'est la lutte des intérêts qui constitue la vie des sociétés, notre seul droit est d'enregistrer les phases de cette lutte, et pas autre chose. [...] Le besoin de supériorité, l'émulation, la soif des richesses, ont toujours dominé parmi les hommes, et tout ce que nous savons de l'histoire nous montre constamment la même conflagration d'intérêts sous des formes différentes* » (Jules Huret, *Enquête sur la question sociale*, pp. 339-340).

<sup>357</sup> Le darwinisme social consiste, aujourd'hui comme hier, à vouloir étendre aux relations humaines la « *lutte pour la vie* » régissant la nature. Mirbeau, qui se réclame de Darwin, n'en combat pas moins cette dérive, qui ne vise qu'à légitimer la domination des plus forts sur les plus faibles et « *le talon de fer* » des capitalistes, selon la forte expression de Jack London. À travers l'opposition entre le père et le fils, ce sont les deux faces de lui-même que révèle Mirbeau, déchiré de contradictions : entre le pessimisme de sa raison et l'optimisme de sa volonté, entre la reconnaissance de la nécessité bénéfique de la lutte et le refus de « *la loi du meurtre* » et de ses applications aux sociétés humaines.

<sup>358</sup> C'est ce que Mirbeau appelle « *la loi du meurtre* », qui s'impose à tous les êtres vivants, en lutte perpétuelle pour la survie.

Hargand

La pitié !... (*Il se promène févreusement.*) La pitié est un déprimant... un stupéfiant... Elle annihile l'effort et retarde le progrès... elle est inféconde... Celui qui crée... n'importe quoi... le savant qui lutte avec la nature... pour lui arracher son secret... l'industriel qui dompte la matière pour conquérir ses forces, les faire servir au besoin de l'homme... et les adapter... en formes tangibles, à son bonheur, ceux-là n'ont pas le droit de s'arrêter à la pitié !... Leur action dépasse la minute où ils vivent... franchit l'espace infime que leur regard embrasse... se répand de l'individu au peuple, sur le monde tout entier... Et pour quelques existences indifférentes qu'ils écrasent autour d'eux<sup>359</sup>... songe à toutes celles qu'ils embellissent et qu'ils libèrent !... J'aurais pu... j'aurais dû être cet homme-là... Ayant ignoré la pitié, j'aurais atteint à un plus grand rêve, peut-être !...

Robert

Vous vous calomniez, mon père !

Hargand

Non... je me regrette !... (*Un temps.*) Et le voilà aujourd'hui, le résultat de cette pitié imbécile, que je n'ai pas su... que je n'ai pas pu... étouffer en moi !... l'écrasement de toutes mes espérances et des ruines !... (*Violent.*) Mais c'est fini !... Ils veulent un maître... ils l'auront !...

Robert

Prenez garde ! Ces existences que vous écrasez<sup>360</sup>... par quel étrange orgueil les jugez-vous indifférentes ?... Au nom de quelle justice... supérieure à la vie elle-même... les condamnez-vous à mourir ?... Vous n'êtes comptable envers l'humanité que

---

<sup>359</sup> On entend comme un écho de la célèbre formule attribuée à Laurent Tailhade, au lendemain de l'attentat d'Auguste Vaillant à la Chambre, en décembre 1893 ; « *Qu'importent quelques vagues humanités pourvu que le geste soit beau !* » – ou, plus vraisemblablement, « *Qu'importent les victimes si le geste est beau !* »

<sup>360</sup> Variante : « écraserez ».

des existences immédiates dont vous avez assumé la protection... non des autres. Et n'avez-vous jamais pensé, sans un frisson... que vous pouviez être le meurtrier de l'inconnu sublime... qui pleure quelque part... chez vous, peut-être !...

Hargand, *hausse les épaules et se promène, très agité. Un temps.*  
Eh bien ! qu'ils commencent !...

Robert

Comment osez-vous demander à des faibles... à des ignorants... à de pauvres petites âmes d'enfant, obscures et balbutiantes<sup>361</sup>, de se hausser jusqu'à un effort divin où vous-même, mon père, vous ne voulez pas... vous ne pouvez pas élever votre intelligence et votre grand cœur !...

Hargand

Tu t'exaltes avec des mots... tu te grises avec du vent... Assez de phrases... des actes !... Voyons !... Quand on parle si haut... avec une telle certitude... c'est que l'on a une formule claire... un programme net... En as-tu un ?... Expose-le moi... et je l'applique tout de suite !...

Robert

À quoi bon, mon père, puisqu'il est tout entier dans un mot que vous niez ?

Hargand, *colère.*

Dans un mot !... dans un mot !... Parbleu ?

Robert

Et puisque vous êtes décidé, d'avance, à ne voir, dans tout ce que je pourrais vous dire, que des mots... à n'y entendre que du vent...

---

<sup>361</sup> Ce sont là des qualificatifs que Mirbeau utilise généralement à propos des personnages des pièces de Maurice Maeterlinck, qu'il a contribué à lancer par un tonitruant article sur *La Princesse Maleine*, paru dans *Le Figaro* le 24 août 1890.

Hargand

Parbleu !... Je le savais bien !... Tu te dérobes !... Et ils sont tous comme ça !... (*Ne se contenant plus.*) Mais quand on n'a que des mots à offrir à de pauvres diables... quand c'est avec des mots... des mots seuls... qu'on les corrompt, qu'on les grise... qu'on les mène à la mort<sup>362</sup>... sais-tu ce que l'on est ?... le sais-tu ?... Un imbécile ou un assassin !... Choisis !

Robert, *avec effort.*

Vous avez raison !... Nos pensées vont s'éloignant l'une de l'autre de plus en plus... C'est une chose trop... trop... douloureuse !... Je me retire.

Hargand, *après un silence, d'une voix méprisante.*  
En effet ! Tu peux te retirer !<sup>363</sup>

(*À ce moment, entre un valet de chambre.*)

### Scène III

LES MEMES, LE VALET DE CHAMBRE

Hargand

Qu'est-ce que c'est ?

Le Valet de chambre

---

<sup>362</sup> C'est effectivement ce que fait Jean Roule qui est décidément un « mauvais berger » aux yeux de Mirbeau.

<sup>363</sup> À propos de cette scène, qui est sans doute la plus belle de la pièce, Catulle Mendès écrit (art. cit.) : « *Ce n'est pas seulement contre son fils que lutte le patron Hargand, c'est la meilleure part de lui, réflétée et réalisée en cet autre lui-même ; c'est la forme vivante de ses doutes, de ses troubles, de sa miséricorde, et, quand, après avoir renvoyé les délégués des ouvriers, il renvoie Robert aussi [scène 6], c'est plus que son enfant qu'il chasse, c'est sa conscience.* »

Ce sont les délégués des grévistes qui se sont présentés à la grille du château... Ils demandent à parler à monsieur...

Hargand

Ha ! ha ! Combien sont-ils ? (*Le valet de chambre passe un papier à Hargand, sur un plateau.*) Louis Thieux... Jean Roule... Anselme Cathiard... Pierre Anseaume..., etc., etc. Six !... (*Il déchire le papier.*) C'est bien !... (*Hargand et Robert échangent des regards froids. Au valet de chambre.*) Qu'on leur ouvre les grilles... qu'on les fasse entrer !... (*Le valet de chambre veut se retirer.*) Savez-vous si M. Maigret est chez lui ?...

Le Valet de chambre

M. Maigret a prévenu l'antichambre... qu'il rentrait chez lui !...

Hargand

Dites à Baptiste de l'aller chercher !... que M. Maigret m'attende dans la salle de billard !...

Le Valet de chambre

Bien, monsieur !

(*Il sort. Robert aussi s'achemine vers la porte.*)

## Scène IV

HARGAND, ROBERT

Hargand

Reste, toi !... (*Mouvement de Robert.*) Je consens à les recevoir... Mais je veux que tu assistes à l'entrevue. (*Sur un geste de Robert, durement.*) Je le veux !... C'est bien le moins, je pense ?

Robert

Pourquoi, mon père ?...

Hargand

Parce que je le veux !...

*(Robert fait un geste résigné<sup>364</sup>. Hargand arpente la pièce avec agitation. Ensuite, il vient s'asseoir à son bureau, où il brutalise des papiers. Long silence. Entrent les délégués.)*

## Scène V

HARGAND, ROBERT, JEAN ROULE, LOUIS THIEUX,  
TROIS AUTRES DÉLÉGUÉS

*(Ils entrent lentement, la casquette à la main, Jean Roule, le premier, sombre, mais très calme, suivi de Louis Thieux, courbé, un peu blanchi, embarrassé et gauche. Ils se rangent devant le bureau d'Hargand, intimidés par la richesse sévère de la pièce. Louis Thieux a les yeux fixés sur le tapis, les autres tournent leurs casquettes dans leurs mains, à l'exception de Jean Roule, qui, très droit, le poing sur la hanche, reste libre et hautain, sans provocation. Hargand n'a pas bougé. Le corps, légèrement incliné en arrière, le coude appuyé au bras du fauteuil, et le menton dans sa main, on voit qu'il se compose un visage, sans expression, d'une immobilité glacée. Robert, qui, au moment de l'entrée des délégués, a échangé un regard rapide avec Jean Roule, s'efface maintenant, dans un coin de la pièce. Silence gênant.)*

Hargand, *d'une voix brève.*

Eh bien... Je vous écoute !

Jean Roule, *un peu solennel.*

Nous venons ici pour la paix de notre conscience. *(Un temps.)* Si vous repoussez les propositions, qu'au nom de cinq mille ouvriers, je suis, pour la dernière fois, chargé de vous

---

<sup>364</sup> Variante : « de résignation ».



transmettre... je n'ai pas besoin de vous déclarer que nous sommes prêts à toutes les résistances. Ce ne sont point les régiments que vous appelez à votre secours, ni la famine que vous déchaînez contre nous qui nous font peur !... Ces propositions sont raisonnables et justes... À vous de voir si vous préférez la guerre... (*Un temps.*) Je vous prie de remarquer en outre que, si nous avons éliminé de notre programme certaines revendications, nous ne les abandonnons pas... nous les ajournons... (*Avec une grande hauteur.*) C'est notre plaisir !...<sup>365</sup> (*Un temps. Hargand est de marbre, pas un pli de son visage ne bouge. Jean prend dans la poche de sa cote un papier qu'il consulte de temps en temps.*) Premièrement... Nous maintenons, en tête de nos réclamations, la journée de huit heures... sans aucune diminution de salaire<sup>366</sup>... Je vous ai expliqué pourquoi, déjà... je ne vous l'expliquerai pas à nouveau... (*Silence d'Hargand.*) D'ailleurs je vois que vous n'êtes pas en humeur de causer, aujourd'hui !... Deuxièmement... Assainissement des usines... Si, comme vous le faites dire par tous vos journaux, vous êtes un patron plein d'humanité, vous ne pouvez exiger des hommes qu'ils travaillent dans des bâtiments empestés, parmi des installations mortelles<sup>367</sup>... Au cas où vous accepteriez en principe cette condition à laquelle nous attachons un intérêt capital, nous aurions à nous entendre, ultérieurement, sur l'importance et la nature des travaux, et nous aurions aussi un droit de contrôle absolu sur leur exécution<sup>368</sup>... (*Hargand est toujours immobile et silencieux. Jean Roule le regarde un instant fixement, puis il fait un geste vague.*) Allons jusqu'au bout ! puisque c'est pour la paix de notre conscience que nous sommes ici... (*Un temps.*) Troisièmement... Substitution des procédés mécaniques à toutes

---

<sup>365</sup> Le passage qui précède, depuis « Je vous prie », figure bien dans le manuscrit, mais il constitue une addition au texte primitif et n'est pas de la main de Mirbeau.

<sup>366</sup> Le patronat de l'époque jugeait cette revendication complètement démagogique et irréaliste.

<sup>367</sup> Écologiste avant la lettre, Mirbeau a souvent dénoncé les atteintes à l'environnement et l'empoisonnement de l'air et des sols. Voir Pierre Michel, « Mirbeau écologiste », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 19, 2012, pp. 218-245.

<sup>368</sup> Anticipation du « contrôle ouvrier » réclamé par nombre de manifestants en mai 1968...

les opérations du puddlage... Le puddlage n'est pas un travail, c'est un supplice ! Il a disparu d'une quantité d'usines moins riches que les vôtres... C'est un assassinat que d'astreindre des hommes, pendant trois heures, sous la douche, nus, la face collée à la gueule des fours, la peau fumante, la gorge dévorée par la soif, à brasser la fonte, et faire leur boule de feu !... Vous savez bien, pourtant, que le misérable que vous condamnez à cette torture sauvage... au bout de dix ans... vous l'avez tué !... (*Hargand est toujours immobile. Jean Roule fait un geste... Un temps...*) Quatrièmement...<sup>369</sup> Surveillance sévère sur la qualité des vins et alcools... (*Un temps.*) Bien que sous le prétexte fallacieux de sociétés coopératives, vous ayez accaparé tout le commerce d'ici... que vous soyez notre boucher... notre boulanger... notre épicier... notre marchand de vins !... etc, etc., il y aurait peut-être lieu de vous résigner à gagner un peu moins d'argent sur notre santé, en nous vendant autre chose que du poison... Tout ce que nous respirons ici, c'est de la mort !... tout ce que nous buvons ici... c'est de la mort !... Eh bien... nous voulons boire et respirer de la vie !... (*Silence d'Hargand.*) Cinquièmement... Ceci est la conséquence morale, naturelle et nécessaire de la journée de huit heures... Fondation d'une bibliothèque ouvrière, avec tous les livres de philosophie, d'histoire, de science, de littérature, de poésie et d'art, dont je vous remettrai la liste... Car, si pauvre qu'il soit, un homme ne vit pas que de pain... (*Un temps.*) Il a droit, comme les riches, à de la beauté<sup>370</sup> !... (*Silence glacial.*) Enfin... réintégration à l'usine, avec

---

<sup>369</sup> Le passage qui précède, depuis « Troisièmement », est une addition.

<sup>370</sup> Cette revendication, jugée exorbitante par tous ceux qui ne voient, chez les prolétaires, que des « brutes » ou des « sauvages », Mirbeau l'a exprimée pour son propre compte, le 28 mai 1889, dans une chronique sur le peintre Jean-François Raffaëlli, et de nouveau dans son article de *L'Endehors* du 1<sup>er</sup> mai 1892, sur Ravachol, où il écrivait : « *Un peuple ne vit pas seulement de son ventre, il vit aussi de son cerveau. Les joies intellectuelles lui sont aussi nécessaires que les joies physiques. Il a droit à la beauté comme il a droit au pain* » (recueilli dans *Combats politiques*, Séguier, 1990, p. 124). Aussi bien, au tournant du siècle, Mirbeau va-t-il se battre pour un Théâtre Populaire et des universités populaires (voir les articles de Nathalie Coutelet précédemment cités). En revanche bien de bonnes âmes se sont gaussés de cette

paiement entier des journées de chômage, de tous les ouvriers que vous avez chassés depuis la grève... Je vous fais grâce de ma personne... L'accord signé, je partirai...

*(Il dépose son papier sur le bureau d'Hargand.)*

Hargand, *après un silence, sans bouger, d'une voix coupante.*  
C'est tout ?...

Jean Roule

C'est tout !...

Hargand, *à Louis Thieux.*

Eh bien... qu'est-ce que tu penses de cela, Thieux ?... Il te faut des bibliothèques, maintenant ?... Allons !... Regarde-moi !

Louis Thieux, *sans lever les yeux du tapis.*  
Monsieur Hargand !... Monsieur Hargand !...

Hargand

Regarde-moi... te dis-je !...

Jean Roule

N'insultez pas ce pauvre homme !... Et regardez vous-même ce que vingt-sept ans de vie chez vous... de travail chez vous... ont fait de lui !...

Hargand

Ah ! mon pauvre Thieux !... Si tu n'étais pas sous la domination de cet homme... si tu étais libre des mouvements de ton cœur... je te connais... tu serais déjà à mes pieds, me demandant de te pardonner !...

---

prétention à la beauté et de cette revendication de bibliothèques pour le peuple ; ainsi Max Nordau juge-t-il tout cela carrément « *insensé* » (*op. cit.*, p. 276).

Louis Thieux, *comme prêt à aller vers Hargand.*  
Monsieur Hargand !... Monsieur Hargand !...

Jean Roule, *énergique.*  
Demande-lui donc ce qu'il a fait de ta femme... et de tes deux fils !

Louis Thieux, *avec un grand effort.*  
Monsieur Hargand !... C'est vrai !... On ne peut pas... on ne peut pas vivre ! Ça n'est pas juste !...

Hargand  
Tu répètes une leçon, vieille bête !... et tu ne la sais même pas !...

Jean Roule, *s'avançant contre le bureau d'Hargand.*  
Finiissons-en !... Votre réponse !...

Hargand, *nettement agressif, mais se contenant encore.*  
Eh bien... la voici !... Car vous ne pensez pas que je vais discuter toutes vos absurdités... J'ai votre dossier — un peu tard, malheureusement — mais enfin, je l'ai !... Vous vous appelez Jean Roule ?

Jean Roule  
Que ce nom soit ou ne soit pas mon nom<sup>371</sup>, que vous importe ?

Hargand  
Je vais vous le dire... Vous vous êtes introduit ici, avec un faux livret<sup>372</sup> !

---

<sup>371</sup> Variante : « mon vrai nom ». Il s'agit visiblement d'un nom de guerre à connotation symbolique.

<sup>372</sup> Dans *Germinal*, Étienne Lantier était embauché sans livret de travail, ce qui n'était guère vraisemblable sous le Second Empire. Aboli par la Révolution, ce livret a été rétabli par Bonaparte en 1803. Paraphé par le commissaire de police, il

Jean Roule

M'auriez-vous embauché sans livret ? Et puis ?

Hargand, *s'animant de plus en plus.*

Vous avez subi, en France — je ne parle pas de l'étranger — deux condamnations... l'une pour vol... l'autre pour violences dans une grève... Vous êtes en rupture de ban...

Jean Roule

Et puis ?...

Hargand

Vous êtes compromis dans des affaires anarchistes !... Vous êtes un voleur... un assassin !...

Jean Roule

Et puis ?

Hargand

Et puis ?... (*Se levant, avec colère.*) Si je vous livrais à la justice ?...

Jean Roule, *hautain et menaçant.*

Faites donc !...

Robert, *intervenant.*

Quel que soit cet homme, mon père... il est ici sous la sauvegarde de votre honneur... et du mien !...

---

contenait des renseignements d'état-civil sur le travailleur, le nom de ses employeurs successifs, les dates d'embauche et de débauche, et éventuellement les avances d'argent qu'il avait reçues. Il a été aboli en 1890, ce qui implique, en principe, que l'action de la pièce se situe avant cette date, et donc avant les attentats anarchistes des années 1892-1894 auxquels il est fait implicitement allusion à plusieurs reprises. Il est cependant douteux que Mirbeau se soit vraiment préoccupé de situer précisément son drame dans le temps historique.

Hargand, à Robert furieux.

Toi !... (*Il n'achève pas... Perdant la tête, aux délégués.*) Que faites-vous ici, vous ?... Allez-vous-en !... Je vous chasse... je vous chasse... Allez-vous-en !...

Jean Roule

C'était prévu... Retirons-nous...

Hargand

Oui... oui... je vous chasse... Allez-vous-en !... Sortez !... sortez ?...

(*Les délégués s'acheminent vers la porte. Jean Roule les fait passer devant lui.*)

Jean Roule, *se tournant vers Hargand.*

Alors, c'est la guerre que vous voulez !... la guerre sans merci, ni pitié ?...<sup>373</sup> Rappelez-vous que nous sommes cinq mille !... Et si nous n'avons que nos poitrines nues contre les canons et les fusils de vos soldats... nous saurons, du moins, mourir jusqu'au dernier<sup>374</sup>... Ça, je vous le dis...

(*Il sort.*)

## Scène VI

HARGAND, ROBERT

Hargand, *il arpente la pièce furieusement, puis tout à coup.*

Et toi aussi... je te chasse !... Que je ne te voie plus !... Que je ne te revoie jamais !... Va-t'en !... va-t'en !...

---

<sup>373</sup> Raturé : « Vous l'aurez ! »

<sup>374</sup> Cette volupté de la mort ainsi proclamée révèle la responsabilité personnelle de Jean Roule dans la catastrophe finale : lui aussi est décidément un « mauvais berger », comme le lui criera Philippe Hurteaux à l'acte IV. Elle inscrit aussi la pièce dans le courant décadent.

Robert

Ah ! mon père !... C'est vous qui avez voulu tout cela !...  
(*Il sort.*)

## Scène VII

HARGAND, puis UN VALET DE CHAMBRE

*(Hargand marche, marche, dans la pièce, longtemps... Par le désordre de son attitude, de ses gestes, on sent qu'un violent combat se livre en lui, entre la colère et les larmes... Jeu de scène... Il sonne... Un valet de chambre se présente.)*

Hargand

Monsieur Maigret, tout de suite !...

Le Valet de chambre

Bien, monsieur...

*(Il sort précipitamment. Le valet de chambre sorti, Hargand reprend sa marche et ses gestes désordonnés ; vaincu enfin, il se jette, s'affaisse dans un fauteuil, la tête dans sa main et il sanglote. Maigret entre.)*

## Scène VIII

HARGAND, MAIGRET

Maigret, à la vue d'Hargand prostré, s'arrête, étonné,  
un instant sur le seuil de la porte, puis il court vers lui.

Monsieur !... Que s'est-il passé ?... Vous pleurez...  
vous !... Ça n'est pas possible !... Monsieur ! (*Hargand ne répond pas et sanglote.*) Voyons... parlez-moi !...

Hargand

C'est de ma faute !... c'est de ma faute !...

Maigret

Qu'est-ce qui est de votre faute ?...

Hargand

J'ai perdu la tête... oui, ç'a été comme un coup de folie<sup>375</sup>... Je les ai chassés, tous !...

Maigret

Voyons... voyons !...

Hargand

Ah ! je ne sais pas... je ne sais plus rien !... Pourquoi ai-je fait cela ?... Maigret ?...

*(Il lui prend la main.)*

Maigret

Monsieur Hargand !...

Hargand

Je suis sans force maintenant... sans courage... Je suis frappé là... *(Il met sa main avec celle de Maigret sur son cœur.)* là ?... Ils m'ont pris mon fils<sup>376</sup>, comprenez-vous ?... Et c'est ma faute !... Je n'ai pas su l'émouvoir... je l'ai trop tenté !... Et puisqu'ils ont pris mon fils... eh bien ! qu'ils prennent l'usine !... qu'ils prennent tout... tout !... Je leur abandonne tout...

Maigret

Ce n'est pas vous qui parlez ?... Vous ne pouvez pas parler ainsi !...

Hargand

---

<sup>375</sup> Ce faisant, Mirbeau lui accorde des circonstances quelque peu atténuantes et lui reconnaît une part d'irresponsabilité.

<sup>376</sup> C'est l'impression d'avoir perdu son fils qui explique pour une bonne part ce coup de « folie », aussitôt regretté.



Si... si... Maigret... c'est moi, hélas !... c'est bien moi !...

Maigret

Allons donc !

Hargand

Et puis... (*Avec plus d'efforts.*) Je croyais avoir été un brave homme... avoir fait du bien autour de moi... avoir vécu, toujours, d'un travail acharné, utile et sans tache... Cette fortune dont j'avais l'orgueil — un sot orgueil, Maigret — parce qu'elle était un aliment à ma fièvre de production, et qu'il me semblait aussi que je la répandais, avec justice, sur les autres... oui, cette fortune, je croyais n'en avoir pas mésusé... l'avoir gagnée... méritée... qu'elle était à moi... quelque chose, enfin, sorti de mon cerveau... une propriété de mon intelligence... une création de ma volonté<sup>377</sup>...

Maigret

Alors !... ça n'est plus ça maintenant ?...

Hargand, *avec découragement.*

Il paraît<sup>378</sup> !...

Maigret

Je rêve, ma parole !... Ces gens-là vous ont donc tourné la tête ?... Ah ! c'est trop fort !

Hargand

---

<sup>377</sup> Conception « entrepreneuriale » extrêmement répandue à l'époque comme à la nôtre, et plus encore aux États-Unis qu'en Europe : les capitalistes, industriels et financiers, sont supposés ne devoir leur richesse qu'à leur mérite. Ce qui implique que, si les prolétaires sont au bas de l'échelle sociale, c'est qu'ils n'ont pas les moyens de s'élever plus haut : ils ne sauraient donc se plaindre... La bonne conscience des nantis est garantie, et l'injustice sociale préservée.

<sup>378</sup> Variante : « Il paraît que non ».

Ils ne m'ont demandé que des choses justes, après tout<sup>379</sup> !...

Maigret, *hochant la tête.*

Des choses justes !... Jean Roule !... ça m'étonnerait !...

Hargand

Ils veulent vivre !... ça n'est pourtant pas un crime !...

Maigret

Ah ! vous voilà repris de vos scrupules ! Vraiment, ça n'est pas l'heure, monsieur !... Rappelez votre sang-froid... votre énergie !... Nous en avons besoin pour éviter de plus grands malheurs, encore !... Si vous vous laissez abattre par des chimères... que voulez-vous que nous fassions !... Ah ! parbleu ! Vous n'avez pas voulu m'écouter... Voilà trois jours que vous ne vous couchez pas... que vous vous tuez au travail !... Quelle que soit la force d'un homme, elle a des limites... et quand le corps est à bout... l'âme ne vaut guère mieux... Si vous vous étiez reposé, comme vous le deviez... rien de tout cela ne serait arrivé... Je me repose bien, moi, et je dors<sup>380</sup> chaque nuit !... Sans cela... il y a longtemps que je serais sur le flanc... et que je divaguerais comme une femme !...

Hargand

Mais, mon fils, Maigret !... mon fils !...

*(À ce moment, du dehors arrive le bruit d'une sonnerie de trompettes, encore lointaine. Maigret et Hargand se regardent et ils écoutent... Les sonneries deviennent plus claires.)*

---

<sup>379</sup> Cet « *après tout* » implique qu'Hargand a pesé le pour et le contre et que, au terme de sa réflexion, il donne acte aux grévistes de la validité de leurs revendications. Pour ébranler la bonne conscience d'un public plus que réticent, voire totalement hostile, rien de tel que ce *mea culpa* d'un grand industriel.

<sup>380</sup> Raturé : « comme un sourd ».

Maigret  
Ce sont les troupes !... Enfin !  
(*Il va vers la fenêtre.*)

Hargand, *dans un grand geste accablé.*  
Déjà !  
(*Sonneries. Rideau.*)

## ACTE QUATRIÈME

*(Un carrefour, dans la forêt, à la tombée de la nuit. À droite, un pauvre calvaire de bois<sup>381</sup> se dresse sur des marches de pierre herbues et disjointes. Le soleil est couché derrière les arbres, et leurs hautes branches se dessinent, se découpent en noir sur l'ardeur rouge du ciel occidental. Les chemins de l'ouest sont éclairés de lueurs sanglantes<sup>382</sup>, tandis que les ombres crépusculaires envahissent tout l'orient. Une brume, rose ici, et là bleue, monte de la forêt. Durant l'acte, les lueurs du ciel s'affaiblissent, agonisent, meurent, l'ombre gagne les chemins, la forêt s'assombrit ; le ciel, où quelques étoiles s'allument, devient d'un violet pâle, la nuit se fait progressivement.<sup>383</sup>)*

---

<sup>381</sup> Ce mot, qui rappelle le titre du premier roman officiel de Mirbeau (*Le Calvaire*, 1886), donne bien évidemment une connotation religieuse au rassemblement qui va avoir lieu et prépare tout à la fois la référence de Madeleine à Jésus, présenté comme un précurseur des anarchistes, et la "Passion" de Jean Roule, accompagné de Madeleine et des grévistes massacrés, à l'acte V. Le sacrifice des innocents qui va avoir lieu est implicitement assimilé à une rédemption. Par ailleurs, il est intéressant de noter que Mirbeau a ainsi commenté *Le Christ jaune*, de Paul Gauguin, dans *L'Écho de Paris* du 16 février 1991 : « Dans la campagne toute jaune, d'un jaune agonisant, en haut du coteau breton qu'une fin d'automne tristement jaunît, en plein ciel, un calvaire s'élève, un calvaire de bois mal équarri, pourri, disjoint, qui étend dans l'air ses bras gauchis. Le Christ, telle une divinité papoue, sommairement taillé dans un tronc d'arbre par un artiste local, le Christ piteux et barbare est peinturluré de jaune. Au pied du calvaire des paysannes se sont agenouillées. Indifférentes, le corps affaissé pesamment sur la terre, elles sont venues là parce que c'est la coutume de venir là, un jour de Pardon. Mais leurs yeux et leurs lèvres sont vides de prières. Elles n'ont pas une pensée, pas un regard pour l'image de Celui qui mourut de les aimer. Déjà enjambant des haies, et fuyant sous les pommiers rouges, d'autres paysannes se hâtent vers leur bauge, heureuses d'avoir fini leurs dévotions. Et la mélancolie de ce Christ de bois est indicible. Sa tête a d'affreuses tristesses ; sa chair maigre a comme des regrets de la torture ancienne, et il semble se dire, en voyant à ses pieds cette humanité misérable et qui ne comprend pas : "Et pourtant, si mon martyr avait été inutile ?" » On est tenté de voir en Jean Roule l'équivalent du Christ jaune de Gauguin.

<sup>382</sup> Prémonition du dénouement sanglant.

<sup>383</sup> On a l'impression que Mirbeau souhaite, dans cette évocation du décor, donner, sur une scène de théâtre, l'équivalent d'une toile impressionniste. Il

## Scène première

MADELEINE, JEAN ROULE

*(Au lever du rideau, une patrouille, conduite par un officier, traverse la scène. Aussitôt passée, Jean Roule et Madeleine débouchent d'un chemin et, la main dans la main, ils écoutent la patrouille dont les pas rythmés et le cliquetis d'armes vont se perdant dans la forêt. Ensuite, ils s'avancent vers le calvaire. À ce moment, les branches de la croix qui s'enlèvent nettement sur le ciel sont frappées d'un reflet orangé, qui s'éteint bientôt. Madeleine est en cheveux, drapée dans une mante sombre. Elle porte quelques lanternes de papier non allumées qu'elle dépose sur les marches du calvaire. Jean Roule écoute encore. Le silence maintenant est profond.)*

Jean Roule, *presque bas.*

Je ne les entends plus...

Madeleine

C'est la dernière patrouille. On ne nous croit pas ici... Les dragons gardent tous les chemins et toutes les sentes qui mènent au Pré-du-Roy !... nous ne serons pas dérangés !...

Jean

Ne crains-tu pas qu'en allumant les lanternes que tu as apportées...

Madeleine

Non... Nous sommes loin de la ville, loin des postes... Et c'est là-bas qu'on nous surveille !... D'ailleurs, il n'y aura pas de lune, ce soir... Il faut bien qu'ils te voient... qu'ils puissent voir mon Jean... quand il leur parlera... *(Jean s'assied sur une marche,*

---

insiste sur les contrastes et les effets des couleurs, l'érosion des contours et les changements liés à la lumière.

*songeur, Madeleine va couper quelques branches, et dispose ensuite les lanternes sur la plate-forme du calvaire.)* On dirait d'une fête !...

Jean

Une fête !... (*Silence.*) Pourvu qu'ils viennent ?

Madeleine

Ils viendront !... (*Ayant fini, elle vient<sup>384</sup> près de Jean debout.*)  
Oh ! je t'en prie, ne sois pas nerveux, agité !... Fais un grand effort sur toi-même !... Du calme ! je t'en conjure !... En attendant qu'ils viennent, veux-tu marcher encore un peu !...

Jean

Non... non... j'aime mieux être près de toi !... assieds-toi près de moi... donne-moi tes mains ?...

(*Madeleine donne ses mains.*)

Madeleine

Comme elles sont brûlantes, tes mains !... (*Un silence.*) Tu souffres... de la faim ?

Jean, *seconant la tête.*

Je souffre de n'avoir plus confiance. Ils m'échappent<sup>385</sup> de plus en plus, ma chère Madeleine... Les uns sont las de lutter... les autres se croient trahis... parce que je les ai voulu des hommes !... C'est toujours la même chose !... Si nous n'avions pas reçu de Belgique cet argent qui leur a permis de manger un

---

<sup>384</sup> Variante : « *vient s'asseoir* ».

<sup>385</sup> Le choix de ce verbe est symptomatique : Jean Roule voulait avoir la main mise sur les ouvriers, qui menacent de s'échapper comme s'il s'agissait d'une prison.

peu<sup>386</sup>, depuis deux jours, ils auraient déjà tout lâché !... Ton père, lui-même !...

Madeleine

Oh ! le père est malade !... C'est trop d'émotion pour lui !... Depuis votre entrevue avec Hargand, à peine s'il sait ce qu'il dit !... Il n'a plus sa raison.<sup>387</sup>

Jean

Sa pensée est au château, avec le maître !... Il s'est repris à sa servitude<sup>388</sup>... Les autres aussi, va !... Et puis, quand le soupçon est entré dans l'esprit des foules<sup>389</sup>... c'est fini !...

Madeleine

On exploite leur faiblesse et leur ignorance... C'est naturel... et tu devais t'y attendre !... Mais tu peux les reconquérir !...

Jean, *secouant la tête.*

Ils ne savent donc pas ce que c'est que le sacrifice<sup>390</sup>... Ils s'effarent devant la faim... et tremblent devant la mort !...

---

<sup>386</sup> L'allusion à la Belgique semble impliquer que l'usine se situe dans le nord de la France, pas très loin de la frontière belge. Dans *Germinal*, c'est l'Internationale qui envoyait 4 000 francs aux grévistes ; cela leur assurait du pain pendant trois jours.

<sup>387</sup> Phrase ajoutée.

<sup>388</sup> Dans *Le Journal d'une femme de chambre*, Célestine dira que les domestiques « ont la servitude dans le sang » (*Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, 2000-2001, tome II, p. 573).

<sup>389</sup> Précurseur de l'unanimité, Mirbeau a consacré deux de ses contes, intitulés « Paysage de foule », à évoquer le très particulier « esprit des foules » (*Contes cruels*, Librairie Séguier, 1990, t. I, pp. 411-417 et 502-507).

<sup>390</sup> Encore un terme appartenant au registre religieux. En l'occurrence, en l'absence de toute divinité bienveillante, ce sacrifice sera inutile et aucune germination ne sera prévisible au dénouement, à la différence de *Germinal*. Mirbeau a déjà traité plusieurs fois le thème du sacrifice inutile, notamment dans *La Maréchale* (1883) et *Dans la vieille rue* (1885), romans parus sous pseudonyme, et dans *Sébastien Roch* (1890).

Madeleine

Il faut leur apprendre à supporter l'une... à braver l'autre !...

Jean

Et comment ?... Je m'y épuise en vain...

Madeleine

Par la douceur... et par la bonté !...

Jean

Ils diront que je suis lâche !...

Madeleine

Est-ce à coups de fouet que Jésus soulevait les hommes ?  
(*Jean fait un geste de découragement.*)<sup>391</sup> Ce sont les mêmes hommes... Rien n'a changé !... (*Elle appuie ses mains tendrement à l'épaule de Jean.*) Sois doux et sois bon... ne t'emporte pas... Et dis-leur des choses simples... des choses qu'ils puissent comprendre !... Sous la dure enveloppe de leur corps, ce sont de pauvres petites âmes que tout effarouche... Ne les heurte pas par la violence... Aime-les... même s'ils t'insultent... Pardonne-leur... même s'ils te frappent !... Sois avec eux, comme avec de pauvres malades ou des petits enfants !...

Jean

Oh ! Madeleine !... Quel cœur est le tien !... Et comme je me sens petit... petit, devant toi...

Madeleine

Ne dis pas cela !... Mais que serais je sans toi ? Te souviens-tu comme j'étais faible et timide... et comme il faisait nuit dans mon âme ?... Tu es venu !...<sup>392</sup> Et tout ce qui était

---

<sup>391</sup> Suppr. : « J. – Autrefois... Ah ! »

<sup>392</sup> Suppr. : « et tout ce qui dormait en moi s'est réveillé ».



obscur en moi... s'est illuminé !... Et c'est de ta lumière, de ta lumière, mon bien-aimé, que je suis faite, aujourd'hui !...

Jean

Aujourd'hui !... c'est toi qui me soutiens, Madeleine... toi qui redresses mon courage... quand il chancelle... toi qui, de mes défaillances, fais sans cesse un renouveau de force et de foi... C'est dans tes yeux... dans le ciel profond de tes yeux que je vois luire l'étoile future<sup>393</sup>... et se lever, enfin, l'aube de la suprême délivrance !... Et j'avais deviné et j'avais vu tout cela, tout cela, dans tes larmes !

Madeleine

Souviens-toi, quand je pleurais !... (*Elle appuie sa tête contre la poitrine de Jean.*) Rien qu'un seul de tes regards séchait aussitôt mes yeux !... Et, à ta voix qui me parlait... c'était, mon Jean, comme des palais...<sup>394</sup> des palais où les pauvres étaient vêtus d'or... où je voyais passer toutes mes détresses en longues traînes brillantes... ailées aussi, belles et légères comme des fleurs !... Oh ! tu ne peux pas savoir les miracles de ta présence !... Et comment, rien que d'être là, près de nous, tu changeais en un royaume éblouissant... notre maison si misérable et si noire !...

Jean

Madeleine ! Madeleine !... J'avais vu tout cela dans tes larmes !

Madeleine

Et mes petits frères !... Souviens-toi, quand ils pleuraient !... Tu les prenais sur tes genoux, tu les berçais, tu leur disais des choses si douces !... Et ils te souriaient, et ils s'endormaient, apaisés, heureux, dans tes bras ?... (*Jean enlace Madeleine.*) Eh ! bien... fais pour ceux qui vont venir ici... tout à

---

<sup>393</sup> Variante raturée : « nouvelle ».

<sup>394</sup> Variante : « pleins de parfums et de musiques inconnues ».

l'heure... ce que tu faisais pour mes petits frères<sup>395</sup> et pour moi...  
Et ils te souriront... et ils te suivront... jusqu'au sacrifice...  
jusqu'à la mort... en chantant<sup>396</sup> !

Jean

Oh ! Madeleine !... Madeleine !... J'accepte tout ce qui  
peut arriver !... Quelques amertumes... quelques trahisons...  
quelques douleurs qui m'attendent encore... je ne me plaindrai  
plus... puisqu'il m'a été donné de rencontrer, un jour, sur mon  
chemin de misère, la joie immense et sublime de ton amour !...  
(*Ils se serrent, s'embrassent.*) Oh !... tes yeux...<sup>397</sup> que j'y puise la  
force sainte... tes lèvres... que j'y boive le miracle !... (*Ils restent  
enlacés quelques secondes.*) Encore !... encore !... Si le jour pouvait ne  
plus se lever jamais sur l'ivresse d'une telle nuit !...

*Madeleine, tout d'un coup, elle s'est levée.*

Tais-toi !... tais-toi !... Écoute !... (*Elle fait quelques pas écoutant.*)  
J'entends des pas... j'entends des voix !... Ce sont eux !...

    (*Jean se lève. Il se passe la main sur le front.*)

Jean

Allons ?...

*Madeleine, revenant vers Jean.*

Quoi qu'ils fassent, mon Jean, quoi qu'ils disent... sois  
bon... tu me l'as promis.

Jean, *sans force.*

Oui !...

---

<sup>395</sup> Mirbeau nous fait comprendre qu'un leader tel que Jean Roule traite les prolétaires comme des enfants irresponsables, qu'il faut charmer avec des mots et des sourires.

<sup>396</sup> N'y aurait-il pas là comme une réminiscence de la légende allemande du joueur de flûte de Hamelin ?

<sup>397</sup> Raturé (et déplacé) : « tes lèvres ».

Madeleine, *allant à l'entrée d'une sente, à droite, et parlant aux  
grévistes encore invisibles.*  
Par ici !... Par ici !...

*(Un à un, groupe par groupe, les grévistes débouchent de la sente.)*

## Scène II

JEAN ROULE, MADELEINE, PHILIPPE HURTEAUX,  
PIERRE ANSEAUME, JOSEPH BORDES, JULES PACOT,  
ZÉPHIRIN BOURRU, FRANÇOIS GOUGE, PIERRE  
PEINARD, GRÉVISTES, FEMMES, ENFANTS<sup>398</sup>

Pierre Anseume<sup>399</sup>  
Salut, Madeleine !

Madeleine  
Salut, Pierre !...

Pierre Anseume, *allant vers Jean.*  
Fais attention !... Il y en a ici qui viennent avec de  
mauvaises idées...

Jean  
Je le sais, Pierre... Mais je leur parlerai....

Pierre Anseume  
On les a travaillés, depuis quelques jours !... Et si tu  
fouillais dans leurs poches... tu y trouverais peut-être de l'argent  
qui sent encore les doigts de Maigret !...

---

<sup>398</sup> Addition depuis Joseph Bordes. Dans le manuscrit, les grévistes sont anonymes, tout au long de la scène.

<sup>399</sup> Variante : « un ouvrier » (anonyme).

Jean

Tu te trompes, Pierre... Il y a ici des gens sans courage, oui !... Des traîtres !... je ne peux pas le croire....

Pierre Anseaume

Il y a des crapules partout !... Fais attention... Moi, je t'approuve... je suis pour toi... et je veille !...

Jean, *serrant la main de Pierre.*

Il y aussi de braves cœurs... Merci, camarade... j'ai toujours compté sur toi...

*(Les grévistes arrivent toujours : des hommes avec leurs tabliers de cuir et leurs chapeaux collés au crâne ; les autres en tenue des dimanches ; d'autres déguenillés. Il y a beaucoup de femmes, avec des fichus sur la tête ou de longues mantes noires, qui traînent des enfants ou les portent dans leurs bras. Figures hâves, décharnées, avec des marques de souffrance et de faim ; figures farouches aussi, toutes dans une pénombre qui ajoute à l'expression des visages un caractère impressionnant. Ils arrivent toujours, de droite, de gauche, de tous les côtés, débouchent de tous les chemins, de toutes les sentes. Ils se massent à droite et à gauche du Calvaire. Jean a gagné la plate-forme, et, debout, le dos appuyé au fût de la croix, pendant que la foule se masse et que Madeleine allume les lanternes, il attend, grave, le visage éclairé par leur pâle lumière. Des colloques s'établissent entre les grévistes. Un murmure de voix s'élève de la foule.)*

Joseph Bordes, *dans un groupe de gauche.*

Ah ! zut !... regarde-le... Il est rien pâle !

Jules Pacot

Il a peur... tiens !... Il ne fait plus le malin !... Il traque<sup>400</sup>, quoi !...

---

<sup>400</sup> Ni le Littré, ni le Larousse de 1900, ne signalent la construction absolue du verbe traquer, qui semble avoir ici le sens inhabituel d'« avoir peur »

Joseph Bordes  
Faudra pourtant qu'il s'exprime !...

Jules Pacot  
Pour sûr qu'il ne voudra rien savoir !...

Pierre Peinard, *âgé*.  
Qu'est-ce qu'il y a ?... De qui parles-tu, toi ?

Jules Pacot  
De ta sœur<sup>401</sup> !...

*(On rit. Pierre Peinard se perd dans la foule en haussant les épaules.)*

Joseph Bordes, *désignant le Calvaire*.  
Y a du bon ! Oh ! la la ! mince de luminaire !... C'est-y qu'c'est l'quatorze juillet<sup>402</sup> ?...

*(Quelques rires, mêlés à des exclamations indignées. Ces deux ouvriers se perdent aussi dans la foule, plus à gauche. À droite, un remous de la foule, des cris, une dispute.)*

François Gouge  
J'te dis que si, moi !...

Zéphirin Bourru  
J'te dis que non, moi !...

---

<sup>401</sup> Raturé : « sans doute ».

<sup>402</sup> C'est en 1880 que le 14 juillet est devenu la fête nationale, commémorée depuis tous les ans. L'action du drame est donc censée être située entre 1880 (instauration de la fête nationale) et 1890 (suppression du livret de travail), si du moins l'on se réfère aux deux seules allusions historiques implicites. Mais il est douteux que le dramaturge ait réellement cherché à situer précisément sa pièce dans le temps.

François Gouge  
J'te dis qu'il a gardé la moitié de l'argent !...

Zéphirin Bourru  
Répète ça, un peu !...

François Gouge  
Oui ! il a gardé l'argent !...

Zéphirin Bourru  
Eh bien, garde ça, toi. (*Il le frappe.*) Et va le porter à Hargand qui te paie pour venir faire du potin ici !...

(*Cris, tumulte, on s'interpose.*)

François Gouge, *se débattant.*  
Vaches !... Eh ! sales vaches !...

(*On le bouscule. Il disparaît.*)

Une voix dans la foule  
Taisez-vous !...

Une autre voix  
Enlevez-le !...

Pierre Anseume  
Si vous gueulez comme ça !... C'est la troupe qui viendra vous enlever !...

Voix diverses, *partant de divers côtés.*  
Silence !... Silence.

(*Peu à peu l'ordre se rétablit, les cris s'apaisent. Madeleine est venue s'asseoir sur la plus haute marche. Des femmes serrées l'une contre l'autre occupent des places sur les marches inférieures. Jean Roule s'avance. Il est*

*calme et pâle. On ne voit guère que son visage. Et le tas des femmes assises grouille, indécis, dans la pénombre, par dessus les têtes bouleuses de la foule qui, maintenant, emplit tout le carrefour. Jean Roule étend le bras, fait un geste.)*

Quelques voix, *de-ci, de-là*.  
Écoutez !... écoutez !...

*(Mouvement d'attention.)*

Jean Roule, *d'une voix assurée*.  
Mes amis...

Une voix dans la foule  
Nous ne sommes pas tes amis.

*(Cris : Silence donc !... Écoutez-le.)*

Jean Roule, *d'une voix qui domine le bruit*.  
Mes amis... écoutez-moi... Si quelques-uns, parmi vous, ont des reproches à me faire, qu'ils les fassent !... des accusations à porter<sup>403</sup>... qu'ils les portent !... Mais comme des hommes libres... et non comme des gamins !... Nous sommes ici pour nous expliquer entre braves gens... non pour nous injurier et nous battre.

*(Murmures.)*

Voix de la foule  
Oui... oui !... C'est cela !...

Un ouvrier  
Parle ! parle !... Nous t'écoutons...

---

<sup>403</sup> Raturé : « contre moi ».

Pierre Anseaume  
Et silence aux vendus !...

*(Exclamations.)*

Jean Roule  
Vous avez le droit de discuter... de juger mes actes... Si je n'ai plus votre confiance, vous pouvez me retirer le mandat que vous m'aviez délégué<sup>404</sup>... Je crois l'avoir rempli au mieux de votre dignité et de vos intérêts... Si je me suis trompé, je vous le rends. Donnez-le à un plus digne, à un plus dévoué !

Voix diverses  
Non !... non !... Si... si... Silence !... Silence !...

Jean Roule, *au milieu du bruit et le dominant.*  
Mais, au nom de votre honneur... au nom de l'idée pour laquelle nous luttons, ne salissez pas un homme qui n'a qu'une pensée : vous aimer... qu'un but : vous servir... et cette illusion, peut-être de vous croire des héros capables de vous émanciper... alors que vous ne seriez que des esclaves, tendant le col à de nouveaux carcans... les mains à de plus lourdes chaînes !...

*(Légers murmures, des ob ! des ah ! mais plus timides. On sent que, d'après le silence relatif qui suit ces paroles, Jean Roule a repris un peu plus d'autorité momentanée sur la foule. Un temps.)*

Ces reproches... ces accusations qu'on colporte, depuis quelque temps, de groupe en groupe, de maison en maison, pour semer la désunion parmi nous, et nous faire plus désarmés devant nos ennemis... je les connais... et je vais y répondre... À cela, seulement !... car vous me désestimeriez si je m'arrêtais, un seul

---

<sup>404</sup> Raturé : « (Non !... Si !... Non !...) ».



instant, aux ignobles calomnies... dont il n'est pas difficile de trouver la source impure.

(*Murmures encore. Oh ! Ah !*)

Pierre Anseaume

Bravo !... bravo !...

Jean

Vous me reprochez — et c'est là le plus gros grief qui me soit imputé — vous me reprochez d'avoir refusé le concours des députés radicaux et socialistes qui voulaient s'immiscer dans nos affaires... et prendre la direction de la grève ?...

Voix diverses

Ah ! Ah !... Oui... oui... Silence... Écoutez !...

Jean

J'ai fait cela... c'est vrai !... et je m'en honore<sup>405</sup> ! (*Mouvements divers.*) Vos députés !... ah ! je les ai vus à l'œuvre !... Et vous-mêmes, vous avez donc oublié déjà le rôle infâme... la comédie piteusement sinistre qu'ils jouèrent dans la dernière grève<sup>406</sup>... et comment... après avoir poussé les ouvriers à une résistance désespérée, ils les livrèrent... diminués... dépouillés... pieds et poings liés... au patron... le jour même où un dernier effort... un dernier élan... l'eussent obligé à capituler... peut-

---

<sup>405</sup> Mirbeau reprendra presque la même formule quand, quelques mois plus tard, pendant l'affaire Dreyfus, les antidreyfusards ressortiront un article antisémite paru jadis dans *Les Grimaces* de 1883 : « *La chose est parfaitement exacte... J'ai fait cela et je m'en vante* » (« *Palinodies* », *L'Aurore*, 15 novembre 1898 ; recueilli dans *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, p. 159).

<sup>406</sup> Raturé : « du sud-ouest ». Mirbeau aurait-il voulu, initialement, faire allusion à la grève de Carmaux et au rôle de Jaurès ? C'eût été fort injuste. Quoi qu'il en soit, ce dernier sera effaré de l'accusation lancée par Jean Roule contre les députés socialistes, et aussi par le « *pessimisme de théâtre et de carton* » de la pièce, qui, selon lui, ne laissait aux « *accablés* » aucun espoir « *d'affranchissement* » (« *Effarant !* », *La Petite République*, 25 décembre 1897).

être !... Eh ! bien, non !... Je n'ai pas voulu que, sous prétexte de vous défendre, des intrigants viennent nous imposer des combinaisons où vous n'êtes — entendez-vous — qu'un moyen pour maintenir et accroître leur puissance électorale... et qu'une proie pour satisfaire leurs appétits politiques !... Vous n'avez rien de commun avec ces gens-là ! Leurs intérêts ne se confondent pas plus dans les vôtres... que ceux de l'usurier et de son débiteur... de l'assassin et de sa victime<sup>407</sup> !...

*(Mouvements en sens divers : un frémissement qui sent la bataille court dans la foule et l'agite. Jean Roule, d'une voix plus forte.)*

Voyons !... qu'ont-ils fait pour vous ?... qu'ont-ils tenté pour vous ?... Où est-elle la loi libératrice qu'ils aient votée... qu'ils aient proposée, même ?...

Une voix

C'est vrai !... c'est vrai !...

Jean

Et à défaut de cette loi... impossible... je l'accorde... un cri... un seul cri de pitié qu'ils aient poussé ?... ce cri qui sort des entrailles mêmes de l'amour... et qui maintient aux âmes des déshérités... l'indispensable espérance... cherchez-le... redites-le-moi... et, nommez-m'en un seul, parmi les politiques, un seul, qui soit mort pour vous... qui ait affronté la mort pour vous !...

---

<sup>407</sup> Pour Mirbeau, les politiciens, quelle que soit leur obédience, ne cherchent que le pouvoir et les multiples avantages qu'il prodigue. Pour cela, il leur faut caresser l'électeur en multipliant les promesses qu'ils n'ont aucune chance ni aucune envie de jamais tenir. L'élection, qui se prétend démocratique, consiste en réalité, pour cet « *inexprimable imbécile* » qu'est l'électeur moyen, non pas à exercer un pouvoir, mais à se choisir un maître en renonçant à exercer sur lui le moindre contrôle. Mirbeau en appelle logiquement à « *la grève des électeurs* », titre d'un très célèbre article paru dans *Le Figaro* le 28 novembre 1888, traduit en toutes langues et massivement diffusé par les groupes anarchistes à travers l'Europe. À cet égard, tous les députés se valent, fussent-ils étiquetés « socialistes », et c'est ce que Jaurès ne peut évidemment pas accepter.

Zéphirin Bourru, *parmi les murmures*.  
Bravo !... C'est vrai !... À bas la politique !... À bas les députés !<sup>408</sup>

Jean

Comprenez donc qu'ils n'existent que par votre crédulité !... Votre abrutissement séculaire, ils l'exploitent comme une ferme... votre servitude, ils la traitent comme une rente... Vous, vivants, ils s'engraissent de votre pauvreté et de votre ignorance... et, morts, ils se font un piédestal de vos cadavres<sup>409</sup> !... Est-ce donc ce que vous vouliez ?

Une voix<sup>410</sup>

Non !... non !... Il a raison !...

Jean<sup>411</sup>

---

<sup>408</sup> Les huit derniers mots ont été ajoutés.

<sup>409</sup> La dénonciation de la corruption des politiciens est un thème permanent de Mirbeau journaliste, aussi bien quand il travaillait pour les bonapartistes que depuis sa conversion à l'anarchisme. Le scandale des décorations (1887-1888) et surtout celui de Panama (depuis 1892), avec la liste, rendue publique, des fameux 104 « chéquards », en ont apporté une éclatante confirmation. Mais, au-delà des individus facilement corrompibles, c'est au système tout entier que s'en prend Mirbeau, d'où son ralliement à l'anarchisme qui se fixe pour mission d'abattre le système. Avant même ce ralliement officiel, il stigmatisait, dès 1885, dans un article sur *Germinal*, « la politique éternellement inhumaine qui ne pense qu'à protéger les puissants, gaver les riches, sourire aux heureux » (« Chroniques parisiennes », *La France*, 28 octobre 1885).

<sup>410</sup> Raturé : « Oui !... Oui !... »

<sup>411</sup> Suppr. : « C'est facile de monter sur les tables des banquets et d'y chanter la *Carmagnole* » Mirbeau a supprimé cette allusion irrévérencieuse – et profondément injuste – à Jean Jaurès, dont il s'est rapproché à la faveur de l'affaire Dreyfus. C'est à Albi que, pour fêter la victoire des verriers de Carmaux, Jaurès a entonné la *Carmagnole*, juché sur une table, à la fin d'un banquet, en octobre 1896. Ce que Mirbeau critiquait vigoureusement, chez Jaurès, c'est le « *collectivisme* », qu'il évoque avec une précision terrifiante, qui semble être une prémonition de ce que sera le totalitarisme stalinien (« Questions sociales », *Le Journal*, 20 décembre 1896). C'est ici que s'interrompt le manuscrit en ma possession.

Et le jour où les fusils des soldats abattent sur le sol rouge, vous... vos enfants et vos femmes, où sont-ils?... À la Chambre?... Que font-ils?... Ils parlent?... (*Applaudissements et protestations.*) Pauvre troupeau aveugle, vous laisserez-vous donc toujours conduire par ces mauvais bergers ?...

Jules Pacot, *parmi les grondements.*  
Il ne s'agit pas de tout ça !...

François Gouge  
Nous ne sommes pas des troupeaux !

Jules Pacot  
Il nous insulte... nous sommes autant que lui !...

Philippe Hurteaux, *se hissant sur un tronc d'arbre abattu.*  
Assez causé !... Dis-nous donc ce que tu as fait de l'argent ?...

Voix  
Oui !... oui !... l'argent !... l'argent !...

Jean Roule  
Qui parle ainsi ?...

Philippe Hurteaux, *il descend et s'avance au pied des marches du Calvaire.*  
Moi !... Philippe Hurteaux !...

Jean Roule  
On te trompe, Philippe Hurteaux... Et pourquoi m'oblige-tu à leur dire publiquement que je n'ai rien gardé... et que je vous ai donné ma part ?...

Voix

---

Allons donc !... Bravo !... bravo !... (*Philippe discute avec animation et rentre dans la foule.*) La preuve !... la preuve...

Pierre Anseaume

Silence donc !... Silence aux canailles... silence aux vendus !...

(*Tumulte.*)

Jean Roule, *dominant le tumulte, et d'une voix retentissante.*

Laissez-moi parler !... Vous ne m'empêcherez pas de parler... vous qui vous faites les complices de nos ennemis et les porte-voix de leurs imbéciles calomnies !...

Voix

Écoutez !... écoutez !...

Jean Roule

Ah ! je lis dans vos âmes... Vous avez peur d'être des hommes... De vous sentir affranchis et désenchaînés, cela vous effare... Vos yeux habitués aux ténèbres n'osent plus regarder la lumière du grand soleil... vous êtes comme le prisonnier que l'air de la plaine, au sortir du cachot, fait chanceler et tomber sur la terre libre !... Il vous faut encore... il vous faut toujours un maître !... Eh bien, soit !... Mais choisissez-le... et, oppression pour oppression... maître pour maître... (*Mouvement de la foule... avec un grand geste.*) gardez le patron !... (*Explosion de colère.*) Gardez le patron !... (*Poings levés et bouches hurlantes, les grévistes se massent plus près du Calvaire. Jean descend deux marches et empoignant par les épaules, un gréviste, il le secoue, et d'une voix retentissante.*) Le patron est un homme comme vous !... On l'a devant soi... on lui parle... on l'émeut... on le menace... on le tue !... Au moins il a un visage, lui... une poitrine où enfoncer le couteau !... Mais allez donc émouvoir cet être sans visage qu'on appelle un politicien !... allez donc tuer cette chose qu'on appelle la politique !... cette chose glissante et fuyante que l'on croit tenir, et toujours vous

échappe... que l'on croit morte et toujours recommence !... cette chose abominable, par quoi tout a été avili, tout corrompu, tout acheté, tout vendu !... justice, amour, beauté !... qui a fait de la vénalité des consciences, une institution nationale de la France<sup>412</sup>... qui a fait pis encore, puisque de sa vase immonde elle a sali la face auguste du pauvre !... pis encore... puisqu'elle a détruit en vous le dernier idéal... la foi dans la Révolution !...<sup>413</sup> (*L'attitude énergique de Jean, les gestes, la force avec laquelle il a prononcé ces dernières paroles, imposent momentanément le silence. La foule recule, mais reste bouleuse et grondante.*) Comprenez-vous ce que j'ai voulu de vous... ce que je demande encore à votre énergie, à votre dignité... à votre intelligence ?... J'ai voulu... et je veux... que vous montriez, une fois... au monde des prébendiers politiques... cet exemple nouveau... fécond... terrible... d'une grève, faite... enfin... par vous seuls... pour vous seuls !... (*Un temps.*) Et si vous devez mourir encore, dans cette lutte que vous avez entreprise... sachez mourir... une fois... pour vous... pour vos fils... pour ceux-là qui naîtront de vos fils... non plus pour les thésauriseurs de votre souffrance... comme toujours !...<sup>414</sup>

*(Grondements sourds, agitations ; les grévistes, encore dominés, se regardent, s'interrogent.)*

Philippe Hurteaux, *il se dégage de la foule, encouragé par quelques grévistes et revient au pied du Calvaire.*

Tout cela est très bien !... Et toi aussi, Jean Roule, tu parles comme un député<sup>415</sup>... (*Rires dans la foule.*) Mais nous donneras-tu de l'argent ?... nous donneras-tu du pain ?...

---

<sup>412</sup> À l'époque, tout le monde a dans l'esprit l'illustration éclatante de cette « vénalité » des politiciens qu'est le scandale de Panama.

<sup>413</sup> Lors de la première, de très nombreux applaudissements ont salué cette tirade de Jean Roule sur les parlementaires, ce qui en dit long sur leur discrédit.

<sup>414</sup> Dans *Germinal*, Étienne Lantier exprimait la même idée : « *Ne valait-il pas mieux mourir tout de suite, en essayant de détruire cette tyrannie du capital, qui affamait le travailleur ?* » (p. 318).

<sup>415</sup> Dans son effort pour être impartial, Mirbeau prête à Philippe Hurteaux une critique qui sonne juste à l'oreille des spectateurs : quelle que soit la validité des

Voix nombreuses, *mêlées à quelques protestations fidèles.*  
C'est cela !... Du pain !... Parle !... parle !... Vive  
Hurteaux !...

Philippe Hurteaux

Car enfin, nous ne pouvons pas vivre que de tes  
paroles...

Jules Pacot

Ah ! ah !... c'est ça !... Mouche-le.

Philippe Hurteaux

... si belles qu'elles soient... (*Bravos !... Hurteaux, encouragé  
et flatté, bombe le torse, prend une attitude d'orateur.*) Avec les députés,  
que tu as chassés d'ici... nous aurions eu de l'argent et du pain...  
(*À la foule.*) C'est-y vrai, vous autres ?

Voix de plus en plus nombreuses

Oui !... oui !...

Philippe Hurteaux

Et nous aurions pu durer... C'est-y vrai aussi ?...

Voix

Oui !... oui !...

Jean Roule

C'est la paresse qui te fait parler, Philippe Hurteaux... Et  
tu es un mauvais enfant ! La grève !... Ah ! tu as cru que c'étaient  
les journées sans travail... la flâne... la godaille... la saoulerie... et  
qu'on te paierait pour ça !... Je te connais, va !... Tant qu'il y a eu

---

revendications dont il est le porte-parole, Jean Roule n'en est pas moins,  
effectivement, un phraseur, capable d'enflammer les foules dans de grandes  
envolées où se révèle sa maîtrise de l'art oratoire, à l'instar des députés de  
l'époque.

de quoi fricoter et boire... tu as été parmi les violents... maintenant qu'il faut se serrer le ventre et souffrir... il n'y a plus personne !... Eh bien ! va-t'en... On ne te retient pas !...

*(Murmures hostiles.)*

Philippe Hurteaux, *bravache*.

Tes paroles ne m'épatent plus, tu sais !... Tes airs de maître<sup>416</sup> ne me font pas peur... Je ne te demande pas tout ça !... Réponds !... Du pain ?...

La foule

Il y en a dans les boulangeries de la ville !... va le prendre !...

*(« Oh ! oh !... » dans la foule.)*

Philippe Hurteaux

Et l'argent ?...

Jean Roule

Gagne-le !...

*(Redoublement des cris. Des « Ah ! Ah !... » L'hostilité contre Jean Roule gagne de plus en plus la foule.)*

Philippe Hurteaux, *à la foule*.

Vous l'entendez ?...

---

<sup>416</sup> L'accusation n'est pas infondée, car Jean Roule s'adresse effectivement à la foule comme à une bande d'enfants ignorants et irresponsables, à qui il faut tout expliquer et qu'il faut diriger comme un troupeau. Jean Grave n'a pas dû apprécier, car pour lui un anarchiste, fût-il un leader, ne saurait bien évidemment être un maître. Mirbeau met en lumière la contradiction à laquelle est confronté un intellectuel révolutionnaire : comment apporter aux foules servilisées une parole émancipatrice sans devenir, par le fait même, un berger, c'est-à-dire, *volens nolens*, un maître ?



La foule

Oui... oui !...

Philippe Hurteaux

Et comment veux-tu que je le gagne... puisque c'est toi qui m'as fait chasser de l'atelier... puisque c'est toi qui nous affames !... Comment veux-tu que je le gagne... farceur ?

Jean Roule

En te battant... lâche !...

*(Cris, rumeurs... En vain Pierre Anseaume et quelques fidèles s'interposent pour ramener la foule à d'autres sentiments.)*

Philippe Hurteaux

Et des armes !... As-tu des armes à nous donner ? des armes seulement !

Jean Roule

Des pieux... des piques... des torches... ta poitrine !

Philippe Hurteaux

Ilons donc !... Tu ne voudrais pas !... *(À la foule.)* Ma poitrine pour monsieur !... Il ne voudrait pas !... *(À Jean Roule.)* Eh bien, donne-nous du pain... et nous nous battons !...

La foule

Du pain !... du pain !... À bas Jean Roule...

Philippe Hurteaux

Nous en avons assez de toi !...

La foule

Du pain !... du pain !...

Philippe Hurteaux

Est-ce qu'on te connaît seulement ?... est-ce qu'on sait  
d'où tu viens ?... Allons !... on t'a assez vu !... Oust !... le  
Prussien<sup>417</sup> !

La foule, *déchaînée*.

À bas Jean Roule !... À bas le Prussien !

Jean Roule, *il retrouve dans son épuisement même plus de forces encore,  
et plus de sonorité dans la voix.*

Cœurs lâches, qui ne savez pas... qui ne voulez pas  
souffrir<sup>418</sup> !...

La foule

À bas Jean Roule !... À bas Jean Roule !...

Jean Roule

Eh bien !... retournez à Hargand, esclaves !... À la  
chaîne, chiens !... Au boulet, forçats !...<sup>419</sup>

---

<sup>417</sup> Il était courant, à l'époque, d'accuser une personnalité à discréditer d'être achetée par l'ennemi héréditaire, l'Angleterre, ou par le nouvel ennemi, l'Allemagne. Ainsi Clemenceau avait-il été accusé d'être l'homme des Anglais lors de sa campagne électorale des législatives de 1893, dans le Var, et cette calomnie, colportée partout, avait entraîné sa défaite. L'affaire Dreyfus va aggraver cette pratique : les dreyfusards vont être régulièrement accusés d'être des « Prussiens », c'est-à-dire à la solde de l'Allemagne de Guillaume II.

<sup>418</sup> Nouveau symptôme de l'imprégnation religieuse de Jean Roule : la souffrance est sacralisée parce que rédemptrice, et la mort est présentée comme un martyr. C'est ce que Mirbeau, dans *Sébastien Roch* (1890), appelle « l'empreinte », séquelle indélébile de l'"éducation" religieuse, qu'il considère comme un poison. Bien qu'anarchiste et irréductiblement athée, il a été lui aussi empoisonné, par les jésuites de Vannes, et il risque d'empoisonner à leur tour les prolétaires auxquels il s'adresse.

<sup>419</sup> Cette triple insulte ne révèle pas seulement l'extrême maladresse de Jean Roule, contre laquelle Madeleine l'avait pourtant mis en garde au début de l'acte. Elle est aussi symptomatique de son profond mépris pour les prolétaires aliénés, auxquels il prétend apporter, de l'extérieur, l'émancipation. Contradiction insoluble.

La foule, *tendant les poings vers Jean Roule.*  
À mort !... à mort !...

Jean Roule

Gagnez-le donc, l'argent que vous a promis Maigret !...  
Et tuez-moi !... me voici !... (*Il fait un pas et se croise les bras sur la poitrine.*) Et n'ayez pas peur... Je ne me défendrai pas !...

La foule

Oui !... oui !... À mort !... à mort !...  
(*Malgré les résistances de ceux qui sont restés fidèles à Jean Roule, la foule se précipite, hurlante, bouscule les femmes assises sur les marches... veut escalader le Calvaire.*)

Pierre Anseaume, *luttant.*

Brutes !... sauvages... assassins !...

Philippe Hurteaux

Empoignons-le... accrochons-le à un arbre de la forêt !...

La foule

À mort !... à mort !...<sup>420</sup>

(*La foule a déjà envahi la seconde marche, Philippe Hurteaux a gagné la plate-forme et, se ruant sur Jean Roule qui les bras toujours croisés, la tête haute, ne se défend pas, lui a mis la main sur l'épaule. Tout à coup, Madeleine se dresse toute droite, étend ses bras en croix, en déployant les plis de sa mante, comme deux ailes. Un gréviste, qui était parvenu jusque-là, recule.*)

---

<sup>420</sup> Dans plusieurs de ses *Contes cruels*, Mirbeau met en lumière les instincts homicides qui se font jour au sein des foules, à la faveur de l'irresponsabilité collective, et en quête de victimes expiatoires. Voir notamment « En écoutant la rue » (*L'Écho de Paris*, 34 octobre 1893), « Paysages d'automne » (*La France*, 16 octobre 1885) et les deux « Paysage de foule » déjà cités.

Madeline, *d'une voix forte.*

Arrière !... arrière !... (*Arrêt dans la foule. D'une voix plus forte.*) Arrière, vous dis-je !... (*Le mouvement de recul s'accroît.*)  
Arrière encore !...

(*Philippe Hurteaux a lâché Jean Roule ; des gestes s'immobilisent. Toutes les faces, tous les regards se tendent vers Madeleine.*)

Voix dans la foule, *par-dessus les cris diminués.*  
C'est Madeleine !... c'est Madeleine !...

Madeline, *le silence s'est fait.*

Je ne suis qu'une femme... et vous êtes des hommes ?  
Mais je ne vous laisserai pas commettre un crime ici ! — Non seulement je ne vous laisserai pas toucher à celui que j'aime, au héros de mon cœur... et dont je porte un enfant dans mes flancs !... Je vous défends d'insulter... (*Elle montre d'un grand geste, le Calvaire.*) à cette Croix, où depuis deux mille ans, sous le poids de vos misérables haines, agonise celui-là qui, le premier, osa parler aux hommes de liberté et d'amour<sup>421</sup> !... Arrière !... donc... arrière !... arrière !... arrière !...

(*Ceux qui avaient envahi les marches reculent. La fureur mollit aux visages. Des dos se courbent.*)

Voix dans la foule  
C'est Madeleine !... c'est Madeleine !... Écoutez  
Madeleine... Écoutez !

---

<sup>421</sup> Mirbeau a déjà exprimé cette idée à une époque où il n'était pas encore rallié à l'anarchisme, dans « Explications », article paru le 1<sup>er</sup> décembre 1884 dans *Le Gaulois*, journal bien-pensant au lectorat catholique : « *Il m'est venu au cœur un peu de pitié, et j'ai vu, au-dessus de la loi humaine, sourde aux cris de l'humanité, rayonner le pardon divin, ce pardon que le Christ répandit sur la terre, du haut de la croix sanglante où il mourait pour nous.* » Il est notable que le discours de certains anarchistes est nourri de références évangéliques et que Jésus, contestataire de l'ordre et supposé avoir chassé les marchands du temple, est même présenté parfois comme un ancêtre de l'anarchisme.

Madeleine

Jean vous a parlé durement... injustement... Il a eu tort... Mais vous avez eu un tort plus grand, vous, en excitant sa colère, en provoquant sa violence... par d'odieux soupçons et de lâches calomnies !... Vous auriez dû savoir qui les répand... qui les propage... et dans quel but... Et cette boue dont on voudrait atteindre un homme redouté, il fallait la laisser aux sales doigts qui l'ont pétrie !...

Voix dans la foule

C'est vrai !... c'est vrai !...

D'autres voix

Parle, Madeleine... nous avons confiance en toi !

Madeleine

Depuis le commencement de cette longue et douloureuse grève, Jean s'épuise à vous aimer, à vous servir, à vous défendre contre vos ennemis et contre vous-mêmes, qui êtes vos pires ennemis... Il n'a qu'une pensée... vous... encore vous... toujours vous !... Je le sais... et je vous le dis, moi la compagne de sa vie... moi la confidente de ses rêves, de ses projets, de ses luttes... moi qui n'étais qu'une pauvre fille, et qui pourtant ai pu puiser, dans son amour, assez de courage, assez de foi ardente, pour que j'ose vous parler comme je le fais, ce soir... moi, moi, l'enfant silencieuse et triste, que vous avez connue, et que beaucoup d'entre vous ont tenue, toute petite, dans leurs bras !...

Un vieillard

Parle-nous encore... Ta voix nous est plus douce que le pain...

Madeleine

Et voilà comment vous le remerciez !... Vous lui réclamez de l'argent et du pain ?... Mais il en a moins que vous...

puisque, chaque fois, il vous a donné sa part et la mienne !... Vous lui demandez d'où il vient ?... Que vous importe d'où il vient ?... puisque vous savez où il va !... Hélas !... mes pauvres enfants, il vient du même pays que vous... du même pays que tous ceux qui souffrent... de la misère... Et il va vers l'unique patrie de tous ceux qui espèrent... le bonheur libre<sup>422</sup> !...

*(Émotion dans la foule ; les visages se détendent de plus en plus, et de plus en plus s'illuminent.)*

Voix nombreuses

Oui ! oui !... Parle encore !... parle encore...

Madeleine

Allez-y donc, vers cette patrie !... Jean connaît les chemins qui y mènent... Marchez... marchez avec lui... et non plus avec ceux dont les mains sont rouges du sang des pauvres !... Marchez !... La route sera longue et dure !... vous tomberez bien des fois sur vos genoux brisés... Qu'importe ?... Relevez-vous et marchez encore ! La justice est au bout !...

La foule

Oui !... oui !...

Une voix

Ne nous abandonne pas...

Une autre voix

Nous te suivrons !...

Une autre voix

---

<sup>422</sup> Le bonheur pour tous dans la liberté, tel est enfin l'idéal que Mirbeau a fait sien. Mais il sait pertinemment que ce n'est qu'une espérance lointaine, et par conséquent trompeuse. Et Madeleine le reconnaît implicitement. Mais c'est cette espérance qui permet du moins de supporter la souffrance et d'accepter la perspective de la mort.

Nous te suivrons !...

Madeleine

Et ne craignez pas la mort !... Aimez la mort !... La mort est splendide... nécessaire... et divine !... Elle enfante la vie<sup>423</sup> !... Ah ! ne donnez plus vos larmes !... Depuis des siècles que vous pleurez, qui donc les voit, qui donc les entend couler !... Offrez votre sang !... Si le sang est comme une tache hideuse sur la face des bourreaux... il rayonne sur la face des martyrs, comme un éternel soleil... Chaque goutte de sang qui tombe de vos veines... chaque coulée de sang qui ruisselle de vos poitrines... font naître un héros... un saint<sup>424</sup>... (*Montrant le Calvaire.*) un Dieu !... Ah ! je voudrais avoir mille vies pour vous les donner toutes... Je voudrais avoir mille poitrines<sup>425</sup>... pour que tout ce sang de délivrance et d'amour... en jaillisse sur la terre où vous souffrez !...

(*Émotion immense... Extase sur les visages.*)

Une voix

Nous voulons bien mourir... Nous voulons bien mourir<sup>426</sup> !

---

<sup>423</sup> L'idée d'un cycle de la vie et de la mort, perpétuellement recommencé, est un thème courant chez Mirbeau. Il culminera dans *Le Jardin des supplices* (1899), où Clara fera l'éloge de la pourriture d'où éclot la vie. Liée à ce thème de la pourriture est l'idée, illustrée par *L'Écuyère* (1882) et *Sébastien Roch* (1890), que seule la mort permet de retrouver la pureté perdue.

<sup>424</sup> C'est un discours dangereux, que peuvent comprendre et faire leur les fanatiques de toutes les religions, prêts à mourir en martyrs et à donner, du même coup, un sens et une valeur à leur vie et à leur mort. On en a une sanglante illustration aujourd'hui avec les djihadistes de Daech (le prétendu « État Islamique »).

<sup>425</sup> Mirbeau a peut-être pensé à la très célèbre Artémis (Diane) d'Éphèse, avec sa grappe de seins.

<sup>426</sup> Dans *Germinal* (chapitre VII de la quatrième partie), les mineurs en grève sont aussi soulevés par une « *exaltation religieuse* ». Mais il ne s'agit pas pour eux de mourir : seulement d'attendre « *le règne prochain de la justice* » (p. 321). Ici le

La foule

Oui ! oui !...

Madeleine

Ah ! je vous retrouve enfin !... Et je suis heureuse... Ce qui s'est passé, tout à l'heure, ce ne sont que des paroles, heureusement !... Il me faut des actes, maintenant !...

La foule

Oui... oui !... Vive Madeleine !... Vive Madeleine !

Madeleine

Ah ! ne criez pas « Vive Madeleine !... » Je ne suis pas Madeleine, ici !... Je ne suis que l'âme de celui à qui, il n'y a qu'un instant, allaient vos menaces de mort !... Criez : « Vive Jean Roule ! » Prouvez-moi que vous lui pardonnez sa violence, comme il vous a déjà pardonné vos soupçons... et vos injures<sup>427</sup>...

La foule

Vive Jean Roule !... vive Jean Roule !... Vive Madeleine.

*(Philippe Hurteaux n'a pas crié, Il lui reste dans les traits une crispation farouche.)*

Madeleine, à Philippe.

Et toi, Philippe Hurteaux ?...

Philippe Hurteaux

Je... non...

---

messianisme se double d'un nihilisme qui inscrit l'œuvre dans le courant décadent.

<sup>427</sup> Nouvelle réminiscence évangélique. Comme le remarque Jean-Pierre Léonardini, lors de la reprise des *Mauvais bergers* en 1975, c'est toute la pièce qui a « une couleur évangélique », dans la mesure où Mirbeau « mêle l'anarchisme à l'esprit de sacrifice des catacombes » (*L'Humanité*, 3 décembre 1975).



*(Il fait un geste violent.)*

Madeline, *très douce.*

Philippe Hurteaux !... Nous nous connaissons bien, tous les deux... Quand j'étais petite, tu aimais venir avec moi... Nous allions ensemble par les champs... par les bois... Et, sur le talus des chemins, tu cueillais des fleurs dont tu parais mes cheveux... Quand les autres me battaient, tu me défendais... tu me défendais comme un petit lion !... Tu étais brave et gentil... Est-ce que tu ne te souviens plus de cela ?...

Philippe Hurteaux, *embarrassé.*

Si, Madeline... je me souviens... mais, maintenant.

Madeline, *l'interrompant.*

Maintenant, tu es un grand et robuste garçon. Et ton cœur est resté le même, bon et chaud, comme autrefois. Allons fais ta paix avec Jean et... donne-lui la main !...

Philippe Hurteaux

Madeline... Madeline... ne me demande pas ça !...

Madeline, *très douce.*

Donne-lui ta main... donne-lui ta main. Je t'en prie !...

La foule

Oui !... oui !... Madeline a raison !...

Philippe Hurteaux, *il hésite, puis vaincu, il tend la main.*

Eh bien... oui !...

*(Les deux hommes s'embrassent. Enthousiasme dans la foule. Toutes les mains, tous les visages se tendent vers Madeline.)*

Madeline

Et que ce soit le signe de notre réconciliation à tous...  
que ce soit le pacte d'une union que rien, désormais, ne pourra  
plus rompre !... Vous le jurez !

La foule

Oui !... oui !... Nous le jurons !... Vive Madeleine !...  
vive Jean Roule !... vive la grève !...

Un vieillard, *au pied des marches.*

Tu es notre petite mère... Madeleine !...

*(À ce moment, l'enthousiasme est à son apogée ; les femmes assises  
sur les marches se sont levées et tendent leurs enfants vers Madeleine.)*

Madeleine, *l'ivresse de la foule un peu calmée,  
et la main dans la main de Jean.*

Maintenant, retirez-vous... rentrez chez vous !... *(De son  
bras libre, elle fait un geste dans la direction de la ville. D'une voix  
retentissante.)* Et demain ?...

La foule

Oui !... oui !... oui !...

Madeleine

Vous nous suivrez tous les deux ?...

La foule

Oui !... oui !... oui !...

Madeleine

Jusqu'à la mort ?...

La foule

Jusqu'à la mort !... à la mort !... à la mort !...

*(Reprise de l'enthousiasme.)*

Madeleine

Eh bien !... à demain !... Devant les usines... tous !...  
tous !

La foule

Tous !... tous !... Vive la grève !...<sup>428</sup>

*(La foule s'écoule lentement... par tous les chemins... par toutes les sentes.)*

### Scène III

MADELEINE, JEAN ROULE

*(Jean Roule et Madeleine sont restés sur la plate-forme, la main dans la main. La foule partie, ils descendent les marches, lentement.)*

Jean Roule, *il attire Madeleine dans ses bras, l'enlace et pleure.*

Tu vois... C'est moi qui pleure, maintenant, qui pleure dans tes bras !... Je suis ton petit enfant !...

Madeleine

Je t'aime, mon Jean !

Jean Roule

C'étaient des loups ! et tu en as fait des moutons... des lâches, et tu en as fait des héros<sup>429</sup> !... Quelle est donc ta puissance ?

---

<sup>428</sup> Alfred Athys juge « *invraisemblable* » le retournement de la foule par Madeleine : « *Jamais la foule, sans M. Mirbeau, n'acclamerait Jean Roule, qu'à peine elle laisserait parler* » (*La Revue blanche*, 1<sup>er</sup> janvier 1898, p 62). Dans toute la scène on sent comme un écho du *Jules César* de Shakespeare, où Antoine réussit pareillement à retourner en sa faveur une foule hostile, lors des obsèques de César.

Madeleine

Je t'aime !...

Jean Roule

Ils voulaient me tuer... et tu m'as sauvé de la mort !...

Madeleine

Je t'aime !...

Jean Roule

Madeleine !... Madeleine... femme au cœur sublime, tu es de ces élues, comme, aux époques lointaines, il en surgissait, des profondeurs du peuple, pour ressusciter les courages morts et redresser les fois abattues !... Tu es celle...

Madeleine, *étréignant Jean et lui couvrant les lèvres de sa bouche.*  
... celle qui t'aime, Jean ! Rien de plus !...

*(Ils se mettent à marcher, toujours enlacés et se perdent dans la forêt.)*

---

<sup>429</sup> Madeleine a réussi une espèce de miracle, à l'instar de Jeanne d'Arc.

## ACTE CINQUIÈME

*(Le théâtre représente une place de la ville. Au premier plan, dans toute la longueur de la scène, une cour entourée d'un mur très bas, et que surmonte une grille de fer... Beaucoup de barres ont été descellées et arrachées ; les autres sont tordues... Un écriteau : À louer pour magasin, subsiste encore. Au milieu de la grille, une porte s'ouvre donnant sur la place, et, de l'autre côté de la place, sur une rue qui s'allonge très loin, et au bout de laquelle on aperçoit les usines incendiées et fumantes... À droite, dans la cour, un hangar où l'on porte des cadavres et qui se continue dans la coulisse... À gauche, sous un arbre grêle, un banc... Les maisons gardent les traces d'une bataille récente... Les volets sont clos... les devantures des boutiques et des cafés, éventrées... Un grand soleil brille sur tout cela, sur la ville plus grise, plus triste, plus noire, dans sa permanente atmosphère de charbon, d'être éclairée par une lumière violente.)*

*Au lever du rideau, la place est déserte... Conduits par des gendarmes, une longue file de grévistes prisonniers traversent la scène... Alors, quelques volets s'ouvrent et des têtes apparaissent, anxieuses et curieuses... Quelques commerçants se hasardent sur le seuil des boutiques et regardent, encore effarés, dans la direction par où viennent de disparaître les grévistes enchaînés... Deux civières, enveloppées de toile grise et portées chacune par deux porteurs, pénètrent dans la cour... Les porteurs enlèvent les toiles, déposent les morts sous le hangar, près des autres cadavres... Un curieux, mi-ouvrier, mi-bourgeois, s'aventure jusqu'à l'entrée de la cour et regarde.)*

### Scène première

#### LE CURIEUX, LES QUATRE PORTEURS

Le Curieux<sup>430</sup>

Eh bien !... Est-ce qu'il y en a encore beaucoup ?

Premier Porteur

Peut-être une dizaine... Ça, c'est les morts.

Le Curieux

Et les blessés ?

Premier Porteur

Aux hospices, aux presbytères, à la mairie, partout !...

Deuxième Porteur

On dit qu'il y a quarante morts sous les décombres de l'usine<sup>431</sup>. (*Il montre l'usine.*) Et ceux qu'on transporte aussi dans la grande salle du bal Fagnier. (*Hochant la tête.*) Cette fois, c'est pas pour danser !...

Le Curieux

C'est fini, maintenant, dites ?...

Premier Porteur

Oui... paraît qu'ils se sont tous rendus...

Le Curieux

C'est pas trop tôt... (*Désignant les cadavres.*) Ça fait pitié, tout de même, de voir ça !...

Deuxième Porteur

---

<sup>430</sup> Ce personnage, comme certains confidents dans la tragédie classique, est là pour permettre au spectateur d'apprendre ce qui s'est passé et qui ne lui a pas été montré.

<sup>431</sup> Dans *Germinal*, la troupe tire aussi sur les grévistes, faisant quatorze morts et vingt-cinq blessés (chapitre V de la sixième partie). Chez Mirbeau, le bilan est sensiblement plus lourd que chez Zola, justifiant le qualificatif de « terrible » qu'il emploie pour l'évoquer.

Ah ! malheur !...

Premier Porteur

Je les ai vus, à la barricade... près de l'église... Des rudes gars, vous savez !... Ils étaient bien cinq cents... à la barricade... peut-être plus... peut-être six cents... Et c'en faisait un boucan !... Ah non !... En tête, Madeleine et Jean Roule qui commandaient et qui brandissaient, chacun, dans leurs mains, un drapeau rouge<sup>432</sup>... Crânes, vous savez !... d'aplomb !... à la hauteur, quoi !... Et puis voilà que, tout d'un coup, courant... essoufflé... les yeux lui sortant de la tête... arrive M. Robert ?...

Le Curieux

Qui ça, M. Robert ?...

Premier Porteur

Robert Hargand, donc !...

Le Curieux

Le fils du patron ?

Premier Porteur

Eh oui !...

Le Curieux

Ah !... Eh bien ?

Premier Porteur

Le voilà qui se démène... qui fait des gestes par-ci... des gestes par-là... Il parle à la troupe... il parle aux grévistes... Mais, va te faire fiche ! Bien que la troupe ne fût pas à plus de vingt

---

<sup>432</sup> Le drapeau rouge est devenu le symbole de la lutte révolutionnaire, alors que le drapeau noir est celui des anarchistes. Pour Carolyn Snipes-Hoyt (art. cit.), la rouge du drapeau symbolise aussi l'apocalypse en cours.

mètres de la barricade...dans le sacré boucan on n’entendait rien, comprenez... Il avait l’air de crier aux uns et aux autres... « Arrêtez !... arrêtez !... »

Le Curieux

Et alors ?

Premier Porteur

Alors... voilà qu’un coup de pistolet part de la barricade... les pierres... des morceaux de fer — de tout, quoi — tombe sur la troupe... Oh ! la la !... « En v’la assez ! » que se dit le capitaine... Et allez-y des trois sommations... et « Feu ! »... Madeleine... Jean Roule... les drapeaux... M. Robert tombent avec une trentaine de camarades... Mais les rangs se reforment... ces enragés-là se remettent à crier, à chanter plus fort... les pierres redoublent... la troupe en est aveuglée... « Feu ! » encore, et « En avant ! » Ah ! je vous réponds qu’on a eu du mal à en avoir raison de ces bougres-là !... (*Il enlève sa casquette, essuie son front en sueur.*) Mon Dieu, que j’ai chaud !... (*À l’autre porteur.*) Passe-moi ta gourde...

(*Il prend la gourde et boit avidement.*)

Le Curieux

Alors... M. Robert<sup>433</sup> ?...

Premier Porteur

Dame !

(*Il fait un geste affirmatif et remet sa casquette.*)

---

<sup>433</sup> Carolyn Snipes-Hoyt écrit, à propos du sacrifice que Robert fait de sa vie ; « Robert Hargand est le seul “bon berger” de la pièce, dont il est question dans la parabole du Christ, “qui donne sa vie pour ses brebis” (Jean, 10, 11) » (Carolyn Snipes-Hoyt, « Apocalypse fin de siècle dans *Les Mauvais bergers*, d’Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 18, 2011, p. 93).



Le Curieux

Ça ! c'est fort... par exemple !... ça, c'est fort... Et le patron !... qu'est-ce qu'il dit de cela ?

Premier Porteur

Nous ne l'avons pas vu encore... Pensez qu'il ne doit pas être flatté !

Le Curieux

Pour sûr !... Est-ce qu'on a retrouvé le corps ?

Premier Porteur

Il doit être avec les autres... là-bas !...

*(Le curieux regarde les quatre porteurs qui reprennent leurs civières, et s'en vont. Une femme traînant deux enfants longe la grille au dehors.)*

## Scène II

MARIANNE RENAUD, LE CURIEUX

Marianne Renaud, *au curieux*.

Je viens pour mon homme... c'est-y par ici ?...

Le Curieux, *désignant le bangar*.

Voyez, ma pauvre dame !...

*(Il remonte vers la place.)*

Marianne Renaud, *elle traverse la cour en sanglotant*.

Mon Dieu !... mon Dieu !...

*(Elle rentre dans le bangar... La place commence à s'animer. Des gens sortent, le curieux les appelle, leur raconte ce qu'il vient d'apprendre,*

*gestes animés. D'autres femmes arrivent, traversent la cour en gémissant et pénètrent dans le hangar.)*

### Scène III

#### LES FEMMES, UN PETIT GARÇON, LE CURIEUX

*(Un petit garçon, conduisant par la main son frère tout petit, en robe, apparaît, s'arrête et s'adressant au curieux d'une voix fraîche et tranquille.)*

Le petit garçon  
Monsieur !... où c'est-y, les morts ?...

*(Le curieux indique le hangar. Le petit garçon traverse la cour et entre aussi dans le hangar.)*

### Scène IV

#### LES FEMMES, LA MÈRE CATHIARD, LOUIS THIEUX, puis MADELEINE

*(Les femmes arrivent successivement. Elles entrent dans la cour, les unes seules, les autres avec des enfants qu'elles tiennent par la main. D'autres portent des nouveau-nés dans leurs bras. Quelques-unes reconnaissent, parmi les cadavres, leur mari, leur fils, leur père. Cris, lamentations. Elles s'agenouillent près des cadavres et sanglotent<sup>434</sup>.)*

---

<sup>434</sup> Il y a là un procédé que Mirbeau jugera trop rudimentaire pour susciter l'émotion. Maurice Maeterlink, que Mirbeau a lancé sept ans plus tôt au firmament de la célébrité, le lui fait observer dans une lettre de mars 1898 (*Cahiers Octave Mirbeau*, n° 19, 2012, p. 265) : « Les Mauvais bergers m'avaient paru une œuvre extrêmement puissante, mais un peu criarde par moments, cherchant une ou deux fois l'émotion dans des situations d'une violence un peu voulue. » Mirbeau

*Entre la mère Cathiard, soutenant Louis Thieux. Elle regarde d'abord autour d'elle. Louis Thieux semble tout à fait un vieillard. Il est courbé, peut à peine marcher, et ses yeux sont étrangement lointains.)*

La Mère Cathiard

Tiens... voilà un banc... tu es fatigué... tu vas t'asseoir là... en m'attendant...

*(Elle conduit Thieux au banc, sur lequel est assise une vieille femme, morne, silencieuse et qui attend, elle aussi.)*

Louis Thieux, *en marchant.*

Qu'est-ce que tu dis ?... Est-ce que nous allons à l'usine ?...

La Mère Cathiard, *elle le fait asseoir sur le banc, près de la femme.*

Surveillez-le... Il a la tête partie, le pauvre bonhomme... Je ne pouvais pas pourtant le laisser seul à la maison... *(Regardant autour d'elle.)* Mon Dieu... mon Dieu !... Si c'est possible, tout ça !...

*(La femme n'a pas bougé. La mère Cathiard se dirige sous le hangar.)*

Louis Thieux, *ne parlant à personne.*

Qu'est-ce que tu dis ?... *(Regardant, lui aussi, vaguement ce qui se passe dans la cour.)* Ah ! oui !... C'est la paye, aujourd'hui !... C'est la paye<sup>435</sup> !...

---

retiendra la leçon et s'adressera désormais à l'intelligence critique du spectateur plutôt qu'à sa sensibilité superficielle.

<sup>435</sup> Cette formule polysémique peut signifier, très généralement, que, dans ce monde-ci, rien n'est gratuit, rien n'est donné, tout se gagne durement, au prix de souffrances et de sacrifices : il y a toujours un prix à payer, quoi que l'on fasse. Plus précisément, le *leitmotiv* de Thieux peut signifier que, dans une économie capitaliste, tout a un

*(Les femmes entrent toujours. La cour commence à se remplir. De son œil mort, Thieux examine, quelques secondes, la vieille près de lui. Puis il détourne la tête et reste immobile, courbé, sans mot dire, sur son banc. On n'entend plus que les lamentations des femmes.)*

La Mère Cathiard, *sous le bangar, parmi les femmes, avec un grand cri.*  
Mais... c'est Madeleine !... c'est Madeleine !...

Louis Thieux, *au nom de Madeleine, il tourne la tête vers la vieille.*  
Madeleine !... Qu'est-ce que tu dis ?... Pourquoi dis-tu que c'est Madeleine ?... Tu sais bien que tu n'es pas Madeleine...  
*(Il hoche la tête et reprend son attitude prostrée.)*

La Mère Cathiard, *sous le bangar.*  
Elle n'est pas morte !... Madeleine n'est pas morte !...  
*(Sanglots des femmes.)* Sa bouche a remué... son cœur bat... *(Elle essaie de la soulever... Sanglots des femmes.)* Mais, aidez-moi donc... aidez-moi donc !... *(Aucune ne bouge.)* Je suis trop vieille... Je n'ai plus assez de forces !... *(Aucune ne bouge.)* Mais... aidez-moi donc ?... Je vous dis qu'elle n'est pas morte !... *(Enfin, parmi celles qui n'ont trouvé aucun des leurs parmi les morts, quelques-unes se décident à aider la mère Cathiard. Elles soulèvent Madeleine dont les cheveux sont plaqués de sang.)* Vous voyez bien... elle rouvre les yeux... On ne

---

prix, c'est-à-dire une valeur marchande, fixée par la loi du marché, celle de l'offre et de la demande, et a par conséquent un équivalent en argent. Cela peut enfin signifier que le sacrifice des prolétaires massacrés par la troupe est la condition *sine qua non* de la future émancipation de leurs successeurs, de même que, pour les chrétiens, la traversée de la « *vallée de larmes* » de l'existence terrestre est le passage obligé pour une autre vie supposée infiniment heureuse. Le personnage de Thieux qui a perdu la tête pourrait bien être une réminiscence de *La Princesse Maleine*, cette pièce pour marionnettes de Maurice Maeterlinck, qui a tant emballé Mirbeau en août 1890. Au dénouement, le vieux roi, entouré de cadavres, a lui aussi perdu la tête et se demande s'il y aura de la salade au dîner.

peut pas la laisser là... Portons-la sur un banc !... (*Péniblement, elles la portent sur le banc. La vieille se lève, sans regarder, et s'en va insensible. Louis Thieux reste courbé, les yeux sur le sol. Les femmes maintiennent Madeleine, sur le banc, son buste appuyé dans leurs bras.*) Madeleine !... Madeleine !

Louis Thieux, *au nom de Madeleine, encore,*  
*il lève la tête, regarde un instant sa fille*  
*et ne la reconnaît pas ; regarde, un instant, la cour pleine de monde.*  
C'est la paye !...  
(*Il reprend son attitude affaissée.*)

### La Mère Cathiard

La voilà qui revient à elle !... (*Madeleine pousse des soupirs et sa poitrine se gonfle.*) Elle est blessée à la tête... Mais la blessure n'est pas profonde... (*Aux curieux qui regardent par la grille.*) Allez donc me chercher de l'eau !... (*Un des curieux part et revient quelques instants après avec des linges et un vase plein d'eau.*) Comme ses cheveux sont collés !... (*Aux femmes.*) Dégrafez son corsage... (*La mère Cathiard commence à panser la blessure de Madeleine.*) Madeleine !... Madeleine !... c'est moi !...

(*À ce moment, entre Hargand, le visage décomposé. Il est suivi de Maigret, et de quelques personnages importants de l'usine.*)

## Scène V

LES MEMES, HARGAND, MAIGRET, ETC., ETC.

Hargand, *courant vers le bangar.*  
Mon fils... mon fils !...

Maigret, *le suivant*  
Mais, monsieur... Voyons, monsieur !...

La Mère Cathiard

    Madeleine !... Madeleine !... c'est moi !... me  
reconnaissez-vous ?...

*(La mère Cathiard continue de panser Madeleine, qui pousse des  
soupirs plus longs, plus distincts. Les femmes sont penchées sur elle, et la  
maintiennent toujours la tête haute.)*

    Hargand, *revenant du bangar.*

    Où est-il ?... où est-il ?...

    Maigret

    On vous a trompé, monsieur !... Je suis sûr que M.  
Robert est toujours au château !

    Hargand

    Non !... non !... Il est sorti du château, comme un fou...  
On l'a vu... on l'a vu à la barricade !... Je vous dis que mon fils  
est mort... mort... *(Sanglots de femmes... personne ne fait attention à  
Hargand<sup>436</sup>.)* Robert est mort... et c'est moi qui l'ai tué !...

    Maigret

    Vous ne pouvez pas rester là !... monsieur Hargand !...  
c'est impossible !

    Hargand, *montrant les femmes qui pleurent.*

    Elles y sont bien, elles !

    Maigret

    Mais si votre fils était mort, monsieur, on l'eût ramené  
chez vous !... Venez !...

---

<sup>436</sup> Comme dans les vanités du XVII<sup>e</sup> siècle, ou les danses macabres médiévales, la mort égalise tout sur son passage et abolit la hiérarchie sociale.

Hargand

Non ! non !... (*À la foule.*) Quelqu'un a-t-il vu mon fils ?... quelqu'un a-t-il vu mon fils ?... (*Silence. Sanglots des femmes, sous le hangar.*) Répondez !... répondez, je vous en supplie. !... Mon fils... (*Silence.*) Vous qui pleurez, écoutez-moi... Vous, les mères qui avez perdu votre enfant, vous, les veuves, écoutez-moi !... Je vous adopte... Ma fortune... je vous la donne, toute<sup>437</sup>... Ma vie... je vous la donne aussi... Mais, parlez-moi ! Dites-moi, où est mon fils !... (*Silence et sanglots. Marianne Renaud sort du hangar. Hargand va pour lui prendre les mains.*)...Toi... Marianne... toi... As-tu vu mon fils ?... Parle-moi ? (*Marianne le repousse sans lever les yeux sur lui... se dégage et s'en va.*)... Oh ! pas de pitié !... pas de pitié !

Maigret, *cherchant à l'entraîner.*

Monsieur !... monsieur !...

(*Il marche dans la cour, s'approche du banc où il voit Madeleine pâle comme une morte et le front sanglant.*)

Hargand

Madeline ! Oh !... (*Il recule un peu. Et comme s'il voyait la cour, les femmes agenouillées, les cadavres pour la première fois, il met un instant les mains sur ses yeux, pour leur cacher l'horreur du spectacle*<sup>438</sup>.)  
Oh !... oh !... oh !...

La Mère Cathiard

Madeline ! Madeline !... C'est moi...

---

<sup>437</sup> Possible réminiscence de « *My kingdom for a horse* », du Richard III de Shakespeare.

<sup>438</sup> Cette politique de l'autruche reflète celle de nombre de spectateurs bourgeois de la pièce de Mirbeau, qui est sans illusions sur leur compte.

Madeleine, ses yeux se rouvrent tout à fait. Peu à peu, elle semble sortir d'un long rêve douloureux. Elle regarde tout, mais sans comprendre, sans savoir où elle est. Lentement, la notion des choses lui revient, mais tronquée, encore imparfaite. Des bribes de mémoire, qui passent en elle, donnent à ses yeux, toujours hagards, de multiples et diverses expressions de réalité, qui vont s'accroissant. Elle s'efforce à faire des mouvements. Son bras se soulève, elle porte la main sur son front et la ramène devant ses yeux. Une tache de sang est sur sa main. Elle la regarde sans comprendre encore. Sa main retombe.

#### La Mère Cathiard

Madeleine !... Madeleine !... C'est moi...

Madeleine, elle regarde fixement et longtemps la mère Cathiard et la reconnaît. Très bas, très doucement, comme un souffle.

Mère Cathiard !... (Elle regarde son père affaissé sur le banc, et le reconnaît. D'une voix plus assurée, dans le ton de la plainte.) Le père !... Le père !... (Elle regarde Hargand, en face d'elle, et le reconnaît. Avec un frémissement et un léger mouvement de recul.) Lui !... (Ses regards maintenant vont partout. Elle voit des femmes agenouillées.) Qu'est-ce que... Pourquoi ?... pourquoi pleurent-elles ?... (Sa pensée se tend de plus en plus... Tout se recompose en elle ; le travail de la conscience se traduit sur son visage<sup>439</sup>, en accents tragiques... Elle voit le hangar. Un grand cri.) Ah !...

(Avec une expression de terreur, elle se rejette dans les bras des femmes, où, quelques secondes, elle reste haletante, la gorge sifflante.)

#### La Mère Cathiard

Madeleine !... Madeleine !... N'ayez pas peur !... nous sommes-là... C'est moi... la mère Cathiard... vous savez bien... votre vieille voisine... Ma petite Madeleine !

---

<sup>439</sup> Cette prise de conscience progressive est le reflet du travail que Mirbeau espère voir faire à certains spectateurs pas trop aliénés ni trop hypocrites, ceux qu'il appelle des « âmes naïves ».



Madeleine, *encore tremblante.*

Mère Cathiard !... Oui... je vous reconnais bien !... C'est vous !... Et le pauvre père... aussi... je le reconnais... je vous reconnais tous !... (*Avec angoisse.*) Et Jean ?... Où est Jean !...

(*Hargand se rapproche.*)

La Mère Cathiard

Nous allons le retrouver, tout à l'heure...

Madeleine

Pourquoi n'est-il pas ici avec vous !... Pourquoi n'est-il pas...

La Mère Cathiard

Madeleine... il faut rester calme...

Madeleine

Jean !... Je veux voir Jean !...

La Mère Cathiard

Nous allons vous conduire à lui... tout à l'heure !...

Madeleine, *brusquement, avec un grand cri.*

Jean est mort... Jean est tué !... Je me rappelle !... là-bas... (*Elle veut se lever.*) Laissez-moi... laissez-moi... Je me rappelle tout... tout !...

(*Malgré les supplications de la mère Cathiard et des femmes, elle se lève.*)

Hargand

Madeleine !...

La Mère Cathiard, *repoussant Hargand avec violence.*

Taisez-vous donc, vous... vous voyez bien qu'elle est encore à moitié morte !

Hargand, *obstiné et suppliant.*

Madeleine... je suis maintenant sans orgueil... je suis un pauvre homme... je suis tout petit... tout petit... Et puisque tu te rappelles... dis-moi... dis-moi où est Robert ?...

Madeleine

Et toi... dis-moi où est Jean ?... dis-moi ce que tu as fait de Jean... assassin !... assassin !...

*(Maigret et les autres s'interposent, emmènent Hargand... À ce moment, entrent deux civières, portées chacune par deux porteurs. Du dehors, les porteurs crient : « Place ! place ! »)*

## Scène V

### LES MEMES, LES PORTEURS DE CIVIÈRES

*(Hargand s'élance, la foule des femmes se précipite, on entoure les civières. Maigret et les autres essaient de repousser la foule et protègent Hargand. Madeleine est frémissante. Elle marche, soutenue par les femmes, dans la direction des civières, d'où son regard ne peut se détacher.)*

Hargand, *il a soulevé la toile de la première civière. Dans un grand cri.*

Ah !... Robert !... mon fils !... *(Il s'affaisse sur le cadavre de son fils.)* Robert... Robert !...

Madeleine, *s'avançant toujours.*

Pauvre petit !... *(Tout à coup, dans un violent effort, elle s'échappe aux mains des femmes et, trébuchante, bagarde, elle court vers l'autre civière, dont elle enlève aussi la toile.)* Jean ! Toi !... toi !...

*(Elle tombe sur la civière, prend la tête de Jean, qu'elle soulève dans ses mains et qu'elle embrasse furieusement. Les femmes, voyant qu'il n'y a pas de morts pour elles, se retirent, s'éloignent, les autres sanglotent toujours sous le bangar. Cris et sanglots de Madeleine et de Hargand confondus. Hargand est entouré de Maigret et des employés de l'usine, de Madeleine, de la mère Cathiard et des femmes.)*

Madeleine, *se redressant tout d'un coup,*  
*et portant les mains à son ventre.*

Ne pleurez pas, vous autres, là-bas... Écoutez-moi... Il ne faut plus pleurer !... Mon enfant n'est pas mort !... Je l'ai senti remuer dans mon ventre... Il vit !... il vit !... Je veux vivre aussi !... Je veux vivre pour lui !... Ne pleurez plus !... Les veuves... les mères affligées... vous à qui l'on a tout pris... vous à qui l'on a tout tué... m'entendez-vous ?... (*Aucune ne bouge.*) M'entendez-vous ?... (*Silence des femmes.*) Je vous dis que mon enfant n'est pas mort !... que l'enfant de Jean Roule n'est pas mort !... (*Aucune ne bouge.*) M'entendez-vous !... (*Silence des femmes.*) Je vous dis que je veux vivre... que je veux l'élever pour la vengeance<sup>440</sup> !... (*Aucune ne bouge.*) M'entendez-vous ?...

*(Silence des femmes.)*

Maigret

Monsieur !... il faut ramener M. Robert au château !...

---

<sup>440</sup> Mais comme Madeleine va mourir quelques instants plus tard, et son « enfant » avec elle, de « vengeance », il n'y aura point. Commentaire de Carolyn Snipes-Hoyt : « *C'est comme si Mirbeau avait voulu laisser à son public la responsabilité de résoudre la "question sociale", au lieu d'imposer une formule finale optimiste et trop facile* » (art. cit., p. 93). L'idée d'une vengeance posthume apparaissait aussi dans la dernière phrase de *Germinal*, mais elle laissait du moins un espoir pour l'avenir : « *Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germaient lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.* »

Hargand, *sanglotant et se laissant mener comme un enfant.*  
Mon fils... mon fils !...

Maigret, *il relève Hargand, remet la toile sur la civière. Aux porteurs.*  
Au château !

Madeleine, *elle s'élançe sur Maigret et le repousse.*  
N'y touchez pas !... Cet enfant n'est plus à lui... Il est à nous !... (*Aux porteurs.*) Au tas !... au tas !... au tas !... (*Puis elle revient à la civière de Jean. Elle essaie encore de parler.*) Je vivrai ! Je...

(*Un flot de sang étouffe sa voix. Elle chancelle et s'abat sur le cadavre de son amant.*)

Louis Thieux, *sur son banc. Il regarde tout cela de son œil lointain.*  
C'est la paye !...<sup>441</sup>

## RIDEAU

---

<sup>441</sup> Il y a une forme d'ironie à laisser le mot de la fin au vieux Thieux, qui a perdu la raison. Mais, comme dans le cas de l'extraordinaire père Pamphile de *L'Abbé Jules* (1888), il s'avère que de grandes vérités peuvent sortir de la bouche d'un fou, qui jette sur les choses « *un œil lointain* », et que le comble de la folie peut parfois être aussi le comble de la sagesse. Cette foncière ambiguïté est inconfortable pour le lecteur ou le spectateur en quête de réponse. Voir Pierre Michel, « [Mirbeau et Camus – Éthique et ambiguïté](#) », in *Manipulation, mystification, endoctrinement*, Actes du colloque de Łódz, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2009, pp. 157-169.

# DOCUMENTS

## 1.

### Lettres de Maurice Maeterlinck à Octave Mirbeau

[Paris – 15 décembre 1897]

Mon cher Maître et Ami,

J'ai besoin de vous redire tout de suite toute ma joie. Je ne crois pas qu'il y ait au théâtre une chose plus belle que votre troisième acte. Il m'a bouleversé, peut-être ouvert les yeux, il m'a semblé que plus rien ne peut passionner le penseur ou le poète, si ce n'est les questions que vous y soulevez. Tout paraît un instant littérature à côté de ce que vous avez fait. Et la scène au portrait ! Et celle où Madeleine s'aperçoit qu'Hargand pleure aussi !... Ah ! Que c'est beau ! Mes mains tremblent encore...

Maeterlinck

\* \* \*

[Fin mars 1898]

Cher Maître et cher Ami,

*Les Mauvais bergers* étaient très beaux au théâtre. Ils me semblent plus beaux encore à la lecture. Au théâtre il est souvent bien difficile de séparer assez nettement l'oeuvre même, des maladresses d'un acteur, des [mot illisible] ou de la grossièreté de la mise en scène. Là, *Les Mauvais bergers* m'avaient paru une oeuvre extrêmement puissante, mais un peu criarde, par moments, cherchant l'émotion dans des situations d'une violence un peu voulue. J'ai été très surpris de voir qu'à la lecture, où chacun fait plus exactement sa mise en scène selon l'esprit secret de l'oeuvre, il n'en est pas du tout de même. Il se dégage au contraire de l'ensemble du poème (car ce drame qui paraissait un peu heurté devient un véritable poème bien lié, soutenu et harmonieux) une grande impression de sobriété sombre. Enfin, une chose qu'on ne

saisit guère au théâtre, c'est la qualité du dialogue. Ah ! votre dialogue, je ne saurais vous dire à quel point je l'admire ! J'y vois le plus parfait modèle de langue scénique que je connaisse. Et rien n'était plus difficile dans le milieu que vous aviez choisi. Si on est simplement naturel, on est bas et on ne peut rien dire. Si on n'est pas naturel, tout paraît vide et insupportable. Ici, il n'y a pas un mot d'auteur, pas une phrase qui ne paraisse inévitable d[an]s la bouche du personnage qui la prononce, et cependant tout ce qu'on devait voir de plus grand, tout ce qu'on devait entendre de plus profond et de plus noble que les paroles dites ou que les gestes faits, on le voit et on l'entend sans savoir où, et tous les petits mots d'une conversation ordinaire finissent par tisser secrètement dans l'ombre un grand poème de douleur, de justice et de pitié.

M. Maeterlinck

*Cahiers Octave Mirbeau*, n° 18, 2012, p. 265.

## 2.

### Lettre de Jean Grave à Octave Mirbeau

[Janvier 1898]

Mon cher Mirbeau,

J'ai vu *Les Mauvais bergers* et j'applaudis aux éloges qui ont été faits. Il n'y a que la conclusion qui me paraît trop pessimiste. J'accepte que Jean Roule est un mauvais berger, quoique pourtant cela soit, selon moi, une erreur. Les anarchistes ne sont pas des bergers. Ce sont des individus qui ont senti que la société actuelle est mauvaise, et qui cherchent à en expliquer aux autres les raisons. Mais loin de vouloir les guider, ils disent aux individus que eux seuls peuvent en sortir, eux seuls doivent savoir l'ordre des choses qui leur conviendra le mieux. Mais, mettons que cet état de propagande en fasse des bergers malgré eux, mettons qu'ils n'ont

pas encore trouvé la bonne solution, ce qui est fort possible après tout, il n'en découle pas moins quelques vérités de leur enseignement, vérités qui serviront à ceux qui viendront pour en découvrir d'autres. Et l'idée de l'enfant de Jean Roule venant au monde, aurait été selon moi d'une allégorie plus vraie, plus vivante. En le faisant mourir avec la mère, c'est la négation de tout effort et de toute critique. Il ne reste plus alors qu'à aller piquer une tête dans la Seine.

Vous me direz que chacun voit cela à son point de vue, et que c'est vous qui avez fait la pièce et non moi. Aussi vous fais-je seulement part de mon impression, sans vouloir prétendre plus.

Bien cordialement.

J. Grave

*Correspondance* Jean Grave – Octave Mirbeau, Au fourneau, 1994, pp. 86-87.

### 3.

#### Article de Jules Huret

#### **LES MAUVAIS BERGERS**

Nous avons reçu de Madame Sarah Bernhardt la lettre suivante :

*Vous me demandez, cher monsieur, quelques lignes sur M.*

*Mirbeau.*

*L'écrivain est un fort, l'homme est un tendre.*

*C'est un être droit, loyal, qui doit souffrir quelquefois des écarts de sa plume.*

*Je crois qu'il est appelé à une magnifique carrière comme auteur dramatique et ce nous sera une grande joie, à nous autres comédiens, qui n'avons pas oublié son injuste et violente attaque contre les comédiens, ce nous*

*sera une grande joie de sceller le pardon de ses injures par un témoignage public de notre admiration pour son talent, et de notre dévouement pour son œuvre.*

*Sarah Bernhardt*

J'entends encore Madame Sarah Bernhardt me dire : « Avoir fait une pièce pareille à son coup d'essai, cela promet pour l'avenir dramatique d'Octave Mirbeau ! » Et de fait, à la répétition générale et à la première des *Mauvais bergers*, malgré l'atmosphère de bataille qu'on respirait dans la salle – Mirbeau n'a pas que des amis – le succès a été très grand. Et c'était, non pas un de ces succès étourdissants qui ont avec eux à la fois les femmes dites intelligentes et les imbéciles, qui peuvent faire trois cents salles pleines et ne rien ajouter à la gloire réelle et durable d'un auteur ; c'était mieux. C'était la violente mainmise d'un artiste sur le cerveau et sur le cœur d'une foule blasée et réfractaire ; c'était la vie douloureuse et poignante des pauvres, imposée à la digestion d'égoïstes étonnés, par la seule force d'un tempérament d'homme ; que dis-je ! c'étaient les invités d'Hargand multipliés par mille, et Hargand lui-même, magiquement transportés, acteurs interloqués devant le drame de leur vie. Et il fallait les voir, les plus impulsifs d'entre eux, le cou tendu vers la détresse des personnages, luttant quand même contre l'émotion victorieuse, comme on résiste au gendarme qui vous agrippe à la nuque ; il fallait voir les autres, sifflant, le rouge aux pommettes, à l'horreur de la misère et de la mort !

Depuis, la pièce a continué sa carrière avec succès quand même ! Quand elle finira, elle aura épuisé la curiosité d'un grand nombre de dilettantes et d'un plus petit nombre de convaincus . Et il restera, dans la mémoire de tous ces gens, le souvenir d'une émotion profonde et la trace peut-être féconde, dans les atavismes futurs, de grandes et simples paroles de justice et de pitié.

Mais il n'est peut-être pas inutile de revenir brièvement sur le sujet de la pièce. Elle n'a été loyalement racontée que dans deux ou trois feuilles. Les autres, soit incompréhension ou mauvaise foi, ont à l'envi défigurés les personnages et travesti l'action.



Un révolutionnaire, Jean Roule, tente d'insurger, en vue d'une grève prochaine, l'un des plus vieux ouvriers de l'usine, Louis Thieux, contre le patron Hargand. Sa femme vient de mourir ; déjà il a perdu successivement deux jeunes fils, l'un tué par les machines, l'autre mort de la poitrine à dix-neuf ans, et Jean Roule profite de ce nouveau malheur pour exciter un peu de haine en ce vieil esclave du travail, dont vingt-sept ans de servitude ont aboli l'énergie. Mais Louis Thieux symbolise bien la résignation désespérée de la majorité ouvrière, qui est le principal, le seul obstacle à la transformation économique de demain. Il répond seulement à Jean Roule : « Ça n'est pas juste, ça n'est pas juste ! » Jean Roule s'est épris de Madeleine, la fille de Louis Thieux, et dans cette nuit d'agonie, ému au spectacle de la douleur et de la misère de cette maison, il se décide à déclarer son idéal et chaste amour à Madeleine, qui bientôt se laissera doucement aller au premier bonheur de sa vie : aimer et se sentir aimée. Elle balbutie à Jean Roule des objections imides, elle essaye un instant de se défendre contre le rêve trop beau. Mais Jean Roule l'enveloppe de tant de tendresse sérieuse et profonde qu'elle se sent bientôt conquise par cet homme qui « n'est pas comme les autres ». Ici se place une admirable scène de passion concentrée et simple qu'il faut admirer à la fois pour l'accent passionné et retenu de l'amant, pour la passivité enthousiaste et attendrie de l'amante, la beauté et l'élévation de l'émotion qui frissonne tout le long de ce dialogue d'amour dont le ton est unique dans le théâtre moderne.

« ... Je ne suis qu'une pauvre fille, dit Madeleine, triste et malade, je ne suis pas belle...

– Pas belle ! s'écrie Jean Roule. Pas belle ! oh ! Madeleine ! Vous n'avez pas la beauté insolente des riches, faite de nos dépouilles et de notre faim, vous avez la beauté que j'aime, la beauté sainte de la souffrance, et je m'agenouille devant vous. »

Il l'aime pour son pauvre visage déjà flétri, pour ses épaules courbées, ses petites mains pâles dont les doigts sont usés de travail, pour ses yeux déjà rougis par tant de tristesses et de larmes.

Et Jean Roule lui raconte son passé, ses rêves d'affranchissement des pauvres, ses luttes, ses déboires, ses découragements, ses dégoûts... Il a souffert, mais bien plus de l'indifférence des hommes et de l'inutilité de ses efforts à leur enseigner le bonheur, que de la faim et de la prison. Il a souffert aussi de cette pensée que peut-être il n'existe nulle part une justice !... Mais voilà qu'il sent la foi lui revenir, puisqu'il l'aime ! C'est l'humanité tout entière qu'il aime désormais en elle, et c'est tout l'avenir !

Magnifique et forte scène qui domine le pessimisme presque général de l'œuvre, admirable élan de vigueur morale tout d'une venue, où l'auteur a étalé sans réserve des trésors de sensibilité, de passion et de pitié.

Cependant la grève a éclaté. Des bandes de grévistes viennent jusque sous les fenêtres du château chanter la Carmagnole, au moment où, après un déjeuner chez Hargand, les usiniers déclamaient leurs lieux communs énormes sur le peuple, sur l'ordre, sur le progrès, sur les « lois éternelles ». Le fils Hargand, Robert, qui s'est rencontré, au premier acte, chez Thieux, avec Jean Roule, et qui se dit l'ami des ouvriers, les a écoutés en haussant les épaules. Ce Robert Hargand, s'il existe, est évidemment un produit de la littérature . Il a quitté sa famille, abandonné l'usine et les millions de son père depuis quatre ans, pour aller gagner sa vie librement. On ne sait pas au juste ce qu'il pense, on sait seulement qu'il a des opinions différentes de celles de son père et de ses amis. Ces amis sont des imbéciles un peu chargés, un peu outrés dans le comique odieux , tels qu'Octave Mirbeau peint les gens qu'il n'aime pas. Ils ont un peu choqué par leur apparente exagération ; c'est qu'ils ont été mal compris par les interprètes. S'ils les avaient joués simples et naturels, au lieu de les pousser au paroxysme, leur comique authentique, simplement mis en relief, eût obtenu tous les suffrages.

Les amis d'Hargand viennent de partir, devant les événements, promet à son père de quitter le château, car entre eux il ne peut y avoir désormais « que du silence ».

Robert se jette dans les bras d'Hargand, et lui dit : « J'ai confiance dans votre pitié, dans votre justice... » À ce moment, une pierre lancée du dehors ayant brisé l'un des carreaux de la fenêtre, vient tomber aux pieds d'Hargand qui la ramasse et dit amèrement, en la regardant : « La justice ! »

Robert n'a pu partir. Rencontré sur le chemin de la gare par les grévistes qui connaissent ses sentiments pour eux, il a été ramené triomphalement, comme un drapeau, au château de son père. Le troisième acte nous fait assister aux débats que la conscience troublée d'Hargand livre aux idées fondamentales de toute sa vie. Il se demande avec anxiété s'il a bien fait tout ce qu'il devait faire, s'il n'y avait plus autre chose à faire... Mais son fondé de pouvoir, l'ingénieur Maigret, l'aide à se reprendre et il appelle son fils, à qui il va reprocher de s'être entremis entre les grévistes et lui. Scène violente. Robert a appris qu'Hargand a fait appeler la troupe... Et il frémit à la pensée du sang qu'on va verser là... Hargand, qui nous est montré tout le long de la pièce comme un homme juste et bon, laborieux et honnête, refait devant son fils son examen de conscience. Il lui rappelle les efforts qu'il a tentés pour améliorer le sort de ses ouvriers : enfants, il les instruit, hommes, il leur donne du travail et essaye de les moraliser, vieillards, il les met à l'abri du besoin ; ils peuvent donc, chez lui, naître, vivre et mourir... « Pauvres ! interrompt Robert. – Ce n'est pas de ma faute ! répond Hargand : – Est-ce donc la leur ? riposte son fils. » Et voilà en trois phrases le problème posé.

Mais les délégués grévistes, conduits par Jean Roule, se présentent à la porte du château. Hargand les fait entrer, écoute les réclamations formulées par Jean Roule, dont la parole est coupante et précise. Alors, perdant soudain tout sang-froid, Hargand les chasse brutalement, et son fils avec eux... Dans le matin, au loin, des clairons sonnent. C'est la troupe, c'est la catastrophe qui s'avance. « Enfin ! s'écrie Maigret ! – Déjà ! frissonne Hargand. »

Les ouvriers se sont réunis dans la forêt, autour d'un calvaire où Jean Roule et Madeleine les attendaient. Ils ont faim, car on a refusé, sur le conseil de Jean Roule, les secours des

députés radicaux et socialistes, et l'argent manque, le pain aussi on s'échauffe, on accuse Jean Roule, on l'injurie, on le soupçonne.

Celui-ci s'indigne, se révolte, les bafoue de son mépris et renvoie à leurs chaînes les esclaves, les chiens, les forçats !... On va le tuer, quand Madeleine se dresse devant lui avec des cris d'énergie et d'amour : elle reconquiert peu à peu les ouvriers et force les plus enragés à se jeter dans les bras de Jean Roule.

Et voici la fin : l'usine est incendiée, la troupe a tiré, comme à Fourmies : Jean Roule et Robert Hargand, qui voulaient s'interposer entre les grévistes et la troupe, sont morts tous deux ; Madeleine est gravement blessée à la tempe : on l'apporte sur la scène, pâle, tachée de sang. Elle demande son Jean ; Hargand lui aussi, affolé, cherche son fils. On apporte deux civières, où sont les deux cadavres. Hargand veut faire porter le corps de Robert au château. Mais Madeleine, dans un grand cri tragique, s'y oppose : « N'y touchez pas ! Cet enfant n'est plus à lui, il est à nous ! Au tas ! Au tas !... » Et elle tombe épuisée, morte peut-être, sur le corps de Jean Roule.

Voilà, trop brièvement contée, pour l'ampleur du sujet, la pièce d'Octave Mirbeau.

Elle s'appelait primitivement *Les Cœurs lointains*. Le titre était plus beau, mais le sens du combat y manquait. Pourtant je crois que la pièce eût été mieux comprise avec ce titre. Admirable formule synthétique, en effet, et qui explique mieux que toutes les théories le malentendu social ! Cœurs lointains : Jean Roule et Hargand, Jean Roule et Louis Thieux, Jean Roule et même Robert Hargand ; cœurs lointains, Madeleine et Geneviève, Geneviève et Robert, Geneviève et la mère Cathiard ; cœurs lointains encore, Hargand et Maigret ! Cœurs lointains, d'ailleurs, tous les hommes et toutes les femmes de la terre, qui vivent hors de l'amour !

Le titre : *Les Mauvais bergers* est d'une signification plus restreinte, mais juste quand même. Le patron Hargand est un mauvais berger, puisque, malgré la bonté de son cœur, malgré ses efforts généreux pour améliorer le sort de son troupeau, il n'a pas su les empêcher d'être si malheureux, et que finalement il les fait fusiller par les soldats ! Mais Jean Roule aussi est un mauvais

berger, car, ignorant qu'il est (il avoue lui-même sa faiblesse intellectuelle, son ignorance, il s'accuse de ce vague, de ce bouillonnement confus de son cerveau où se perdent ses élans), il n'a pas le droit moral de se mettre à la tête de ce troupeau d'« esclaves, de brutes », comme il les appelle ! Il sait, pour l'avoir expérimenté dans sa tentative passée, que le cerveau du prolétaire est « un mur infranchissable », il sait aussi que, lorsque le ventre est creux, « le cœur est lâche », et il pousse ces esclaves ignorants et affamés à la révolte ! Et c'est lui qui traite de « mauvais bergers » les députés radicaux et socialistes dont il a refusé le concours ! D'ailleurs, l'auteur, implicitement, le reconnaît dans sa conclusion, puisque le drame finit dans la mort et dans la défaite.

M. Mirbeau a donc obéi à la loi suprême de l'Art, qui met son œuvre au-dessus, bien au-dessus de la presque totalité des œuvres théâtrales de ce temps, en faisant de l'art impartial.

Je soutiens qu'il est impossible de tirer de son œuvre une tendance positive, un parti pris quelconque. Qu'il l'ait voulu au nom, son œuvre ne signifie rien de définitif, il a fait la peinture d'un milieu social à un moment donné de l'évolution politique et économique du siècle. Il a montré des ouvriers malheureux, certes, mais ignorants, injustes, brutaux, serviles, bas, dirigés par un passionné ignorant et coupable, mais d'une certaine grandeur, qui expie d'ailleurs dans la mort son crime d'être inachevé ! Il a montré un patron traditionnel, qui croit justement avoir assez fait pour ses ouvriers en améliorant un peu leur sort, qui se révolte devant leurs exigences menaçantes et les fait tuer pour se défendre, lui et son bien. Il a ajouté à ce portrait connu quelques traits d'inquiétude qui le compliquent et le font plus vivant. Octave Mirbeau a donc été, une fois de plus, un admirable réaliste dans le sens le plus magnifique qu'on puisse donner à ce mot. Et si son œuvre est triste, elle l'est comme tout spectacle de la douleur humaine. Mais après les ténèbres, la lumière. Et rien ne s'oppose à ce que les lendemains de ce drame s'éclaircissent de justice et de bonheur !

Les uns lui ont reproché d'avoir conclu pour le patron – des lettres d'anarchistes à lui adressées en témoignent –, d'autres

lui ont reproché au contraire d'avoir donné le rôle sympathique au révolutionnaire. Reproches injustes, je viens de l'expliquer, car l'auteur n'a pas à épouser les idées de ses personnages ; son devoir strict est de les faire agir, parler et sentir sur la scène comme ils agissent, sentent et parlent dans la vie. Si Jean Roule déclame des phrases pompeuses, c'est qu'il est d'un naturel lyrique ; s'il n'est pas très logique, c'est qu'il est ignorant et passionné. De même, si Hargand résiste aux grévistes menaçants, il est dans son rôle de patron du XIXe siècle, et si pourtant il souffre quelquefois de l'angoisse de l'incertitude, c'est qu'il est sur le seuil d'une transformation ; et cet autoritaire troublé est aussi vivant et vrai que l'anarchiste délirant et passionné. Lequel a raison des deux ? Voilà la question que des critiques puérides voulaient forcer M. Mirbeau à résoudre. Mais ils ont à la fois raison et tort tous les deux ! L'un d'attaquer, l'autre de se défendre ! M. Mirbeau est un artiste qui peint les mœurs et les idées de son temps. Son avis importe moins que son art, et son avis ne serait pas une solution. Il l'a dit d'ailleurs lui-même : « Si j'avais la solution de la question sociale, croyez-vous que c'est au théâtre que je la porterais ? »

Je n'ai pas à parler en détail de l'interprétation des *Mauvais bergers*, il est trop tard. Madame Sarah Bernhardt a été admirable de simplicité et de force ; Guitry, comme toujours, a honte de s'attendrir. Est-ce sécheresse naturelle ou parti pris d'art ? Parti pris, j'espère, car il fait merveille dans la violence. Il peut donc « sortir de lui-même ». La mise en scène est sans reproche, comme cela est de coutume à la Renaissance.

Jules HURET  
*Le Théâtre*, 1<sup>er</sup> janvier 1898

# PUBLICATIONS

## DE LA SOCIÉTÉ OCTAVE MIRBEAU

### 1. Cahiers Octave Mirbeau

- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1, 1994, 320 pages (épuisé)
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 2, 1995, 320 pages (épuisé)
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, 320 pages. (23 €)
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, 416 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, 1998, 320 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, 1999, 320 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, 2000, 320 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 8, 2001, 448 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002, 344 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, 2003, 344 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 11, 2004, 352 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 12, 2005, 408 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 13, 2006, 352 pages (épuisé).
- [\*Cahiers Octave Mirbeau\*, n° 14](#), 2007, 340 pages (23 €).
- [\*Cahiers Octave Mirbeau\*, n° 15](#), 2008, 384 pages (23 €).
- [\*Cahiers Octave Mirbeau\*, n° 16](#), 2009, 376 pages (23 €).
- [\*Cahiers Octave Mirbeau\*, n° 17](#), 2010, 376 pages (23 €).
- [\*Cahiers Octave Mirbeau\*, n° 18](#), 2011, 344 pages (23 €).
- [\*Cahiers Octave Mirbeau\*, n° 19](#), 2012, 448 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 20, 2013, 378 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 21, 2014, 344 pages (23 €).
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 22, 2015, 304 pages (26 €) (épuisé)
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 23, à paraître en mars 2016 (26 €).

### 2. Autres publications de la Société Mirbeau

- Octave Mirbeau, *Premières chroniques esthétiques*, 1996, 358 pages (8 €).

- Claude Herzfeld, [Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau](#), 2001, 103 pages (épuisé).
- Pierre Michel, [Lucidité, désespoir et écriture](#), 2001, 89 pages (épuisé).
- Pierre Michel, [Mirbeau et la "négritude"](#), 2004, 41 pages.
- Pierre Michel, [Octave Mirbeau et le roman](#), 2005, 276 pages.
- Pierre Michel, [Jean-Paul Sartre et Octave Mirbeau](#), 2005, 64 pages.
- Pierre Michel, [Albert Camus et Octave Mirbeau](#), 2005, 68 pages.
- Pierre Michel, [Octave Mirbeau, Henri Barbusse et l'enfer](#), 2006, 51 pages.
- Pierre Michel, [Bibliographie d'Octave Mirbeau](#), 2006-2015, 752 pages.
- Pierre Michel, [Octave Mirbeau et Léon Werth](#), 2006, 44 pages.
- Octave Mirbeau, *Combats littéraires*, L'Age d'Homme, 2006, 695 pages (épuisé)
- Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, tome I (1862-1888), 2003, 629 pages (40 €).
- Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, II (1889-1894), 2005, 969 pages.
- Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, tome III (1895-1902), 2009, 940 pages (40 €).
- Kinda Mubaideen, sous la direction de, *Un aller simple pour l'Octavie*, 2007, 62 pages.
- Pierre Michel, [Les Articles d'Octave Mirbeau](#), 2009, 267 pages.
- Pierre Michel, *Octave Mirbeau*, 2007-2014, 32 pages (3,50 €).
- Yannick Lemarié et Pierre Michel, sous la direction de, [Dictionnaire Octave Mirbeau](#), 2011, 1 200 pages (40 € dans sa version papier).

### **3. Autres publications disponibles auprès de la Société Octave Mirbeau**

- Octave Mirbeau, *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990 (6 €).
- Pierre Michel et Georges Cesbron, sous la direction de, Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 479 pages (10 €).



- Octave Mirbeau – Jules Huret, *Correspondance*, Éditions du Lérot, 2009, 280 pages (20 €).
- Octave Mirbeau, *Interpellations*, Le Passager clandestin, 2011, 142 pages (7 €) [anthologie d'articles politiques].

La Société Octave Mirbeau est une association loi de 1901,  
Fondée en novembre 1993, qui a pour but de réunir ceux  
– gens de plume, lecteurs amateurs, universitaires et chercheurs –  
qui connaissent et étudient la vie, l'œuvre et les combats  
d'Octave Mirbeau, et se proposent de contribuer  
à les faire mieux connaître et apprécier.

La cotisation annuelle est de 36 € (18 € pour les étudiants)  
et donne droit à la livraison du numéro de l'année  
des *Cahiers Octave Mirbeau*.

10 bis rue André Gautier  
49000 – ANGERS  
02 41 66 84 64

[michel.mirbeau@free.fr](mailto:michel.mirbeau@free.fr)  
<http://mirbeau.asso.fr/>  
<http://www.mirbeau.org/>

## TABLE DES MATIÈRES

Pierre Michel, Préface : « Une tragédie prolétarienne et nihiliste »	3
Pour en savoir plus	32
<i>Les Mauvais bergers</i>	37
* Acte I	39
* Acte II	88
* Acte III	130
* Acte IV	163
* Acte V	196
Documents	212
Publications de la Société Octave Mirbeau	222



*Les Mauvais bergers* est la première grande pièce d'Octave Mirbeau (1848-1917), écrivain engagé dans de multiples combats contre les injustices et les mensonges de la société bourgeoise et de l'économie capitaliste. Révolté contre un ordre inique, il n'a cessé de dénoncer les forces d'oppression et d'aliénation que sont la famille, l'Église, l'armée, la presse, l'usine et la banque. Et il s'est lancé dans une entreprise de démolition des fausses valeurs et des faux respects qui interdisent aux exploités de se révolter contre « *le talon de fer* » du capital, qui les écrase.

*Les Mauvais bergers* a la forme d'une tragédie prolétarienne, où Mirbeau aborde, avec un pessimisme confinant au nihilisme, ce qu'on appelait « *la question sociale* ». Sur un sujet voisin de celui de *Germinal* – une grève ouvrière et sa répression sanglante –, Mirbeau l'anarchiste s'en prend à tous les mauvais bergers qui s'engraissent sur le dos du prolétariat. Mais, tout en faisant siennes les revendications ouvrières et en proclamant le droit à la beauté pour tous, il n'en est pas moins critique envers certains leaders qui, au nom d'une cause juste, conduisent les prolétaires au massacre en leur prêchant le martyre.

Illustration de couverture : Gus Bofa, Madeleine,  
dans *Les Mauvais bergers* (© Marie-Hélène Grosos/ADAGP)